Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Colette

LA SECONDE

(1929)

Table des matières

I

– Le facteur n’a rien apporté à onze heures. Si Farou n’a pas écrit hier soir avant de se coucher, c’est qu’il y a eu répétition de nuit.

– Vous croyez, Fanny ?

– Sûr. Le *Logis sans Femme* n’est pas dur à mettre en scène, mais la petite Asselin n’est pas du tout la femme qu’il faut pour jouer Suzanne.

– Elle est pourtant bien jolie, dit Jane.

Fanny haussa les épaules.

– Ma pauvre Jane, ça lui sert à quoi d’être jolie ? On n’a jamais eu besoin d’une jolie femme pour jouer Suzanne. C’était l’affaire d’une Cendrillon comme Dorilys. Vous n’avez pas vu la pièce à la création ?

– Non.

– C’est vrai, je suis bête… Dix-neuf cent dix-neuf !

– La pièce n’a pas vieilli, dit Jane.

Fanny tourna vers elle son œil barré à demi par un bandeau de cheveux noirs.

– Mais si, ma chère. Comme toutes les pièces, même celles de Farou. Il n’y a que Farou qui ne vieillit pas.

– Tant mieux pour vous ! dit Jane.

Et pour la petite Asselin en ce moment-ci, acheva Fanny.

Elle rit bonnement et pela une pêche ruisselante.

Jane lui désigna du menton le petit Farou, mais le petit Farou ramassait, en les pressant sous son doigt, des miettes de sucre, les léchait et ne semblait pas avoir entendu.

– Vous comprenez, reprit Fanny Farou, Asselin a eu le rôle de la pièce pour la tournée parce que, tout de même, la tournée comprend Deauville, les plages et les casinos. Ce n'est pas rien, pour la tournée des casinos, d'avoir comme Asselin des autos, des amants, des robes, une publicité payée, enfin tout ce qui empêche une tournée d'été d'être une simple catastrophe… Vous me comprenez, Jane, pâlotte Jane ?

– Je comprends.

Elle était pâle et distraite, comme il lui arrivait quatre jours sur sept. Elle s'en excusa avec précipitation :

– J'ai mal dormi, figurez-vous…

Le petit Farou leva sur elle des yeux bleus qu'elle n'attendait pas, et ce fut à lui, machinalement, qu'elle s'adressa :

– … Et puis, je crois qu'il y avait un rat dans la boiserie…

– Et une persienne détachée, et une chouette dans le platane, sans compter le vent qui dit *hûûû* sous la porte, et la fenêtre de la cuisine qui fait *tiquetiquetic*, continua Fanny. Hein, Jean ? Est-ce que j'en ai oublié ?

Elle rit et les entraîna à rire.

– Jane, ma chère, mettez-vous bien dans la tête que vous avez droit à l'insomnie comme à la léthargie. Il fait chaud, on se laisse vivre, Farou transpire, jure et sacre, et c'est Asselin qui « prend » !

– J'admire… commença Jane…

Mais elle rencontra de nouveau les yeux bleus du petit Farou, décolorés par la grande lumière de midi, et elle s'interrompit.

– Petit Farou, passez-moi les groseilles, *please*.

Il obéit précipitamment, et sa main rencontra celle de Jane, sous la corbeille en ruolz tressé. Il replia ses doigts avec une petite convulsion identique au sursaut du dégoût, et rougit si follement que Fanny éclata de rire.

– Il y a encore celui de quatre heures, reprit Jane au bout d'un moment.

Fanny, qui mordait à même sa pêche, l'interrogea d'une bouche mouillée :

– Celui… quoi, de quatre heures ?

– Le courrier…

– Ah !… dit Fanny en relevant d'un doigt son bandeau de cheveux ; je n'y pensais plus. Il n'apporte presque jamais rien de Paris, celui-là. Tu veux boire, petit Farou ?

– Oui. Merci.

– Merci qui ?

– Merci, Mamie.

Il rougit parce qu'il était blond, et qu'il trouvait sa belle-mère un peu brutale. Puis il retomba dans une de ces rêveries d'adolescent pendant lesquelles son nom sauvage, Farou, lui seyait comme une hutte d'écorce ou un pagne de paille. Il perdit toute expression, abaissa les sourcils, entrouvrit sa bouche pure, abrita sous son immobilité habituelle l'avidité cachée, la délicatesse qu'un mot, qu'un rire martyrisaient, – il avait seize ans.

L'ombre d'une véranda permettait que l'on tirât jusqu'au seuil du hall, à chaque repas de midi, la grande table débarrassée de ses journaux et de quelque ouvrage d'aiguille. Le soir, quatre couverts, quand le Grand Farou rejoignait les siens, se serraient sur le guéridon de fer écaillé qui ne quittait pas la terrasse.

– J'ai trop mangé, soupira Fanny Farou en se levant la première.

– Pour changer, dit Jane.

– Ce fromage à la crème, ah ! mes enfants ! ...

Elle gagna paresseusement le large divan et s'y étendit. Couchée, elle devenait très jolie. Blanche de peau, les cheveux noirs, longs, les yeux et la bouche doux et bombés, elle n'était fière que de son nez, bref, argenté, aux narines arrondies.

– Fanny Farou, vous engraissez menaça Jane, debout près d'elle.

Elles échangèrent un regard plein de sécurité malicieuse. L'une se savait belle, étendue et montrant renversés son nez

charmant, son menton douillet de femme violente et trop bonne. L'autre dressait un beau corps préservé de l'empâtement, une tête couronnée de cheveux blonds, si l'on peut nommer blonde la couleur d'une cendre fine, à peine dorée sur la nuque, argentée sur les tempes. Prise d'une sincère et physique sollicitude, Jane se pencha, pétrit sous la nuque de Fanny un coussin de toile, voila de tulle raide les longs bras paresseux et les chevilles nues :

– Là ! Et ne bougez pas, les mouches passeraient sous le tulle… Dormez, Fanny, paresseuse, incorrigible, gourmande, – mais pas plus d'une demi-heure !

– Qu'est-ce que vous allez faire, vous, Jane, par cette chaleur ?… Où est Jean ?… Il ne devrait pas, tant que le soleil est si haut… Je dirai à son père…

Matée par le sommeil brusque des gourmandes, Fanny murmura, puis se tut. Jane contempla un instant le visage détendu, sa forme et son coloris méridionaux, et s'en alla.

Au rythme de son cœur agité, Fanny enfanta un rêve, banal et inintelligible. Elle voyait le hall, la terrasse, la vallée sans eau, les hôtes familiers de la villa ; mais un orage violacé, suspendu, pénétrait d'anxiété bêtes et gens, et le paysage lui-même. Une Jane de songe se tenait debout sous la véranda, interrogeait l'allée vide en bas de la terrasse, et pleurait. Fanny s'éveilla en sursaut et s'assit, comprimant à deux mains son estomac lourd. Devant elle, sous la véranda, se tenait une Jane bien réelle, immobile et désœuvrée, et Fanny, rassurée, voulut l'appeler ; mais Jane, penchant la tête, s'appuya du front à la vitre, et ce faible mouvement détacha de ses cils une larme qui roula le long de sa joue, scintilla sur le bord duveté de la lèvre, descendit jusqu'au corsage où deux doigts la cueillirent délicatement et l'écrasèrent comme une miette de pain. Fanny se recoucha, ferma les yeux et se rendormit.

– Mamie ! Le courrier !

– Comment ! il est quatre heures ? Depuis quand est-ce que je dors ? Et pourquoi, Jane… Où est Jane ?

– Ici, sur l’échelle, répondit la voix, haute et voilée, que Farou-le-grand nommait la voix d’ange.

Troublée par son sommeil et son rêve, Fanny cherchait Jane dans les airs, comme elle eût cherché un oiseau, et Jean Farou, exceptionnellement, éclata de rire.

– Qu’est-ce que tu as à rire, petit serin ? Figure-toi qu’au moment où tu m’as réveillée, je rêvais que…

Mais elle prit conscience enfin qu’une grande lettre blanche dansait devant elle au bout du bras de Jean, et elle s’en saisit vivement.

– File, messager ! Et puis, non, reste, mon petit Jean ; c’est une lettre de notre Farou à tous, mes enfants…

Elle lisait d’un œil, l’autre bandé par son ruban de cheveux noirs. Sa robe blanche, remontée, lui bridait les seins, et elle abandonnait aux regards cette beauté vaguement désordonnée et sans venin qui lui donnait un air un peu créole, un peu, disait Farou, “George Sand “. Elle leva la main pour demander l’attention.

« *D’après les répétitions d’hier et d’avant-hier*, lut-elle, *j’ai toutes raisons de penser que la troupe de tournée sera excellente, et* Le Logis sans Femme *mieux joué qu’à la création. La petite Asselin…* » Hep, Jane !… « *La petite Asselin étonne tout le monde, et même moi. Nous travaillons comme un amour. Nous avons mis fin à nos scènes, crises de nerfs, pâmoisons et*

autres fariboles, et ce n'est pas trop tôt. Ah ! ma pauvre Fanny, si les femmes savaient ce qu'un homme peut les trouver embêtantes quand il n'a envie d'être la cause ni de leurs larmes, ni de leur félicité !... »

Fanny releva du doigt sa mèche de cheveux, fit une moue de scandale comique :

– Dites donc, dites donc, Jane (Jean, va-t'en), ça m'a tout l'air que ce pauvre Farou s'est, si j'ose dire, dévoué ?

– Ça m'en a tout l'air, répéta Jane.

Elle s'assit sur le divan à côté de son amie, et d'une main douce lui peigna les cheveux, rectifiant la raie fine et bleuâtre qui les partageait au-dessus du sourcil gauche.

– Comme vous voilà faite... Et votre jupe toute vissée de plis... J'en ai assez de cette robe ; demain, je rapporte de la ville un beau coupon jaune, ou bleu pâle, et pour le retour de Farou, samedi, vous avez une robe neuve.

– Oui ? dit Fanny indifférente. C'est bien utile ?

Elles se regardèrent, les yeux noirs bombés, cillés dru, interrogeant les yeux gris de l'amie blonde. Jane secoua la tête :

– Ah ! je vous admire, Fanny... Vous êtes vraiment extraordinaire.

– Moi ? Ça se saurait.

– Oui, extraordinaire. Vous admettez sans haut-le-corps, sans dépit, et même sans aucun snobisme, que Farou se soit... dévoué.

– Faut bien, dit Fanny. Si je ne l'admettais pas, qu'est-ce qui arriverait ? Exactement la même chose.

– Oui… oui… Mais tout de même, j'avoue… oui, j'avoue…

– Qu'à ma place vous ne vous sentiriez pas à la noce ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Jane, évasive.

Elle se leva, marcha jusqu'à la terrasse pour s'assurer que le petit Farou, apte à se dissoudre comme un flocon sur une vitre chaude, ne les écoutait pas :

– Simplement, Fanny, je pense qu'un homme qui serait à moi, qui aurait fait de moi sa femme… Apprendre que cet homme, en ce moment-ci, s'applique n'importe quelle grue de théâtre, et en conclure philosophiquement qu' « il s'est dévoué » que « c'est le métier qui veut ça », – eh bien ! non, non… Je vous admire, mais… je ne le pourrais jamais !

– Parfait, Jane. Heureusement qu'on ne vous demande pas de le pouvoir !

Jane se jeta vers Fanny et se blottit à ses pieds.

– Fanny, vous ne m'en voulez pas, au moins ? J'ai des jours où je ne vaux rien, je suis maladroite, je suis mauvaise, malheureuse. Vous me connaissez bien, Fanny…

Elle frottait contre la robe blanche ses joues et ses très petites oreilles arrondies, et cherchait du front la main de son amie.

– Vous avez de si beaux cheveux, ma petite Jane, murmura Fanny.

Jane rit d'un rire maniéré :

– Vous me dites ça comme si cela pouvait me servir d'excuse !

– Dans une certaine mesure, Jane, dans une certaine mesure. Je ne peux pas en vouloir à une Jane qui a des cheveux tellement beaux. Je ne peux pas gronder Jean quand il a les yeux très bleus. Vous, vous êtes couverte, les cheveux, le teint, les yeux, d'une cendre d'argent, fine, d'une poudre de lune, d'une…

Jane releva vers elle une figure irritée, pleine de pleurs soudains, et cria :

– Je n'ai rien de beau ! Je ne vaux rien ! Je mérite qu'on me déteste et qu'on me tonde, et qu'on me batte !

Elle laissa retomber sa tête sur les genoux de Fanny et sanglota brutalement, tandis que les premiers éclats d'un orage roulaient bas et doucement, rejetés de cime en cime par les échos des petites montagnes.

« C'est sa crise, songeait Fanny, patiente. C'est le temps orageux. »

Jane, déjà, se calmait, haussait les épaules pour se moquer d'elle-même, et se mouchait avec discrétion.

"Pourtant, remarqua Fanny, elle a dit « grue de théâtre », et « s'appliquer ». Jamais je ne l'ai entendue employer un mot d'argot, ni un terme cru. Dans sa bouche, un écart de langage équivaut à un geste de violence. Un geste de violence par ce temps-là ! … C'est extravagant. »

– Qu'est-ce qu'on fait avant le dîner ?

Jane, qui gardait son attitude de suppliante aux pieds de Fanny, releva le front :

– Vous ne voulez pas aller à la ville, prendre le thé chez le boulanger ? On reviendrait à pied…

– Oh ! mima Fanny, effrayée.

– Non ? Vous engraissez, Fanny.

– J'engraisse toujours quand il fait chaud et que j'ai plus de dix mille francs en caisse. Vous connaissez assez « l'ordre et la marche » pour savoir que je ne manque jamais d'occasions de maigrir.

– Oui… Voulez-vous que je vous lave les cheveux ? Non, vous ne voulez pas. Voulez-vous que nous pressions les groseilles et les cassis qui restent du déjeuner ? Une poignée de sucre, un peu de kirsch, on verse le jus sur le gâteau de Savoie d'avant-hier qui gonfle, on sert, à part, un petit pot de crème fraîche, et on a, pour ce soir, un entremets tout neuf, qui ne coûte rien.

– Ça fait pension de famille, dit Fanny avec répugnance. Je n'aime pas les entremets rajeunis.

– À votre aise, chère Fanny ! Que Dieu continue à vous garder des pensions de famille où j'appris, en effet, l'utilisation de bien des choses…

La douceur du reproche parut lasser Fanny, qui, prenant appui sur les épaules de Jane, se leva.

– Après tout, s'écria-t-elle, crème fraîche, jus de groseille… Oui, ça me va ! À une condition, Jane…

– Je me méfie…

– C’est que vous vous occuperez seule de ce bijou culinaire. Moi, j’écris un mot à Farou, je monte m’arroser d’eau fraîche, et…

– Et ?

– Et c’est tout. C’est énorme !

Debout, elle semblait moins grande que couchée. Il lui manquait une sorte de coquetterie défensive, et elle roulait ses belles hanches avec une confiance un peu populacière.

Jane la suivait du regard.

– Fanny, quand vous déciderez-vous à porter une ceinture ?

– Affaire de température, ma chère ? À cinq au-dessus de zéro, je porte une ceinture. Consultez le thermomètre. Et empêchez la crème fraîche de tourner pour ce soir. Je l’aime tant…

Jane l’avait rejointe et tirait l’ourlet de sa jupe, épinglait, d’une main légère, une mèche des longs cheveux noirs.

– Allez, méchante Fanny ! Tout sera bien, ce soir. Je tâcherai même de rappeler Jean pour le dîner, en tapant sur une écuelle, comme dans les fermes quand on jette le grain aux poules. Quel métier vous faites faire à votre amie !

Elle riait sans contrainte, et déjà recueillait dans le creux de sa main des pétales flétris sur la nappe, soufflait des miettes, vidait un cendrier…

« Mon amie ?… » Oui, elle est mon amie. Tout de même, mon amie, c’est beaucoup dire… songeait Fanny, marche à mar-

che, dans l'escalier. Qui m'a jamais témoigné autant d'amitié ? Personne. Elle est donc mon amie, une vraie amie. C'est curieux qu'en pensée je n'appelle pas Jane mon amie… »

Elle rejeta ses vêtements dès qu'elle fut seule dans la chambre à deux lits. Les branches hautes des arbres touchaient le balcon et grattaient, la nuit, les persiennes fermées. Le propriétaire négligent oubliait depuis deux ans tout étalage, et la grande baie ouverte dans le feuillage se refermait peu à peu. Planté d'arbres, ondulé, le lieu respirait la mélancolie des pays sans eau. Point de fleuve, la mer à cent lieues, aucun lac ne doublait l'étendue du ciel.

La façade de la maison et sa terrasse, ensoleillées le matin, reprenaient à deux heures leur vrai visage croisillé de poutrelles, d'auvent et de persiennes chocolat, que la colline d'en face éclairait, par réverbération, d'une lumière fausse qui imitait tristement le soleil. Fanny, accoudée au balcon, à peine couverte d'une chemise, contemplait un paysage qu'elle avait cru, en le quittant l'été passé, ne jamais revoir.

« Farou l'a voulu, songeait-elle. Deux étés de suite dans le même pays, nous n'avons pas souvent connu ça. Du moment que Farou se plaît ici… »

Elle se retourna et mesura derrière elle la chambre, vaste comme une grange, agrandie par l'ombre des persiennes mi-fermées.

« Tout est trop grand ici. Avec deux domestiques, comment voulez-vous ?… S'il n'y avait pas Jane, ce serait à fuir. »

Elle suivait de l'oreille le pas sans langueur qui parcourait le hall, au rez-de-chaussée.

« Elle est épatante. Par cette chaleur ! Et si gentille, en dehors de ses crises de susceptibilité. Un tout petit peu trop utile pour être une amie… Voilà : un tout petit peu trop utile… »

Elle aperçut dans une glace son image brune et nonchalante, les poings à la taille, les cheveux croulants, et la gourmanda :

« Quelle touche ! Et traiter Jane d'amie trop utile ! Moi qui ne sais même pas taper les manuscrits de Farou à la machine ! »

Elle se jeta dans l'eau fraîche comme si c'eût été une démonstration d'activité ménagère, se coiffa, se vêtit d'une robe d'été bleue à fleurs mauves, de l'an passé, et s'assit pour écrire. Elle trouva une feuille de papier blanc, une enveloppe jaune commerciale, s'en contenta aisément, et commença sa lettre à Farou.

« *Cher Grand Farou,*

“Laissant à une ou deux petites Asselin le soin d'agiter ta vie, je peux résumer en trois mots notre existence : rien de nouveau. On t'attend. Jane l'active médite des nourritures de choix ; le Petit Farou a toujours sa mine de languir prisonnier dans l'âge le plus inconfortable : enfin, la paresseuse Fanny… »

Une petite chanson anglaise monta de la terrasse.

« Ah ! pensa Fanny, c'est le jour où Jane regrette Davidson. »

Elle se fit honte d'avoir plaisanté, puis se délecta dans sa honte.

« Quoi ! ce n'est pas méchant, ce que j'ai pensé. Les jours où Jane se souvient de Davidson, elle chante en anglais. Les

jours où c'est Meyrowicz, elle appelle Jean Farou : « Jean, venez que je vous apprenne une danse populaire polonaise ! » Et quand c'est Quéméré, elle exhume des réminiscences hippiques, une vieille tendresse mélancolique pour certaine jument bretonne, rouanne, très ensellée… »

Elle poudra encore une fois son visage, regarda, sur la colline la plus proche, monter l'ombre d'une autre colline.

« C'est triste, cet endroit. Qu'est-ce que Farou y trouve de beau ? Revenir deux étés de suite dans le même pays, je n'ai jamais vu ça en douze ans de mariage. Je ne m'étais pas encore aperçue que c'était triste, ici. L'été prochain… »

Mais elle perdit courage devant un avenir de douze mois.

« Il faut d'abord savoir si la pièce sera finie, et si Farou pourra profiter de son second tour au Vaudeville. Mais si on reprend *Atalante* au Français, en octobre… Oh ! et puis, n'y pensons pas : c'est la sagesse. »

Elle n'en avait pas appris d'autre.

« Le plus pressé, c'est que Farou revienne ici travailler à son troisième acte. Nous sommes tous si bêtes, quand il n'est pas là… »

Un souffle muet souleva les branches qui touchaient le balcon et montra l'envers blanc des feuilles du tilleul. Fanny acheva sa lettre et vint s'accouder au balcon, les cheveux lâches, l'épaule découverte. Au-dessous d'elle, Jane, ses bras croisés sur le mur bas de la terrasse, se penchait aussi sur le paysage comtois où manquaient une rivière, un étang, le rire de l'eau, les reflets renversés, la brume, l'odeur d'un rive spongieuse et fleurie. D'en haut, Fanny jeta un cri modulé qui descendit vers la tête ronde, aux cheveux courts et bien coiffés, couleur de cendre,

veinés d'or, et Jane renversa la nuque sans se retourner, comme font les chats.

– Vous avez redormi, je parie ?

– Non, dit Fanny, même pas. Ce pays me dégoûte figurez-vous.

Jane s'agita, s'appuya des reins au mur de brique.

– Non ? Ce n'est pas vrai ? Depuis quand ? L'avez-vous dit à Farou ? Est-ce que vous ne pouviez pas…

– Mon Dieu, Jane, pas tant de bruit ! Est-ce que je ne peux pas exprimer une opinion aussi simple sans que vous tourniez sur vous-même avec des mots incohérents avant de vous jeter la tête contre les murs ?

Elle riait, penchée, et secouait un drapeau de cheveux noirs, rejeté sur son épaule.

– « Mes longs cheveux descendent jusqu'au bas de la tour », chanta Jean Farou, qui montait vers la terrasse par le raidillon.

– En voilà un, cria Fanny, qui chante déjà aussi faux que son père !

– Mais il n'a pas la voix du Grand Farou, dit Jane. Jean, essayez un peu de dire comme le Grand Farou quand il rentre : « Ah ! toutes ces femmes ! J'en ai des femmes dans ma maison !… »

Jean passa devant elle sans répondre, disparut dans le hall, et Jane hocha la tête vers le balcon du premier étage :

– Ma chère, il m'a fait un œil ! Monsieur n'entend pas la plaisanterie !

– On n'entend pas la plaisanterie à son âge, dit Fanny, pensive. Nous passons notre temps à écorcher vif cet enfant, sans le vouloir.

Elle entendit un pas dans l'escalier, appela :

– Jean !

Le garçon ouvrit la porte de la chambre, resta sur le seuil :

– Mamie ?

Il portait, sans déchoir, des vêtements d'été presque misérables, une chemise de tennis élimée, un pantalon de toile blanche verdi aux genoux, trop court, un ceinturon et des espadrilles qu'eût dédaignés le fils du gardien. Il attendait que Fanny parlât, et entrouvrait la bouche pour respirer, offrant patiemment à sa belle-mère le visage hâlé, pur, mobile et impénétrable d'un enfant de seize ans.

– Te voilà fait !... D'où arrives-tu ?

Il tourna la tête vers la fenêtre pour indiquer vaguement qu'il venait de la campagne, de toute la campagne, du violet de l'ombre, du vert des prés... Ses yeux bleus luisaient d'une vie animale presque désordonnée, mais ne livraient que leur azur, que leur éclat.

Jane reprit, en bas, sa petite chanson anglaise et Jean Farou, fermant brusquement la porte sur lui, regagna sa chambre.

« Quel braque ! songea Fanny. Le voilà amoureux de Jane. Ce serait très bien comme ça, si elle était un peu plus gentille avec lui. »

Le dîner les rassembla tous les trois sur la terrasse. En l’absence de Farou, Fanny et Jane brillaient d’une petite gaieté vacillante, et Jean Farou, que son père fût absent ou présent, gardait un mutisme intolérant rarement rompu.

– C’est curieux, dit Fanny en levant la tête vers le ciel blanc, comme la fin du jour est ingrate, ici. Le soleil se couche pour d’autres, là-bas, derrière…

– Les montagnes ont un visage monotone, dit Jane.

– Maeterlinck, grommela Jean Farou.

Les deux femmes éclatèrent de rire, et le petit Farou les insulta du regard.

– J’en ai assez de votre gaieté d’amputées ! cria-t-il en quittant la table.

Fanny haussa les épaules et le suivit des yeux.

– Il devient impossible, dit Jane. Comment permettez-vous, Fanny…

Fanny leva sa main blanche, avec douceur :

– Chut ! Jane… Vous n’y connaissez rien.

– Vous êtes d’une telle bonté…

Elle hochait la tête et ses doux cheveux remuaient sur son front et sur ses oreilles très petites, presque rondes. Quand elle

voulait convaincre Fanny, elle ouvrait grands ses yeux gris tavelés d'un peu d'or, et soulevait sa lèvre supérieure pour montrer quatre petites dents courtes et blanches. Mais Fanny n'accorda pas d'attention à ce qu'elle nommait la « figure filiale » de Jane. Elle fumait sans plaisir, et elle éteignit sa cigarette en l'écrasant du pouce, avec une animosité cachée.

– Non, Jane, ne me dites pas tout le temps que je suis bonne. Mais laissez-moi vous répéter que vous ne comprenez rien à cet enfant.

– Et vous ? demanda Jane.

– Moi non plus, c'est probable. Tout ce que je sais, c'est que nous rendons souvent le petit Farou malheureux. Vous, surtout. Car il est amoureux de vous, naturellement. Et vous le traitez quelquefois avec une négligence un peu dure.

– Il prend bien son temps, vraiment !

– Mon Dieu, Jane, comme vous vous scandalisez facilement ! Vous êtes jolie et mon beau-fils a seize ans. Je sais parfaitement que Jean n'osera jamais, ne souhaitera peut-être jamais vous faire une « déclaration »…

– Il fera aussi bien.

Jane se leva, s'accouda au mur bas de la terrasse.

« Ça y est, pensa Fanny. Elle m'a répondu sec comme trique, et elle va me parler de l'éducation qu'on donne aux adolescents en Angleterre. C'est le jour de Davidson, décidément. »

Mais Jane, en se retournant, fit voir le riant visage d'une enfant d'environ trente ans, et s'écria :

– Vous ne croyez pas, Fanny, que c’est agaçant de ne pas trouver, autour de soi, depuis des semaines, un seul objet très froid, ou même frais au toucher ? Les murs sont chauds après minuit, l’argenterie tiède, et le dallage… C’est fatigant…

– La faute à qui ? Ce sacré Farou… Il veut finir la pièce ici…

– Il fallait vous défendre, Fanny, nous défendre, nous tous ! Jusqu’au valet de chambre qui meurt de langueur…

Elle fronça ses sourcils cendrés, renforcés d’un trait délié au crayon, et regarda sévèrement la campagne qui s’endormait sous le soir sec.

– Mais vous dites oui, et encore oui… Si encore ça vous servait à quelque chose, votre « ouimonchérisme » d’esclave… Les femmes, vraiment…

– Kss ! … Kss ! … siffla Fanny.

Jane se tut, rougit à sa manière, c'est-à-dire que son teint bis devint plus foncé.

– Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, je sais bien…

– Oh ! qu’est-ce que ça fait !

Fanny s’avisa, après coup, qu’une absolution aussi ambiguë pouvait blesser Jane, et elle ajouta :

– Jane, ne soyez pas si moqueuse avec le petit Farou. Il a seize ans. C’est dur pour un jeune garçon.

– Je les ai eus, moi. Et personne n’avait pitié de moi.

– Mais vous étiez une fille. C'est entièrement différent. Et d'ailleurs, dit Fanny en réponse à un regard pathétique, vous avez fini par jeter, de désespoir, à cet âge-là ou un peu plus, une rose à un passant, par-dessus le mur…

– C'est vrai, c'est vrai, approuva Jane, émue soudain. Vous avez raison comme toujours, Fanny… Je vous dis que je suis mauvaise, méchante, illogique…

Elle serrait contre elle les épaules de Fanny, appuyait sa joue sur les cheveux noirs mollement noués, répétant :

– Je suis mauvaise…, mauvaise…

– Mais pourquoi ? demanda Fanny, qui s'embarrassait rarement d'un mensonge poli.

Jane renversa vers le ciel rose un visage naïf, montra ses quatre petites dents :

– Est-ce que je sais !… La vie ne m'a pas gâtée… De vieilles rancunes qui avancent leur vilain museau… Très chère, très chère Fanny, gardez-moi… Ne dites pas à Farou que j'ai été si…, si impossible en son absence…

Elles demeurèrent, jusqu'à l'heure des lampes, épaule à épaule, parlant peu, désignant du doigt une chauve-souris, un astre, écoutant le vague vent frais dans les arbres, imaginant le couchant rougeoyant qu'elles ne voyaient jamais, à moins de gravir la colline d'en face. Sur la première terrasse, en bas, des graviers criaient.

Docile, Jane appela :

– Hello, Jean Farou !

– Oui, répondit une jeune voix rauque.

– Un tour de phono ? Une réussite ?

– Bon… Oui… Comme vous voudrez, dit la voix boudeuse.

Mais il accourut si vite que Fanny tressaillit de le voir tout près d'elles, blanc sauf le visage et les bras, et éclairé du halo tragique qui nimbe l'adolescence.

Jane le prit fraternellement sous le coude et l'emmena vers la table de jeu dont le drap vert, percé par les mites, sentait le moisi et le vieux cigare.

– Hello, boy !

« Décidément, pensa Fanny satisfaite, c'est le jour de Davidson. »

II

– Vous entendez ?

– J’entends.

– C’est toujours sa scène des lettres volées ?

– Je pense. Hier matin, il me donne quinze pages à taper. Cinq minutes après, il me les reprend, d’une manière… mais d’une manière ! …

– Je sais, dit Fanny en riant. Comme si vous lui aviez ôté l’os qu’il rongeait. Qu’est-ce que vous voulez. ! il n’accouche que dans les éclairs et le tonnerre. Comment trouvez-vous les deux premiers actes ?

– Sublimes, dit Jane.

– Oui, dit Fanny, songeuse. C’est inquiétant.

Un murmure de messe, de foule en prière, d’émeute en son début, s’exhalait de la maison. Quand il se taisait, on pouvait entendre les graves répons donnés du haut de l’air par les dernières abeilles au travail sur les cimes des tilleuls et sur les lierres. Un cri râpeux de fauve interrompit l’office indistinct qui se célébrait derrière les persiennes entrouvertes ; mais les deux femmes ne tressaillirent point, ni Jean Farou répandu sur la chaise longue d’osier, un livre entre ses mains oisives.

– C’est toujours le même bout de scène, Branc-Ursine pincé en train de forcer le tiroir, dit Fanny. Quand ils seront deux

Farou à écrire et à ronronner des pièces, où est-ce qu'on se réfugiera ?

Les yeux bleus de Jean, dévoilés, resplendirent.

– Je n'écrirai jamais de pièces, Mamie, jamais.

– C'est plus vite fait d'y renoncer que d'essayer, repartit Jane.

– Ce n'est pas toujours le plus facile que de renoncer, dit Jean.

Il rougit d'avoir osé répondre, et Fanny vit battre, sous l'oreille du jeune garçon, le long du cou nu, un sang plus rapide.

– Allons, Jane ! ne tourmentez plus votre petit camarade !

– J'aime le taquiner, c'est vrai, dit Jane de bonne humeur. Ça lui va si bien. Je ne sais plus quel jour, il était charmant, avec une larme entre les cils…

Elle le menaçait gaiement, d'une main où brillait le dé d'argent. Fanny releva son front au bandeau noir soyeux :

– Comment ! lui aussi ?

– Lui aussi ? répéta Jane. Expliquez, chère Fanny, expliquez !

Elle riait, cousait, jetait de toutes parts un heureux regard gris, piqueté d'ambre ; une médaille de soleil couchant bougeait sur ses cheveux nus, et elle semblait porter avec joie ce soir d'été ingrat, qui sentait le granit échauffé.

– L'autre jour, dit Fanny… Attendez, c'était un jour de lettre de Farou, et nous ne savions pas – lui non plus – qu'il pourrait revenir si vite…

– Mercredi, dit Jean sans lever les yeux.

– Peut-être… J'avais dormi après le déjeuner et, en m'éveillant, je vous ai vue, debout sous la véranda où nous sommes… Il y avait une larme pendue à vos cils, elle est descendue le long de votre joue, et vous l'avez cueillie comme ça, entre deux doigts, comme une petite fraise, comme un grain de riz…

Jane, en l'écoutant, passait du sourire à la gaminerie boudeuse, puis au reproche câlin. Elle désigna, de son petit menton fendu, Jean Farou.

– Fanny, Fanny, respectez mes petits secrets, mes mouvements d'humeur, devant un auditeur aussi…, aussi…

Elle se tut brusquement et sur son visage se peignit une sorte de stupeur.

Fanny, en tournant la tête, vit son beau-fils debout, la bouche ouverte comme pour un cri. Il leva les deux bras en l'air et s'enfuit, dévalant l'escalier de la terrasse.

– Qu'est-ce que… Qu'est-ce qu'il a ?

– Je ne sais pas, dit Jane. Il a levé les bras, vous avez bien vu ? et il s'est sauvé.

– Il m'a fait peur…

– Il n'y a vraiment pas de quoi, dit Jane.

Elle décoiffa son doigt de fine couseuse, enleva soigneusement, de sa robe, les brins de fil.

– Il est comme on est à son âge, continua-t-elle. Un romantisme exaspéré. Ça lui passera.

– Vous croyez ?…

Fanny repliait machinalement un lé de toile écrue, un napperon qu'elle illustrait de fleurs rouges à grands points malhabiles. Elle alla se pencher par-dessus le mur d'appui, pour appeler :

– Jean, tu es là !

Une voix un peu moqueuse monta, imitant la sienne :

– "Loup, y es-tu ? "

– Stupide créature ! cria Fanny, tu auras de mes nouvelles ! Des manières de grand premier rôle ! Va donc, eh, Bouffes-du-Nord !… Espèce de…

Sans achever, elle se redressa, vira sur ses belles hanches, qui dataient, au dire du Grand Farou, d'une époque meilleure. Elle venait d'entendre, plus proche, la voix de son mari.

– Ça y est, il a fini, dit-elle rapidement à Jane.

– Pour aujourd'hui… dit Jane, dubitative.

Appuyées l'une à l'épaule de l'autre, elles regardèrent venir Farou. Il marchait d'un pas endormi, et émergeait lentement de sa journée de travail, au cours de laquelle, marmonnant, mâchonnant ou rugissant à voix haute son troisième acte, il avait enlevé d'une main inconsciente son col, un veston de shantung,

sa cravate, son gilet. Il portait à six pieds du sol une tête grisonnante, une chevelure bouclée qui se mêlait, en retombant, à ses sourcils et ombrageait ses yeux jaunes. Grand, fatigué, robuste, peut-être laid, sûr de plaire, il marchait d'habitude comme s'il allait au combat ou à l'incendie, et, quand il traversait le village pour acheter des cigarettes, les mères rappelaient leurs enfants contre leurs jupes.

Il regardait les deux femmes sans les voir et broutait une rose. Il habitait encore le sombre et luxueux boudoir où Branc-Ursine, l'avocat générai, descendrait jusqu'à forcer un secrétaire et dérober les lettres qui perdront la belle Mme Houcquart, sa maîtresse qu'il n'aime plus.

– Beau Farou ! cria tendrement Fanny.

La voix de Jane, plus douce, imita par jeu :

– Beau Farou !

Et l'imitation fut si fidèle que Fanny, surprise, l'écouta comme un écho.

Farou, atteint par la double voix, et par un chèvrefeuille d'Espagne, dont le parfum massif lui barrait le chemin, s'arrêta, psalmodia sa petite chanson rituelle :

– Ah ! tout's ces femmes ! Tout's ces femmes ! J'en ai des femmes dans ma maison !

Il bâilla, parut s'éveiller et découvrir l'univers. Il remonta son pantalon de shantung qui tombait, se gratta la tête. Il était sans défiance ni coquetterie, heureux la plupart du temps, et jeune à quarante-huit ans comme les hommes qui n'acceptent autour d'eux, dans l'ordinaire de leur vie, que la compagnie des femmes.

– Laquelle m’a appelé la première ? s’écria le Grand Farou.

Il n’attendit point de réponse et se mit à danser en chantant, d’une belle voix fausse, un couplet improvisé qui injuriait, en termes simples et militaires, M. Branc-Ursine, la belle Mme Houcquart et leurs agissements. Mais il aperçut soudain son fils, qui montait les raides degrés de la terrasse s’arrêta et bouffonna, pour Fanny et Jane qui admiraient :

– Acré ! Les flics !

– Fini, Farou ?

Fanny ne montrait qu’une calme inquiétude. Farou, d’un coup d’épaule, avait désembourbé déjà tant de troisièmes actes… Il la regardait d’un œil sauvage et sans méchanceté.

– Fini ? Tu en as de bonnes !

– Mais, tout de même, tu as avancé ?

– Avancé ? Oui, naturellement, j’ai avancé. J’ai foutu en l’air toute ma scène.

– Oh ! dit Fanny, comme s’il avait cassé un vase.

– C’est du bon travail, ça, mon petit. Jane, tenez-vous prête à taper la version définitive !

Il claqua des mains, alla et vint d’un pas d’ogre.

– C’était très mauvais, jusqu’à aujourd’hui. Mais aujourd’hui…

– Comment s'est comporté, aujourd'hui, M. Branc-Ursine ? Cette magistrale fripouille a-t-elle mis les lettres en lieu sûr ?

Fanny, occupée à peigner le Grand Farou, referma son petit peigne de bazar et se rangea de côté pour faire place à la réponse.

– J'aimerais, dit nonchalamment Farou, que Jane ajoutât, à des connaissances déjà variées et nombreuses, celle de la graphologie.

– Mais je peux apprendre ! s'écria Jane. Il y a des manuels… Je connais un ouvrage excellent… Pourquoi ?

– On m'a assuré que le graphologue attaché aux signes de l'écriture, aux barres de *t*, aux boucles d'*l*, est incapable de lire – dans le sens de comprendre – les textes qu'on lui confie.

Jane rougit fougueusement.

– C'est une réprimande ?

– À la blague.

– Mais dont je tiendrai compte.

L'œil jaune de Farou étincela :

– Ne faites pas votre figure de couturière en journées, ça ne m'impressionne pas, Jane.

Elle mordit sa lèvre, retint deux larmes, et Fanny reprit Farou, en femme accoutumée à de tels écarts :

– Farou ! Brute ! Tu n’as pas honte ? Tout ça, pour cette crapule de Branc-Ursine ! Dis-moi, Farou, il vole toujours les lettres dans le meuble ?

– Et qu’est-ce qu’il ferait d’autre ?

Elle fit la grimace, frotta du doigt son nez charmant.

– Tu ne crains pas que ça fasse un peu cinéma…ou un peu… un peu mélo ?

– Un peu mélo ! Voyez-vous ça !

Il la raillait sans douceur, de haut.

– Oui, insista Fanny. Je t’assure.

Il ouvrit ses grands bras :

– Qu’est-ce que tu ferais donc, toi, si, sachant qu’il y a dans le coffre-fort, un tiroir, un truc, quoi, des lettres d’un homme qui a été l’amant de… Mouchez-vous un bon coup, Jane, et venez nous donner votre avis… Qu’est-ce que tu ferais, Fanny ?

– Rien.

– Rien, dit la voix de Jane sur le même ton.

– Ah ! mes pauvres petites ! Vous dites ça, mais…

– Rien, décida Jean Farou, revenu avec le soir et rassuré par l’ombre.

– Puceron ! gronda Farou.

– Du moment que Jean est d'avis de ne rien faire… Psychologue, viens ici, un peu… Tu n'as pas une bonne mine ces temps-ci…

– La chaleur, Mamie.

– Le fait est… Je connais quelqu'un, proclama le Grand Farou, qui va dormir sur le petit divan cette nuit ! C'est moi !

– Non, c'est moi, dit Fanny.

– Et moi sur la terrasse, renchérit Jane.

– Et moi, pas, dit Jean.
– Pourquoi, Jean ?

– Pleine lune, Mamie. Les chats et les garçons courent la nuit.

Dans l'ombre descendante, les cheveux, les yeux et les dents lumineux, il paraissait phosphorescent, et frémissait comme une source. Son père le toisa, d'un coup d'œil où manquaient la charité et l'orgueil paternels.

– À ton âge… commença Farou.

– … « j'avais déjà tué et engendré un homme », cita le petit.

Farou sourit, flatté.

– Eh ! eh ! …

– C'est du joli, blâma Jane.

– Ce n'est qu'une citation, dit Farou, condescendant.

Un grand regard d'adolescent se posa sur Farou, grand regard vide ou chargé de secrets, illisible.

Le train du soir siffla, et peina tristement sur la voie qui ceignait la colline la plus proche, au-dessus du village déjà couvert par l'ombre bleue. Une lune d'un rouge éteint quitta l'horizon et monta dans le ciel.

– Où allez-vous, Jane ?

– Grand inquisiteur, je descends jusqu'à la terrasse d'en bas, et je reviens, j'ai trop dîné.

– Trois cuillerées de riz et une poignée de groseilles, dit Fanny.

– N'empêche. Fanny, vous ne descendez pas ?

– Remonter tout ça !… dit Fanny, effrayée.

La robe blanche, la petite chanson anglaise s'éloignèrent. Fanny, soulevant le bras pesant de son mari, le posa sur ses épaules. Il se laissait faire, et ses doigts effleuraient le sein de Fanny. Penchant la tête, elle baisa la main, un peu velue comme les feuilles de sauge, le poignet plus blanc et plus doux, la veine verte. Désarmée et confiante, la main consentait à cette caresse presque timide.

– Que tu es gentille, dit au-dessus de Fanny la voix rêveuse de Farou.

La bouche timide pressa plus fort le poignet, la main d'homme faits pour le mancheron, la houe, les armes lourdes, et qui ne maniaient qu'un stylographe. Appuyé sur l'épaule de sa femme, Farou, debout et les yeux ouverts, semblait dormir.

« Peut-être qu'il dort déjà ? » se demanda Fanny. Elle n'osait pas rompre leur étreinte d'amis. Elle respirait, sur la main et le bras abandonnés, une saine odeur de peau tiède, d'alcool parfumé. Elle ne se disait pas : « Celui-ci, qui me laisse porter le poids de son bras, fut, est encore mon grand amour. » Mais il n'était pas une ligne de la paume, pas une ride en bracelet autour du poignet déjà vieilli, qui ne soulevassent en elle la mémoire amoureuse, la fièvre de servir, la certitude d'appartenir à un homme et de n'avoir appartenu qu'à lui.

Un bruit de chat entrouvrit les feuilles, un corps léger coula contre le tronc d'un tilleul : « C'est Jean, songea Fanny. Il surveille Jane en bas. »

Elle faillit rire et avertir Farou, puis se ravisa. L'ombre des arbres, devant la lune, ramagea de bleu le gravier, et le ciel devint en peu d'instants un ciel nocturne.

– En Bretagne, on aurait eu moins chaud, soupira Fanny à demi-voix.

Farou retira son bras et parut s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

– En Bretagne ? Pourquoi, en Bretagne ? On n'est pas bien, ici ?

– Oh ! toi… tu es le lézard des sables !

– On travaille pas mal, ici… Tu veux qu'on s'en aille ?

– Oh ! non, pas à présent… Je disais ça pour l'an prochain… Nous ne revenons pas ici, l'an prochain ?

Deux larges épaules se soulevèrent en signe d'ignorance.

– Il y a des choses incommodes, ici… On a très chaud sans avoir assez de soleil… Le petit est mal logé dans sa chambre, qui est réellement torride. On devrait le changer de place.

–Mais certainement.

– Tu es étonnant !… C'est qu'il n'y a pas d'autre chambre pour lui.

– Folie. Il y a toujours une autre chambre.

– Oui… La chambre de l'est.

– De quel est ?

– La chambre où habite Jane.

– Si Jane y habite, elle n'est pas libre, en effet.

– Mais est-ce que Jane sera encore avec nous l'an prochain ?

Farou se tourna vers sa femme avec ingénuité.

– Je n'en sais rien. Comment le saurais-je ? Pourquoi y penser ?

– C'était à cause de Jean…

– Quoi ? Il se plaint, maintenant ?

– Chut ! Farou… Ça ne lui ressemblerait guère, de se plaindre. Surtout si cela devait gêner Jane, tu penses !…

– Ah ! oui ?

Fanny vit les sourcils de Farou se joindre au-dessus des yeux jaunes où jouait une étincelle de lune. Le vent roula quelques corolles à ras de terre, et des feuilles grillées.

À l'extrémité opposée, d'un saut léger, Jean Farou atterrit, quittant la maîtresse branche d'un tilleul.

– Mes enfants, s'écria Farou, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je tombe de sommeil.

– Ça veut dire qu'il faut que tout le monde aille se coucher, dit Jean.

– Exactement. Et vous, Jane, regagnez votre chambre de l'est.

– J'ai une chambre de l'est, moi ?

Elle secouait la tête, pour éparpiller ses cheveux.

– Oui, Poudre-de-Lune ! Chambre de l'est. Plus fraîche que les autres. C'est Fanny qui vient de me l'apprendre.

– À quel propos ? demanda involontairement Jane. Oh ! pardon ! Que je suis mal élevée.

– Quelquefois, concéda Farou. Donnez la patte. Bonne nuit, Jane. Petit, file devant.

– Oh ! papa…dix heures moins un quart ! Par ce temps-là ! Si ce n'est pas dommage !

Un valet de chambre languissant traînait dans la villa, allumant çà et là l'électricité pauvre et rougeâtre. Farou ne fit que traverser le hall, bâilla en rugissant dans l'escalier, secoua la main de son fils distraitement, et Jean Farou, derrière la porte

fermée de sa chambre torride, commença à épier tous les mouvements de Jane, révélés par les planchers geignants.

III

Traversée de créanciers, de comédiens, de courants d'air, de domestiques éphémères, la vie de Fanny Farou, à Paris, s'écoulait pourtant à peu près paisible. Fanny emportait sa paix avec elle, en même temps que son plaid de frileuse, en vigogne douce aux longs poils qui retenaient des miettes de gâteaux. L'ombre gesticulante de Farou s'était abattue sur elle au cours d'une répétition du *Logis sans Femme*, où Fanny, à l'acte de la fête de nuit, tenait la partie de piano en coulisse.

– Vous avez l'air d'une noisette à moitié épluchée, entre vos bandeaux noirs, lui jeta Farou dès leur première rencontre.

Mal vêtu, il traînait, ce jour-là sur un de ses souliers, le caoutchouc rompu d'un fixe-chaussette.

– Tu es blanche comme une fille de couleur, viens avec moi, lui ordonna-t-il huit jours après.

– Mais… mes parents… Je suis… je suis une jeune fille, avoua Fanny épouvantée.

Il eut l'air excédé :

– Oh ! quel embêtement !… Tant pis, on se mariera, que veux-tu !…

À Paris, les Farou – trois, en comptant un petit Jean légitimé – subsistèrent de peu. Puis, les pièces de Farou, riches de beautés un peu massives, de brutalités qu'il trouvait toutes simples, descendirent des Batignolles aux boulevards, prirent

l'habitude de passer la centième, et la figure, le caractère du Farou-intime servirent Farou-auteur. Porto-Riche le trouva « grossier », parce qu'il fut, en effet, grossier avec Porto-Riche. Il refusa, comme une corvée humiliante, et en termes de chambrée, la collaboration d'un académicien. Bataille traita de haut la « bêtise géniale, indigeste et désarmante » de Farou ; un *Débardeur* en trois actes, de Flers et Caillavet, ressembla à Farou, qui posait parfois au trimardeur, à l'enfant trouvé, devant ceux qui ignoraient qu'un père Farou, dans un obscur collège, avait longtemps enseigné l'histoire à des écoliers de douze ans.

La notoriété venue, les Farou vécurent comme des princes, et ne s'en doutèrent pas. Comme des princes ils eurent, entre les reporters, les échotiers, le public et les auteurs, une maison de verre ; mais miroitant. À l'instar d'un monarque, Farou, paré d'aventures éclatantes et brèves, ne cessa pas pour si peu de se plaire à Fanny. Pendant des mortes-saisons, ils s'endettèrent, princièrement, mais sans cesser d'aimer, en princes, les plus humbles plaisirs. Farou s'extasiait devant un gros plat fumant et cotait souvent l'oisiveté à son prix. Derrière une porte fermée, il musait, en bras de chemise, sur des hebdomadaires illustrés, tandis que Fanny, un pied chaussé et l'autre nu, ses grands cheveux défaits au long des joues, penchait son doux museau d'antilope sur un jeu de cartes et recommençait vingt fois une réussite.

Un jeune compagnon partagea ces joies. Jean Farou appuyait, sur l'épaule de Fanny, son front de petit garçon, puis, plus tard, son menton d'adolescent, et conseillait sa belle-mère :

– Vous l'avez bien ratée, Mamie, votre échelle des trèfles !

L'enfant, qu'on disait aimable en raison de sa beauté, et tendre à cause de ses yeux bleus, rendait à Fanny une affection distraite, mais se rangeait à ses côtés chaque fois qu'il la devinait mécontente de Farou, ou chagrine. Elle manifestait à son

beau-fils une bienveillance moins particulière qu'universelle, choyant en lui une émanation mystérieuse du Grand Farou.

– Tu es sûr de n'avoir pas gardé un portrait de sa mère ? demandait Fanny à son mari. J'aurais tant voulu voir la figure de cette femme…

Farou répondait par son geste des bras ouverts, geste qui donnait la volée à tous les souvenirs, à tous les regrets, à toutes les responsabilités :

– Pas fichu d'en retrouver un !… Mais une gentille créature, pas bien solide, la pauvre…

– Intelligente ?

L'œil doré, errant de Farou se posait étonné sur sa femme.

– Je l'ai peu connue, tu sais…

« Ça, je le crois, pensait Fanny. Dira-t-il la même chose de moi, si jamais… »

Elle ne se risquait pas au-delà de ce « si jamais… », bravade conjuratrice, incapable qu'elle était d'imaginer la vie sans Farou, sans la présence de Farou, son murmure de messe, sa manière de fermer les portes d'un coup de pied pour punir une troisième acte rétif, sa fringale de femmes, ses heures de douceur pendant lesquelles elle lui murmurait, dans l'oreille, de tendres louanges de sauvagesse :

– Tu es doux… tu es doux comme une sauge… doux comme un ongle… Tu es doux comme un cerf couché…

Il la traitait si bien en favorite qu'elle n'allait pas lui chicaner le droit, commun à tous les despotes régnants, de semer quelques bâtards.

– Beau Farou ! Méchant Farou ! Intolérable Farou !

À mi-voix ou dans son cœur, elle le nommait sans commentaires, en fidèle à qui la litanie suffit. Elle avait essayé, les premières années, de servir son maître le jour aussi bien que la nuit. Mais Farou, impatient, découragea son zèle de secrétaire novice. Elle demeura à son poste d'amoureuse, fataliste, tournée à l'enfantillage, à la gourmandise et à la bonté, paresseuse comme celles que le poids d'un grave attachement fait lasses dès le milieu du jour.

Depuis qu'au « hein ? » triomphant de Farou, dans le fond d'une baignoire du Français, Fanny s'était mêlée de répondre (la générale d'*Atalante* finissait) : « La scène entre Piérat et Clara Cellerier est décidément trop longue. Si tu faisais entrer quelqu'un au milieu, pour apporter le café ou une dépêche, la scène rebondirait beaucoup mieux après, et ça rafraîchirait le public », Farou ne lui avait plus jamais demandé un avis qu'elle ne manquait pourtant jamais de lui donner. Si Farou, revêche à la critique, laissait tomber sur sa femme un « Voyez-vous ça ! » alourdi d'un regard jaune et pesant comme l'or, Fanny faisait preuve, en ce cas, d'une étrange liberté, d'esprit et de langage. Elle s'expliquait, insistait, en haussant ses grands sourcils d'un air de détachement et de désinvolture.

– Moi, n'est-ce pas ? ça m'est égal, tu feras comme tu voudras. Seulement, tu ne m'obligeras pas, moi public, à trouver naturel qu'une femme veuille se tuer pour si peu de chose…

– Si peu de chose ? se récriait Farou. Une trahison ? Et une trahison réfléchie, méticuleuse comme celle-là ! Si peu de chose ! Vraiment !

Fanny levait le nez, regardait Farou entre ses cils avec une exceptionnelle impertinence :

– Ce n'est peut-être pas peu de chose. Mais le geste de ta Denise, veux-tu que je te dise ce que c'est ? C'est un réflexe d'homme et pas autre chose. Un réflexe d'homme !

Il l'écartait de la discussion, quoi qu'elle fît, parfois avec une diplomatie qu'il n'employait que dans ce cas-là. Le plus souvent, il rompait l'entretien par un appel abrupt :

– Mon bouton de col, bon Dieu ! Et la lettre de Coolus ? Où est la lettre de Coolus ? Dans mon complet d'hier ? On ne vide jamais mes poches, alors ? Non ?

Courant, perdant une pantoufle, semant les fourches d'écaille qui retenaient ses grands cheveux démodés, Fanny changeait de couleur, de regard, de langage et douze années de ménage ne la guérirent pas de sa révérence particulière où le talent, la renommée de Farou, comptaient pour moins qu'il ne l'eût cru. Prompte à l'émotion, elle s'assagit assez pour prendre l'habitude de l'incertain. Entre Farou et les créanciers, elle interposa sa patience dénuée d'invention, une noblesse d'employée intègre. Mais elle ne voyait pas plus loin, dépassées l' « avance chez Bloch » et la cession des droits de cinéma, que vendre l'automobile, la fourrure et engager la bague.

– C'est curieux comme vous êtes peu de notre temps ! Débrouillez-vous, saperlipopette ! lui conseillait Clara Cellerier, du Français.

Cette grande actrice moyenne, très connue, sans aucune chance de célébrité, hochait, de pitié, ses cheveux d'or vert bien coupés, serrés dans de petits chapeaux. Mince dans de jeunes robes noires, habillée hardiment, Clara Cellerier ne marquait

guère ses soixante-huit ans que par l'usage du mot « saperlipopette ! », une certaine gaminerie militaire et son penchant à dire, d'un homme : « Il est beau cavalier. »

– On n'en cite pas un, assurait Berthe Bovy, quelle ait mis a pied.

Clara traitait Fanny en jeune parente de province, avec une grande bonté de théâtre, des « Allons, fillette ! », des recettes de beauté et des adresses de couturières ravaudeuses. Mais Fanny s'habillait mal par étourderie, et gardait ses robes deux ans, quoiqu'on lui vît, parfois, des fourrures. Elle eut la loutre d'*Atalante*, le vison du *Logis sans Femme*, les renards bleus du *Raisin volé* qu'elle vendit au moment où *Le Troc* croula, à grands fracas, pour punir Farou d'avoir mêlé à la guerre une histoire d'amants oublieux de la guerre.

Fanny garda le souvenir de ce dur tournant : point d'argent ou si peu, un petit Farou malade de fièvre muqueuse, et la femme de chambre en fuite, crainte de contagion. C'est le moment que prit la police pour cueillir, dans l'office des Farou, le valet de chambre, et l'inculper d'outrages aux mœurs. Cependant, Farou, retiré du monde, peinait sur le quatrième acte de sa pièce nouvelle, et lamentait à coups de poing sur la table et dans les portes, que sa sténo-dactylo, Mme Delvaille, se permît d'accoucher devant que le quatrième acte eût vu le jour.

– Tout s'en mêle ! criait-il dans le lointain, derrière les portes fermées.

– Tu peux le dire, larmoyait tout bas Fanny, en saut de lit fané, le cheveu terne, pressant des citrons pour le petit Farou fiévreux.

Un matin à lumière d'hôpital, parmi la poussière en nappes, les tapis à coins retroussés, les zestes de citrons, les pantoufles errantes, l'odeur du chauffe-bain mal réglé et de l'eau de

Cologne sur des compresses humides, Fanny, en s'éveillant sur un lit-divan d'où la tiraient, la nuit, des appels enroués : « Mamie… j'ai chaud… Mamie… à boire », sentit monter en elle l'irritation des bêtes près de succomber et des femmes qui ont un joli menton un peu flou.

« J'en ai assez. La femme de ménage vient en retard, nous n'avons pas assez d'argent pour nous payer une infirmière, Farou trouve ça tout naturel et il ne pense qu'à son troisième acte… Je m'en vais le réveiller, moi, et lui dire ma façon de penser, et lui restituer son gosse, moi, et lui apprendre que c'est bien son tour de… »

Mais le petit Farou gémit le nom de « Mamie », et Fanny écouta, comme pour la première fois, cet enfant qui, même délirant, n'attendait le secours que d'une femme étrangère… Elle se remit à chauffer l'eau, rincer les bassins, presser les citrons et moudre le café.

Ce même matin-là, une jeune femme gracieuse sonna, demanda « le Maître » et lui annonça que Mme Delvaille, « heureusement accouchée d'un beau garçon de huit livres », ne pouvait guère reprendre son poste avant trois mois. Elle offrit ses services intérimaires à Farou, muet, féroce, qui les accepta d'un signe. Les jours suivants, Mlle Jane Aubaret mit une bonne grâce réconfortante à déjeuner avec les Farou sur un coin de table, retapa le lit du garçon paratyphique, et dopa Fanny à l'aide de jaunes d'œufs battus dans du porto. Peu à peu, Jane montra ce qu'elle savait faire. Aidée de Fanny, qui reprenait courage, elles valurent, à elles deux, quatre servantes, chacune surveillant l'autre du coin de l'œil. À leur manière pareille de cirer les chaussures jaunes, de nettoyer une baignoire sans recourir au savon minéral, de casser des œufs dans un bol et d'allumer le fourneau sans se salir les doigts, elles se reconnurent mutuellement pour ouvrières de qualité, issues de petites bourgeoises de France, ces travailleuses difficiles qui ne regar-

dent pas à leur peine ni à la sueur de leur lignée. Dans un monde de bourgeoisie pauvre, orgueilleux et plein de scrupules, on enseigne encore aux filles qu'avant l'heure du cours les lits doivent être retournés et bordés, la bicyclette fourbie, les bas et les gants de coton savonnés dans la cuvette.

Une telle collaboration porta fruit. Un valet de chambre jeune, épris de théâtre, remplaça le satyre, la femme de chambre revint, l'odeur du *pie* aux pommes et de l'encaustique composèrent un acide et frais encens, et le petit Farou marqua 37°2 au thermomètre.

Entraîné, le Grand Farou, riant à Fanny la brune, à Jane la blonde, à son fils étiré et transparent comme un coquillage, désembourba son troisième acte, passa au Vaudeville sous le nez de Pierre Wolff, toucha « la belle avance » chez Bloch, et houspilla amoureusement Fanny :

– Fanny, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'aller te choisir une fourrure. N'attends pas trop, Fanny !

Elle le caressa d'un bel œil lustré, frôla Farou de sa bouche et de ses doux naseaux veloutés, et se tint pour comblée ; elle avait, imprudente, payé le médecin.

– N'oublie pas, dit Farou, un peu plus tard, le cadeau à Jane, puisqu'on n'a plus besoin d'elle. Un bracelet-montre, naturellement.

Mais Farou ni Fanny ne pouvaient prévoir que Jane, au moment des adieux, leur tomberait dans les bras avec des larmes, de confuses prières où ils discernèrent un chagrin sincère, le regret de quitter « le Maître », la peur d'une dangereuse solitude, le besoin de se dévouer à une amie telle que Fanny... Fanny fondit en pleurs, les yeux nyctalopes de Farou étincelèrent, mouillés, et Jane expliqua promptement qu'une modeste for-

tune la délivrait de la plus déplaisante alternative : vivre à la charge de ses nouveaux amis ou accepter d'eux des appointements.

La bohème bourgeoise, autant que l'autre bohème, s'enivre d'amitié désintéressée. Tête à tête, les Farou chantaient les perfections de Jane, et leur propre plaisir de la découvrir, de l'inventer.

– Cette fille est parfaite, disait Farou, vraiment parfaite !

– Je ne sais pas si elle est « parfaite », repartait Fanny, mais elle vaut mieux que tes compliments en style de « références ». Figure-toi que c'est elle qui m'a taillé et cousu cette tunique en lamé, pour que je finisse ma jupe plissée en marocain noir.

– Jolie manière de réhabiliter ce que j'abaisse, que de l'utiliser en journées de couture !... D'ailleurs, ajoutait Farou avec un regard plein de léonine douceur, Jane ressemble assez exactement à une de ces personnes distinguées qui s'en vont coudre chez les riches par horreur du contact des pauvres...

Fanny riait malgré elle :

– Dieu me garde du bien que tu pourrais dire de moi, Farou !

En perdant ses attraits de nouvelle parente, de nurse inconnue, d'amie inédite, Jane ne résignait aucun de ses mérites. Elle supportait l'humeur de Farou, ses gaietés plus blessantes parfois que ses fureurs, écrivait prestement à la machine, téléphonait. Elle retint les numéros téléphoniques des théâtres, les noms des secrétaires généraux, flatta « ces dames » des bureaux de location. Elle appelait Quinson « grand ami » et partageait, sans apparence d'étonnement, le désordre financier d'un couple

qui, entraîné à se priver du nécessaire, ne réclamait âprement que le superflu.

Blonde, – si la cendre la plus fine, celle du bois de peuplier, est blonde, – admise dans la baignoire des Farou, Jane connut la petite consécration scandaleuse que lui devait le public des ayants droit.

– Avec qui couche cette jolie fille cendrée ? Avec Fanny la brune, je pense ?

– Mais non, mon vieux, avec ce chèvre-pied de Farou, qui la décore du titre secrétaire, et qui l'impose à sa femme…

Farou, interrogé crûment par Clara Cellerier, arrangea tout, d'un mot :

– Ne vous dévergondez donc pas l'imagination, ma charmante amie. Je suis, comme vous, respectueux des classiques. Il ne s'agit, entre Jane – qui est ma fille naturelle – et moi, que d'un brave petit inceste tout simple !

– Où est Jane ? demandait à toute heure Fanny, dominée par l'habitude de rencontrer, où qu'elle portât son regard, une jeune femme aimable et active.

La présence de Jane pouvait passer pour le luxe de Fanny. Sept années d'aînesse autorisaient Fanny à quelque sans-gêne, Jane à des gentillesses de dame d'honneur ou de nièce empressée. Farou, rentrant chez lui, ne saluait pas plus Jane qu'un meuble. Mais il butait sur son absence :

– Où est Jane ?

– Dans sa chambre, je pense, répondait Fanny. Elle rentre de chez Pérugia.

– Elle se chausse chez Pérugia maintenant ? Mazette !

– Et pourquoi ne se chausserait-elle pas chez Pérugia, si elle en avait envie ? Comme elle a le pied un peu plus petit que le mien, et que moi j'ai la flemme, Jane emporte avec elle un bas de laine, et elle essaie mes chaussures… Tu veux que je l'appelle ?

– Non, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

– Mais tu la demandais à l'instant…

– Oui ?… C'est pour mon verre de vittel-pipérazine.

– Il y a le valet de chambre, pour ça. Bientôt, tu lui feras laver tes mouchoirs, à Jane.

– Ben, et toi donc ?

Ils échangeaient un rire d'entente et de reproche. « Où est Jane ? » demandait, bouche cousue, yeux anxieux, le petit Farou, arrêté comme par une corde tendue devant le siège vide de Jane. Et Fanny, malicieuse, lui répondait souvent à voix haute, encore qu'il n'eût pas parlé.

En juillet, les Farou quittaient Paris pour une villégiature d'été, choisie dans les colonnes de publicité de *La Vie à la Campagne*, ou recommandée par Clara Cellerier.

Il fallait à Farou l'isolement, des semaines de travail capricieux, sans méthode ni mesure, la certitude de ne pas rencontrer ce qu'il appelait « des gueules ». Hors de Paris, il cachait malaisément son inaptitude à s'approprier les grands biens fastueux : la mer, le soleil, la forêt ; il communiquait à Fanny l'inquiétude, la rogue timidité des petites gens.

– Pau, on dit que c'est joli, avait suggéré Fanny. Tu sais que je ne connais pas Dinard ? Tu ne trouves pas que c'est drôle, de ne pas connaître Dinard à mon âge ?

– Ce que je ne trouverais pas drôle, gronda Farou, c'est d'avoir devant mon nez, trois fois par jour, celui de Max Maurey, par exemple !

– Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Il n'a pas été gentil avec toi, Max Maurey ?

– Mais si !

– Alors ?

– Ça n'a rien à voir, mon petit… Tu ne comprends pas. Maurey, ça l'amuse lui, de s'habiller trois fois par jour, en été. Moi, pas. Une fois pour toutes, je veux passer mes étés tout seul, sans souliers et sans faux col.

Il contentait son autorité de chef nomade en organisant les départs. Une domesticité changeante suivait les Farou qui débarquaient, pourvus de deux malles neuves et de vingt colis mal ficelés, dans des villas un peu moisies, des châteaux sombrement meublés, des cottages aux murs minces, tous lieux délaissés du tourisme moderne, mais où Clara Cellerier avait goûté autrefois des bonheurs furtifs.

La machine à écrire, les derniers romans de la saison, les manuscrits de Farou, le dictionnaire, les malles-armoires et le plaid de Fanny cherchaient leur place, et on lâchait Jean Farou à travers champs.

« Que deviendra Jane sans nous, et nous sans Jane ? », se demandait Fanny, perplexe, quand juillet menaça la lune de miel amicale.

Mais elle se rasséréna en écoutant Farou :

– Jane, vous prendrez le *un* et le *deux* avec vous, et toutes les notes du *trois*. Vous donnerez la machine à écrire au valet de chambre, qui l'apportera par le train.

« Comme ça, c'est arrangé », soupira Fanny.

Elle refit bon visage au présent et se casa encore une fois entre des windows, des fauteuils de rotin, un livre neuf, la couverture d'angora, la boîte de bonbons, le coussin de cuir. Elle dut pourtant, un jour, faire place à un passé, celui de Jane.

– Il faut que vous sachiez tout de moi, Fanny ! commença Jane.

– Pourquoi ? demandait Fanny, en qui la politesse cédait le pas à l'honnêteté.

– Mais, Fanny, je mourrais de honte si je vous cachais… Après l'accueil que j'ai reçu ici ! Il faut que vous sachiez qui je suis, en bien comme en mal, que vous me jugiez…

À ce préambule, l'œil de Fanny, noir-bleu comme aux cavales de sang, fuyait, s'accrochait avec crainte au nuage, à la lampe, à un passant dans la rue, évitait Jane et son affectueux regard, Jane et sa chevelure aérée, Jane et sa robe simple, si simple qu'on ne pouvait pas ne pas la remarquer.

« Pourquoi, poursuivait Fanny en elle-même, pourquoi est-ce que je m'ennuie déjà comme à une adaptation de pièce américaine ? Mais pourquoi aussi tout ce protocole de pedigree, de tenants et d'aboutissants, dans un foyer où personne n'enquête sur personne ? Est-ce bien utile ? Est-ce bien séant ? »

Déjà, Jane révélait qu'enfant sans dot d'un professeur de dessin de la Ville, – « vous pourrez voir des œuvres de mon père, au lycée Duguay-Trouin, entre autres un fusain de premier ordre, *Ânes à l'abreuvoir* », – elle avait promené, heurté, meurtri dans un jardinet de Saint-Mandé, entre le lilas dénudé et les lauriers en caisse, une âme hagarde, prête à tout, forcenée, une âme de jeune fille pauvre et sans métier.

Jane ne parlait pas devant Farou. Elle attendait que la fin du repas le rendît à son travail ou à son oisiveté. Elle attendait encore, seule avec Fanny, que celle-ci laissât glisser de ses genoux le livre, ou s'éveillât, fraîche, – « Quoi de neuf, Jane ? » – de sa sieste. Comme Jane ne s'y prenait pas par le commencement, Fanny ne sut jamais au juste si Meyrowicz, Polonais de la plus grande beauté, et d'ailleurs collectiviste, avait enlevé Jane à Davidson, ou s'il l'avait reçue des mains déliées, dangereuses, du même Davidson, « le » compositeur anglais.

« N'en ont-ils qu'un en Angleterre ? » songeait Fanny.

Du moins, elle savait par cœur Antoine de Quéméré, premier malheur de Jane.

– Quand j'attendais mon père, au bout de la petite terrasse, contait Jane, je l'attendais si longtemps avant l'heure, penchée, comme ça, que j'en gardais une barre douloureuse, là, à la hauteur de l'estomac. À force de ne rien trouver de nouveau à regarder, j'en avais le vertige… Je balançais une fleur au bout de mon bras… Les filles sont des démons, vous savez…

« Non, je ne sais pas », répondait Fanny en elle-même.

–… et les pires jours, je me disais : « Qu'il passe un homme, et je laisse tomber la fleur… » J'ai fini par lâcher la fleur, elle est tombée entre les oreilles d'un cheval… mais sur le cheval il y avait un cavalier.

« Bravo ! » s'écriait Fanny en elle même. « Quel joli baisser de rideau pour un premier acte ! Si je le proposais à Farou ?… »

Mais elle fronçait le nez tout de suite.

« Pourquoi ça ressemble-t-il encore à une pièce anglaise ?… Myerowicz, au moins, il battait Jane. Elle l'affirme, elle m'a montré aussi sur son bras la place où ce dégoûtant sadique l'a brûlée… Ça me fait autant d'effet, même moins, que *Le Lys brisé* au cinéma, les malheurs de Jane… »

– Farou, dit-elle un jour à son mari, explique-moi pourquoi, lorsqu'une femme non mariée parle des amants qu'elle a eus, elle les nomme généralement ses « malheurs » ? Et pourquoi les mêmes hommes s'appellent « bonheur n° 1, bonheur n° 2 », etc., si la dame est mariée ?

– Fous-moi la paix, répondit la grande voix rêveuse. Et même laisse-moi bien tranquille.

– Farou, je finirai par croire que tu ne connais rien à rien. Peux-tu seulement comprendre pourquoi Jane parle avec mépris et malédiction des hommes qui ont partagé sa couche ?

Farou parut réfléchir.

– Mais oui, je peux le comprendre. C'est naturel.

– Oh !…

– C'est la survivance, honorable, de la pudeur chez la femelle. C'est contrition. C'est aspiration vers un mieux.

– Farou, tu me fais rire !

Il la couvrit sévèrement de son regard jaune, comme si Fanny fût son troupeau, ou son potager ceint de murs.

– C'est toi qui ne comprends rien. Tu es bien trop simple. Tu es un monstre. Et d'ailleurs, tu m'aimes, ce qui t'enlève tout discernement.

Elle lui mit le bras au cou, frotta contre lui son petit nez blanc.

– Tu me tiens chaud, dit Farou en la dénouant de lui. Tu es logique et consistante comme un troisième acte. Laisse-moi travailler. Envoie-moi Jane, un verre d'orangeade, un raisin, des choses sans poids…

– Petit deuxième acte gentil… celui du lit ? suggéra Fanny, malicieuse.

– La paix, Fanny ! Pas d'esprit ! Pas d'esprit ! Tu es la seule femme ordinaire que je connaisse. Veille sur tes prérogatives !

Il lissait, d'une lourde main douce, les cheveux noirs de sa femme, et elle lui demanda tout bas, sans hardiesse, s'il l'aimait :

– Je n'en sais rien, ma chère…

– Comment ?…

– Non, je ne m'aperçois pas toujours que je t'aime. Mais si je cessais de t'aimer, je m'en apercevrais immédiatement. Et je deviendrais très malheureux…

Elle le regarda de bas en haut, avec une insistance calculée, parce qu'elle savait qu'un regard implorant laissait voir beaucoup de blanc autour de ses prunelles noires :

– Oh !… très malheureux !… Peux-tu être très malheureux, toi ?

– J’espère que non, dit-il un peu anxieux. Je ne l’ai jamais été… Toi non plus ?

Elle leva les épaules en signe d’ignorance, secoua la tête.

– Non… Non…

« Non, répétait-elle en elle-même. Des embêtements, des tas d’embêtements… Des traits que tu me fais plus souvent qu’à mon tour, probablement… Ton sale caractère de Farou, – et moi qui me sens inutile… Mais tout cela ne compte guère… Non… Non… »

– Beau Farou… Méchant Farou… Farou sans manières…

Émue, elle fredonnait à mi-voix, pour qu’il n’entendît pas que le fil de sa voix vacillait comme un jet d’eau sous le vent…

IV

« Très malheureux… Peut-il être très malheureux ? Ou même triste ? En tout cas, il n’est pas méchant. Mais personne n’a jamais eu l’occasion de dire, ni d’entendre dire, qu’il est bon. Ni gai, d’ailleurs. Qu’il a peu l’air d’un homme de théâtre ! Pourtant, il aime le théâtre… Non, il n’aime pas le théâtre, il aime écrire des pièces. Pourquoi suis-je ainsi faite que j’assimile son métier, son art, à un capricieux travail de femme ? Non, pas tout à fait un travail de femme, mais à un métier facile. Mais si c’était un métier facile, nombre d’autres y réussiraient. Si Farou réussit, c’est qu’il a beaucoup de talent. A-t-il beaucoup de talent ?… »

Parvenue au point extrême de ses conjectures, Fanny subissait le même malaise qu’à imaginer trop fortement une course de taureaux, par exemple, une hémorragie, une chute. Elle s’arracha à une sorte de vide attrayant, et qui la sollicitait, en jetant des appels familiers :

– Jean, où es tu ?… Jane ! J’ai encore perdu mon bâton de rouge !… Jane ! Où est le grand vase bleu ? Je rapporte des fleurs d’en bas !

Personne ne lui répondit. Elle bâilla, lasse de s’être, ce matin-là, levée tôt. Elle admira, en se penchant sur le parapet de briques, le raidillon, puis le sentier de prairie, puis la route bordée de jeunes platanes :

« Tout ça ! J’en ai fait du chemin ! Ils seront épatés. »

L'air sentait encore le crépuscule du matin. Le vent venu du nord-ouest délaissait tout le pays, recueillant, pour les verser sur le coteau qui portait la « Villa Déan », les résines, le serpolet d'une petite chaîne de montagnes herbues, le tan amer d'une chênaie basse.

« C'est un désert, cette maison ! Où sont-ils tous ? »

Un tintement faible de vaisselle résonna dans la cuisine, qui s'ouvrait sur la face opposée, verdie et comme spongieuse, de la villa. Parmi le mobilier de fer jaune, vacant, affreux, Fanny se vit seule, abandonnée soudain dans ce pays mal connu, mal aimé… Elle jeta sur la table le grand bouquet, déjà languissant, de chanvres roses et de campanules.

– Farou ! cria-t-elle.

– Présent pour lui ! répondit Farou, de si près qu'elle tressaillit.

– Tu es là ? Comment es-tu là ?

– Qu'est-ce qu'il y a ? Les moutons sont encore une fois dans l'avoine ?

Il n'ignorait pas que "Farou" est un nom qu'on donne aux chiens de berger, et daignait s'en amuser.

Il barrait la porte du hall, debout, vêtu de clair, négligé et propre, tête nue, une canne noueuse dans les mains. Il se mit à rire parce que Fanny, surprise, ouvrait la bouche en hauteur comme les poissons. Elle se fâcha :

– Pourquoi ris-tu ? D'abord, tu n'étais pas dans le hall, puisque je viens d'y prendre le gros pot rouge ! Tu viens de te promener… Non, puisque je remonte du bas des prés ; où au-

rais-tu passé ? Tu n'es pas une épingle, ni un sylphe ! Tu m'entends, Farou ? Et puis, tu as le nez large. Je n'avais jamais vu que tu avais le nez si large ! Pourquoi me fais-tu des blagues ? Pourquoi ne dis-tu rien ?

Il riait montrant ses dents écartées, ses dents de prédestiné au bonheur. Fanny baissa le ton à cause de cette bouche doublée de rouge sanguin, et apprêta son visage de servante choyée.

– Tu as fini ? demanda Farou.

– Naturellement, j'ai fini. Tu ne vaux pas plus !

Elle contempla le beau temps dans les prunelles de Farou, et commença à demi-voix une des *Litanies Farouches* qu'elle composait, paroles et musique, autrefois, aux heures d'amour apaisé :

– Couleur de vieil ambre… Couleur d'or en colère… De topaze qui brûle… De sucre d'orge des religieuses de Moret…

Un trouble passa dans les yeux qu'elle chantait, et les paupières fatiguées de Farou battirent.

– Ah ! Farou… soupira Fanny, flattée.

Mais elle se reprit aussitôt, et contint son plaisir avec une pudeur maladroite et conventionnelle. Farou, en suivant le regard de Fanny, vit son fils, déguisé et embelli dans une salopette bleue serrée à la taille. Il recourut à sa plaisanterie traditionnelle :

– Acré ! les flics !

– Ah ! en voilà un ! cria Fanny. D'où sors-tu, *vergissmeinnicht* ? D'où sors-tu, martin-pêcheur ? Où est Jane ?

– Je ne sais pas, répondit poliment Jean Farou.

– Tu ne viens pas du village fait comme ça, j'espère ?

– Le genre mécano se porte beaucoup, dit Jean sur le même ton.

Calme, il semblait vibrer d'immobilité impatiente, son vêtement de toile bleue exaspérait le bleu de ses yeux, et le vent levait sur son front une flamme de cheveux dorés.

– Avoue qu'il devient très joli garçon, souffla tout bas Fanny à son mari.

– Très, approuva brièvement Farou. Mais quelle manière de s'habiller !...

– Tiens, dis donc, toi ! Les fonds sont bas. J'attends la dernière minute pour remonter le trousseau du petit. Réellement, il sera sans chemise à la fin des vacances, tu sais !

– N'attends plus, Fanny. Cette garce d'*Atalante* est enfin vendue. Colle-lui des caleçons de soie, – avec modération.

Il lui tendit un chèque et une lettre qu'elle ne put lire.

– C'est anglais ?

– Américain, madame. Cinquante.

– Mille ?...

– Yes. Et pour *Le Raisin volé*, ça immine. Touche du bois !

– Jean ! Viens, Jean !

– J'ai entendu, dit le petit Farou de loin. Bravo, papa ! Merci, papa !

– C'est de ce matin, mon Farou ? Pendant que j'étais dans les prés ?… Bénie soit la main qui m'étrenne !

Toute chaude de contentement, elle releva sa mèche noire sur son œil droit et se pencha pour baiser rapidement la forte main parfumée qui tenait encore le chèque et la lettre d'Amérique. Elle vit, sur les phalanges sèches, des empreintes violâtres, grasses, et jeta un cri, un rire enfantins :

– Ah ! tu étais chez Jane, tu t'es fait traduire la lettre ! Voilà l'encre de la machine qu'elle a dans sa chambre ! Pincé !

– Ça !… dit Farou en regardant ses mains tachées. Ça ! Par exemple ! Quel œil !

– Tu le mettras dans ta prochaine pièce ! Je te donne pour ton Branc-Ursine !

Elle riait aux éclats, et fouaillait le Grand Farou d'une longue tige de chanvre rose. Elle tournait autour de lui, un peu essoufflée, agile et ronde. Elle ne s'arrêta qu'en rencontrant le regard du petit Farou, dur, chargé de méprisante pureté.

« Jane a raison, pensa-t-elle, offensée. Ce petit devient impossible… »

– Jane ! cria-t-elle d'une voix aiguë. Ja-a-ne !

– Qu'est-ce que tu lui veux encore ? grommela Farou.

– Qu'elle vienne au village avec moi, donc ! Signe ton chèque, Farou, je passe à la petite succursale King… Et on rapporte

du bon champagne sucré d'épicier, et de la galette chaude, enfin une razzia, quoi… Ja-a-ne !

Jane parut, les mains sur les oreilles. Elle portait une robe de toile mauve rétrécie par les blanchissages, mais douce à son teint bis, à ses cheveux plus clairs que son front, et elle cherchait à placer un mot entre les cris de Fanny.

– Que vous êtes… Que vous êtes sensible à l'argent, Fanny ! Que vous… Le boucher va vous entendre…

– Je l'enquiquine ! piaula Fanny. Je les lui jetterai, ses dix-huit cents francs ! Comme ça, en pleine figure ! Jean, dégringole au garage, dis à Fraisier qu'il sorte la voiture… Ah ! mes enfants, ça fait du bien ! Grand Farou, tu es un as ! Jane, de quoi avez-vous envie ?

– Moi ? Mais, de rien… De rien…

– Tu l'entends, Farou ? Force-la, Farou, force-la à vouloir quelque chose !

Elle se tourna d'un saut pour le prendre à témoin. Hors de cette joie éclaboussante, il penchait sa tête frisée, à grosses mèches brunes tramées de blanc, et il paraissait écouter un son plus doux, contempler une image moins agitée.

– Quoi ?… demanda Fanny d'une petite voix.

Farou releva son regard, qui revenait de loin.

– Allez, allez ! Et remontez vite. J'ai déjà une de ces faims…

Elles décrochèrent de grands chapeaux de jonc blanc, de toile jaune, et coururent sur le raidillon : Fanny tirait la main de Jane, qui cédait de l'épaule, se faisait molle, adroite à ne point

peser, à ne point buter, maniable, un peu absente. Farou les regardait descendre, et gardait sur son visage cette douceur qui exprimait chez lui l'innocence la plus sauvage. Il sentit l'approche de son fils et changea de regard.

– Tu ne vas pas avec elles ?

– Non, papa.

Il ajouta :

– Si tu permets.

La formule déférente vint juste assez tard pour que Farou pût l'interpréter comme une insolence voilée. Il leva les yeux vers son fils qui, assis de biais sur le mur, jonglait avec des graviers ronds, et faillit lui parler rudement, ainsi qu'à une femme. Il s'arrêta en regardant mieux l'étranger issu de lui-même, à peine achevé, mais dont la forme, l'attitude penchée insoucieusement au-dessus du vide étaient exclusivement viriles, douées de cet excès de virilité qui émane souvent d'un corps faible et triomphe de sa grâce. Farou contint son animosité et la dépassa sagement.

– Que vas-tu faire ?

Jean Farou se méprit.

– Mais… les attendre. Elles n'en ont pas pour longtemps.

Farou tira avec effort sa main de sa poche, pour réfuter, et changeant explicativement de ton :

– Non… Je veux dire : que vas-tu faire ?

– Ah !… Bon…

Il essaya, comme une arme, la prière timide :

– Tu me laisserais… partir… m'éloigner ? Tu me trouverais… quelque chose, par exemple chez tes amis Secrestat, en Argentine…

Farou tourna la tête vers le raidillon où la robe jaune et la robe mauve roulaient, un moment avant, comme deux corolles accolées et tournoyantes, et sa belle figure d'homme mûr mollit.

– Ça dépend, répondit-il sans élan. Ça dépend, naturellement, des conditions dans lesquelles je pourrais… nous pourrions organiser, assurer pour toi un séjour lointain…

Jean s'empara du demi-acquiescement.

– Bien entendu ! D'ailleurs, rien ne presse… Si tu permets, dès notre retour à Paris, je prendrai rendez-vous avec les Secrestat de France. Il y a la question de mon service militaire, mais d'ici là j'aurais toujours pris trois ans, presque, de Sud-Amérique et de vie commerciale.

Il forçait sa jeune voix, exagérait la précision, la rapidité des paroles, pour rendre sensible une certaine veulerie qui avait assourdi, ralenti celles de son père.

Chacun d'eux détesta, contemplant l'autre, un aspect humain différent. Farou se blessa à un fils bleu métallique, rehaussé d'or, aigu, taillé de facettes dures, à réfractions mystérieuses, tandis que Jean rougissait de toucher la mollesse épaisse du Grand Farou, élastique, capricieux et dépourvu du sens de l'avenir comme eût pu l'être une femme voluptueuse.

Farou se contraignit facilement au silence, moins facilement au geste qui souleva son bras pesant jusqu'à l'épaule de son fils.

– Nous pouvons descendre un peu à leur rencontre, dit-il.

« Non... Non... », protestait en lui-même Jean Farou, révolté sous le fardeau musculeux. « Non... Non... »

Pourtant, il supportait le poids du bras avec une douleur compliquée ; les phalanges un peu velues qui pendaient près de sa joue, et leur odeur de peau brune, de tabac, de lotion parfumée, rouvraient son cœur orgueilleux de petit garçon, le tourmentaient d'un terrible désir de pleurer, de baiser cette main pendante...

Il s'y refusa, sachant amèrement déjà que ce qui est permis à un enfant ne dépasse pas l'âge de l'enfance. Il régla son pas sur le pas de Farou, et s'effaça, chaque fois que le sentier fut trop étroit pour qu'ils marchassent de front.

V

« Impossible est trop dire. J'étais énervée par ce chèque. J'ai beaucoup exagéré, l'autre jour. C'est un pauvre petit garçon désœuvré, dont aucun de nous ne s'occupe comme il le faudrait… Il n'est pas impossible du tout. Il est même très gentil…

– Jean, tu m'entends ? dit Fanny à voix haute. Tu es très gentil.

Il tourna la tête vers elle avec vivacité, lui fit un petit sourire et un salut de la tête comme à un importun, et reprit son immobilité active.

– Jean, tu n'y coupes pas de quatre… non, de trois complets chez Brennan. Je dis trois, parce qu'il vaut mieux trois complets et un pardessus que… Ramasse-moi mes ciseaux, Jean Farou, tu seras un amour !

Il bondit, tomba en boule sur les ciseaux, les rendit à Fanny et d'un autre saut regagna son siège.

– Tu n'es pas de mon avis, qu'il vaut mieux un pardessus ? Sans te flatter, tu sais, c'est pour le coup que Clara Cellerier dira de toi « Il est beau cavalier ! » Je l'imite pas mal, hé ?… Hé, Jean Farou ! Qu'est-ce que tu regardes ? Mais qu'est-ce que tu regardes ?

– Une chenille marron, dit Jean.

Il mentait. Son regard, d'un bleu brûlant, s'attachait, aveugle, au lichen jaune du mur. Tout oreilles, il écoutait, à défaut

des paroles dispersées par le vent, l’expression de deux voix, conversant sur la première terrasse, quinze pieds plus bas. Fanny, qui cousait à sa place habituelle, sur le seuil du hall, ne pouvait même pas percevoir le murmure des voix. Jean mesurait la distance – deux, trois pas – qui le séparait du parapet de briques, et l’épaisseur du gros gravier crissant. Il calculait aussi qu’à l’extrémité de la terrasse haute, un vieil althea, à califourchon sur le parapet, permettait qu’une tête se penchât, invisible, mêlée à son feuillage, vers la terrasse d’en bas.

L’attention, le calcul, maigrissaient son visage brun, rose, tavelé de son sur les pommettes : il tenait sa bouche close et ne cillait pas. Enfin, il aspira l’air comme pour sauter, et s’écria très haut, sur un ton enfantin :

– Je veux bien vous tenir votre écheveau, Mamie, mais ça vous coûtera une cravate de plus !

Puis il s’élança vers l’althea, glissa sans bruit sous le feuillage sa tête et ses épaules, et avança seulement le front et les yeux au-dessus du mur.

Stupéfaite, l’aiguille en l’air, Fanny le regardait. Les yeux grands et la bouche entrouverte, elle exprimait son étonnement avec cette naïveté qui égayait Farou.

Au bout d’un moment, elle se leva, et Jean, l’entendant, lui jeta, d’un geste de bras en arrière, l’ordre de se tenir tranquille. Sur quoi elle piqua posément son aiguille dans la toile qu’elle brodait, s’avança à petits pas muets et rejoignit son beau-fils sous le feuillage de l’althea.

En bas, debout, Farou causait avec Jane. Un nuage venu du couchant, d’un rose faux et acide, colorait vaguement son lâche vêtement blanc. Assis en amazone sur le mur, il dialoguait à courtes phrases, en regardant la vallée sèche. Il rejeta d’une

main ses gros cheveux bouclés en arrière, souffla « Phuu » d'un air las. Fanny pensa qu'il devait dire « Quelle sacrée chaleur ! », ou bien « Je ne me débarrasserai donc pas de ce quatrième acte ! » Elle le trouva ordinaire, fatigué, beau, et doux à voir. Jane, en robe mauve, tenait à la main des feuillets dactylographiés. Elle s'approcha de Farou, lui tendit une page, qu'il repoussa en riant, en protestant sans doute « Ah » ! non, assez ! » Mais Jane insista, et Farou, qui s'était levé, l'écarta d'un tour d'épaule, à la fois si familier et si dépourvu de ménagement que Fanny reconnut le geste, un geste de débardeur dont Farou se servait pour rejeter la cravate, le peigne, la caresse, proposés par une main amoureuse et conjugale… À sa grande surprise, Jane ne montra nulle irritation, s'accota en riant à une échelle dressée contre le mur. Elle riait largement, le cou raccourci, et elle leva les mains en secouant ses doigts en l'air ; le son de son rire monta jusqu'à la terrasse haute, et dans l'exclamation qui l'acheva « Ah ! là là, quel chichi ! » Fanny reconnut une intonation qui ne rappelait pas la voix de Jane :

« Elle m'imite, ma parole… ».

Elle se tourna vers le jeune garçon qui épiait à ses côtés. Il serrait des deux mains, pour assurer son immobilité, le rebord du mur, et témoignait de sa puissance, de son expérience à guetter, à se taire, à comprendre. Il ne semblait ni surpris, ni chagrin, et il reprit seulement Fanny d'un coup d'œil de maître qui enseignait le silence, la dignité de l'attitude sinon de l'acte…

En bas, Farou acceptait mal la gaieté de Jane, qui cessa de rire et ramena sur son visage l'expression de la plus sincère, de la plus libre brutalité… Elle cueillit, d'une main vive, une brindille, la mordit pendant que Farou parlait d'une voix basse et lente où traînaient la menace, l'insolence, l'invective recherchée. Puis elle lui coupa la parole, aboya à petits coups quelques mots brefs, tordit la brindille qu'elle mordait, la jeta au nez de Farou, et se dirigea, avec une lenteur un peu théâtrale, vers l'escalier.

– Allez, allez, en place ! ordonna précipitamment Jean Farou dans l'oreille de Fanny.

Des doigts durs de garçon poussèrent Fanny jusqu'à sa chaise longue. Quand Farou, le premier, déboucha en haut de l'escalier, Fanny, assise, tenait le fil d'un écheveau de gros cordonnet rouge, que Jean Farou, à ses pieds, embrouillait par jeu comme un chat.

– Touchant tableau de famille, railla Farou.

Il avait l'œil jaune clair, et dur.

« Il est mal luné », pensa Fanny.

Elle tressaillit et s'arracha avec peine à sa sécurité rituelle, confondue d'avoir laissé, sous le feuillage de l'althea, sa figure et sa palpitation d'espionne. À ses pieds, Jean Farou, les mains en dévidoir, se mit à chanter d'une voix aiguë. « Il exagère », pensa Fanny, et c'est à lui qu'elle faillit, indignée, reprocher : « Comment oses-tu… » Mais de l'enfant monta jusqu'à elle un regard vigilant : « Nous n'avons pas fini », et elle se tut.

– Fanny, reprit la voix adoucie du Grand Farou, c'est stupide ce que je viens de dire. Ne fais pas attention.

Elle maîtrisa, d'une petite grimace des lèvres, des pleurs qui vinrent seulement humecter ses beaux yeux bombés, et se sentit bouleversée de n'éprouver, pour Farou, qu'une adoration, une gratitude intactes, l'envie de s'excuser, d'avouer…

– Non, non… protesta-t-elle, en dépit de l'enfant agenouillé qui ne la quittait pas du regard.

Mais Jane, à son tour, parut sur la terrasse, et le trouble de Fanny fit soudain place à une attention qui imposa le silence au profond d'elle-même. Elle retrouva l'agilité des mouvements et de la parole, et s'applaudit secrètement.

– Ah ! vous voilà ! s'écria-t-elle.

– Qu'est-ce que j'ai ? demanda Jane. Vous m'attendiez ? Je n'étais pas loin.

– Oui… oui… dit Fanny légèrement, en secouant sa tête et sa mèche noire.

Elle regardait Jane avec curiosité :

« Elle aussi ?… Avec Farou ? Comment ? Depuis quand ?… Est-ce vrai ?… Je ne souffre pas. Que c'est peu de chose !… Il est vrai que j'ai l'habitude… La jolie Vivica, qui dansait au troisième acte du *Raisin volé*… Et, dernièrement, la petite Asselin… Ah ! ça passe vite avec Farou… »

Mais elle se rappela une certaine pâleur de Jane, sa distraite et triste humeur, ses larmes véhémentes, tout cela, quand donc ?

« Ah ! oui, le jour où je lui lisais la lettre où il apparaissait que Farou s'était « dévoué » auprès de la petite Asselin… »

Jane s'assit, ouvrit un livre qui traînait sur le guéridon de fer écaillé, fit mine de lire, puis releva la tête vers le ciel gris qui promettait la pluie :

– Mes enfants, que la fin de l'été vient vite ! Jean, vous seriez si gentil de me donner mon petit vêtement sans manches, que j'ai laissé… heu… que j'ai laissé…

– Je sais, dit Jean, qui lâcha l'écheveau et courut.

Fanny, attentive, retentissante de chocs nouveaux, entendait Jane avec stupeur.

« Mais c'est mon livre qu'elle prend là !… Mais c'est à *mon* beau-fils qu'elle donne des ordres, c'est dans ma maison que… »

Elle sentait son sang battre doucement, puis plus vite, sous ses oreilles, et lui serrer le col et elle se souvint d'un temps où elle était violente et jalouse. Elle attacha, inquiète, son regard sur Farou.

« Ne va-t-il pas, ne doit-il pas se passer quelque chose ? »

Mais il rêvait, appuyé du ventre au mur de brique, grand, alourdi, simple, préoccupé. Il tourna un peu la nuque vers Jane :

– C'est bien, ce bouquin ?

– Comme ça, répondit-elle sans bouger.

Jean Farou apporta le petit vêtement sans manches, le posa sur les épaules de Jane comme s'il eût craint de se brûler, et disparut. Le bruit des buffets ouverts et des cuillers remuées annonça l'heure de dîner : personne ne parla, et Fanny faillit appeler du secours, supplier que l'erreur et l'ignorance revinssent sur elle, ou bien la fureur, les cris, une sorte de mêlée… Farou bâilla, annonça : « Je vais me laver les mains », et Jane, se levant en sursaut, prit son air le plus jeune fille :

– Oh ! les pêches de vigne qui sont dans la glacière ! Elles seront trop froides !

Elle s'élança, enveloppa Fanny, en passant, d'un grand baiser léger, posé n'importe où, que Fanny reçut sans horreur ni déplaisir.

VI

Elle dormit peu, ne s'agita guère. Le petit jour lui montra Farou reposant dans le plus grand des deux lits. Fatiguée, elle l'examinait et ne pensait plus à lui, ni à elle-même. Elle observait qu'il avait, en effet, le nez large, partant les yeux écartés l'un de l'autre. « On dit que c'est signe de mémoire. » Un souffle frais suffit à la faire frissonner, et déjà elle tendait hors de ses draps une belle jambe de baigneuse, pour aller se réfugier dans l'autre lit contre un grand corps immobile, insensible et chaud. Elle suspendit son élan machinal, replia sa jambe et se recoucha.

« Je suis ridicule. On dirait vraiment que Farou me trompe pour la première fois. Il en a eu, depuis moi, des maîtresses ! Il en a eu ! »

Elle se les énumérait tout bas, et demeurait froide, presque égayée de les nommer. Un son vague de pas à travers les planchers, une toux féminine étouffée l'avertirent que quelqu'un veillait, ou venait de s'éveiller à l'aube.

« C'est elle. Je suis sûre que c'est elle. Elle ne dort pas non plus. Elle attend le jour, elle attend… C'est une fille qui doit, d'ailleurs, attendre admirablement, malgré ses petites explosions. Qu'est-ce qu'elle attend ? Tout de même, nous sommes une fille raisonnable. Nous savons parfaitement que Farou… »

Mais elle subit au même moment, docile, le choc sans violence qui, renversant une petite période de temps, lui donna de revivre un après-midi d'août, la sieste à digestion lourde, le rêve d'orage et d'attente au sein duquel Jane pleurait furtivement.

Après le rêve, la réalité, pareille au rêve, lui avait montré Jane pleurant debout, dérobant une larme. Une larme, une seule larme, cueillie et éteinte entre deux doigts comme une braise… Parmi tant de larmes dépitées ou voluptueuses, la seule larme dont Fanny eût voulu, toute sa vie, ignorer le poids de perle, la seule larme aussi qui pût recréer Fanny toute neuve, rajeunie, dispose, parmi l'atmosphère lucide et respirable du malheur.

Elle se leva doucement, adroite et pleine de précautions, comme si elle se mouvait dans l'obscurité. Farou soupira, endormi, se retourna, moulant sur lui tout le drap comme un grand pli d'onde. Vingt fois, la malignité publique, la négligence de Farou lui-même, avaient convaincu Fanny d'imaginer ce corps d'homme luttant pour le plaisir, domptant un doux corps féminin… Maint repli de sa mémoire cachait des souvenirs de petites larmes aigres, d'insomnies, de lettres soustraites, puis restituées en secret à Farou. Prénoms, écritures inconnus, dessins effaçables… Les embellies venaient vite, elle les pouvait escompter, et faisait bon visage en les attendant.

« Je ne connais rien qui soit plus digne d'admiration que l'orgueilleuse indulgence de Fanny Farou pour son grand matou de mari ! » s 'écriait Clara Cellerier, du haut de sa jeune voix aiguë de vieille dame.

« Il n'est guère difficile d'être orgueilleuse, et même indulgente, quand on est seule à régner sur quelque chose, fût-ce sur une trahison… Depuis quand ne suis-je plus la seule, dans mon ménage, à souffrir de Farou ? »

Elle rassembla d'un tour de bras son câble de cheveux noirs, qui lui semblèrent importuns :

« Oh ! ceux-là, trois coups de ciseaux… »

Elle envia les cheveux courts, argent, miel, seigle, que le vent dispersait sur le front de Jane.

« Eh ! la blonde, elle doit trouver le temps long, là-haut. Elle pleure si facilement. Je dois bien la gêner… »

Elle se sentit rougir, pressa son poing fermé contre ses dents et darda un furieux regard sur l'homme endormi que le matin gris, peu à peu rose, ne troublait pas. Couché sur le dos, il entrouvrait la bouche en rond et tout son visage exprimait une ingénuité importante. Une méprisable gaieté transporta Fanny :

« Si on ne jurerait pas qu'il va chanter ! »

Elle détaillait le nez large de Farou, l'espace plat, fendu d'une ride verticale, qui séparait ses sourcils, les cils droits et courts. Le bas du visage commençait de vieillir, détendu, mais la face, fortifiée d'un bonheur énigmatique, le cou rond comme un arbre, le nid emmêlé des cheveux, une trivialité sereine, se réclamaient de la mythologie et de la faune. Fanny se détourna de la bouche entrouverte :

« Il sent la ménagerie, à jeun, comme tout le monde… »

La large main de Farou, paume renversée, se tendit au bout d'un bras à veines sarmenteuses, s'ouvrit vers Fanny comme un hommage de confiance, et elle faillit, surprise, fondre de tendresse sur cette fleur onglée.

« Ah ! il faut que je prenne garde à tout, maintenant… Il faut que je me tienne, que je réfléchisse, que je décide… »

Elle marcha vers la salle de bains d'un pas silencieux, raidie d'attention, sourdement infatuée de son deuil tout neuf.

VII

– Ne reste pas là, voyons, Jean !… Jean, lève-toi…

Qu'est-ce qu'il y a ? Si tu n'es pas malade, je n'admets pas une minute qu'on s'abandonne de cette façon-là ! Jean ! Tu es tombé ?… Es-tu tombé ?

Fanny n'osait pas le secouer, mais elle s'indignait que l'enfant, conscient, restât sur la levée du chemin, blond et gisant comme un faon assassiné. Son long corps délié chevauchait le faîte du talus, chevelure et pieds pendants. Une étrange couleur, verdissant son visage, dénonçait la pâleur sous le hâle à lunules de son. Un regard bleu et humide monta jusqu'à Fanny.

– Tombé… murmura-t-il. Vous pouvez le dire, Mamie. Je suis tombé.

Elle souleva une main molle qui ne serra pas la sienne.

– Où as-tu mal ?

– Nulle part, merci.

Il referma les yeux et respira longuement. Fanny, qui cherchait sur lui, incertaine, des traces de chute, un peu de sang, suspectait malgré elle l'inertie, la langueur, même la pâleur de cet enfant imprégné de secrets.

– Vous êtes restée bien longtemps, en ville, Mamie…

Il parlait les yeux clos, d'une voix égale.

– Tu es bon, toi… Tout ce que j'avais à acheter… D'abord, comment le sais-tu que je suis restée longtemps ?… Et puis, le courrier qui n'était pas trié, j'ai attendu… Je ne pouvais pas savoir que je te trouverais sur ce chemin comme une fleur fauchée… Et puis, il y a du nouveau ! Si tu savais la dépêche que je rapporte pour Farou… Ah ! ça te réveille, je vois…

Jean venait de s'asseoir aisément ; mais, sous ses paupières, une sorte de buée violâtre continuait à persister.

– Une dépêche du Vaudeville… N'aie pas l'air de la connaître avant Farou… « *Mon cher maître, revenez vite, urgence mettre* L'Impossible Innocence… »

– Dieu ! que je n'aime pas ce titre ! marmotta Jean.

– « *… en répétitions. Passons 1er novembre. Affectueuse admiration. Silvestre.* »

II y a « mon cher maître » et « affectueuse admiration ? » Oh ! là là…

– Quoi ? C'est correct.

– Très correct. Et le premier tour « nouveauté » promis à Trick et Bavolet par contrat ? Qu'est-ce qu'il y a encore eu comme coup de torchon entre eux et Silvestre !…

– Ils ne sont pas prêts.

– Pas prêts ? Comme si c'était une équipe à n'être pas prêts, ces deux-là…

Il se remettait, et conjecturait d'un ton tranchant.

« Tout le monde est toujours plus au courant que moi », pensa Fanny.

– Alors ? On part ? demanda le petit Farou après un silence.

– Oui… Ne parlons pas du départ, voilà Fraizier… Fraizier, montez mes paquets… Si Monsieur ne travaille pas, demandez-lui de descendre jusqu'ici à ma rencontre ; s'il travaille, n'entrez pas chez lui.

– Il ne travaille pas, chuchota Jean derrière le dos du chauffeur.

– Qu'est-ce que tu dis ?

Fanny dévisagea son beau-fils si brutalement qu'il baissa les yeux et se leva comme pour éviter un coup. Elle le toisa, défait, honteux, fraîchement sali d'une compétence qu'il offrait…

– S'il ne travaille pas, il va descendre. Je me repose sur ce palier. Tu sais qu'il n'aime pas les malades. Puisque tu te sens mieux, va te laver, va t'arranger. Je ne tiens pas à ce qu'il te voie dans cet état-là.

L'enfant obéit et gravit le raidillon. Il luttait contre l'essoufflement qui lui restait de sa syncope. Il emportait, dans ses cheveux blonds, du sable et des grumeaux d'humus, comme un jeune mort repris à la terre.

Fanny ne lui fut indulgente que lorsqu'il disparut.

« C'est un pauvre petit. On est si vite une canaille, un héros ou un désespéré, à son âge… »

Elle s'enorgueillit d'avoir à le juger, et se reposa sur le banc de bois du raidillon. Le ciel, mal nettoyé de la pluie matinale, venait de s'ouvrir sur le couchant ; les nuages étirés et les montagnes brillaient du même violet purpurin, un violet comtois, rival des giroflées et des clématites. Farou descendit sans qu'elle eût tourné la tête.

– Quoi donc, ma Fanny ? Tu n'es pas souffrante ?… Je ne travaillais pas, ajouta-t-il. Il s'en faut de si peu que j'aie fini… Il y a des choses qu'on ne doit pas écrire, elles s'achèvent toutes seules, comme ça, écrites dans l'air, chantées dans un train, inventées en même temps qu'un jeu de scène…

Il dessinait sur le ciel, et Fanny reconnut dans les yeux jaunes, dans les traits pacifiés de Farou, jusque dans la saine et voluptueuse odeur du corps penché sur elle, la grâce totale qui baignait Farou après l'amour. Elle s'endurcit et n'éclata pas en pleurs.

– Il faudra pourtant les écrire au plus vite, mon Farou. Tiens…

Il lut la dépêche, hennit deux petits « Hein, hein ! » vindicatifs et satisfaits, puis fronça les sourcils :

– Je n'ai pas Charles Boyer, alors… Bernstein ne le lâchera pas.

– Mais Bernstein est si gentil…

– Ça n'a aucun rapport. Gentil… Gentil… Cette façon de parler de Bernstein comme s'il était un bouvreuil ou un petit chat !… Gentil… Jane ! cria-t-il en levant la tête.

– Qu'est-ce que tu lui veux, à Jane ?

– Je lui veux qu'on rentre à Paris, naturellement… Une dépêche à Blanchar… Une dépêche à Marsan… Ah ! et ce sacré petit Carette… pour jouer le barman… On a son adresse chez Quinson…

Il fourragea ses cheveux à pleines griffes, et mollit tout à coup :

– Ça va recommencer, cette battue des interprètes… Trente noms ; au total personne… Jane ! Qu'est-ce qu'elle fout, celle-là, quand on a besoin d'elle ?… Encore à se recoiffer, ou à faire des confitures avec un petit tablier rose… L'ange domestique… Le bon génie du *Vacuum cleaner*… Jane !

Il rayonnait de férocité naturelle et d'ingratitude. Fanny l'écoutait, muette, et confondue pour la première fois.

L'œil jaune s'arrêta sur elle.

– Eh bien, Fanny ? Vous n'avez pas l'air de vous douter que c'est notre année et peut-être d'autres qui se jouent là, mes enfants ?… Trick et Bavolet reculés… Dieu existe, ma parole ! Remue-toi, ma fille ! Peut-on attraper un train, cette nuit ? Jane !

Vous n'allez pas nous faire prendre le train de trois heures du matin, tout de même, Grand Farou ? Un train sans couchettes, rempli de Suisses… N'est-ce pas, Fanny ?

Jane accourait, vite et sans se presser.

– À la rigueur, vous pourriez le prendre seul… Il éclata naïvement :

– Seul ? Depuis quand est-ce que je voyage seul quand ce n'est pas nécessaire ? Et là-bas, à Paris, la maison fermée, et le

gaz à rouvrir, et tous les trucs… Et puis, faites à votre guise… Ah ! ces femmes ! Je suis bien bon, après tout !…

Il perdit patience comme chaque fois qu'il cédait, et remonta vers la maison avec un grand geste qui répudiait les deux femmes.

– Laissez-le, dit Jane à mi-voix. Je vais retenir les places pour le train de jour demain. Demain soir, à huit heures, nous serons à la maison, et de neuf heures à minuit, il causera avec Silvestre. Qu'est-ce qu'il ferait de son après-midi demain, à Paris ? Il faut toujours faire son bonheur malgré lui, il est comme les autres… De toutes manières, il n'aura pas Yvonne de Bray… Ah ! il lui aurait fallu Yvonne de Bray…

Elle rit, excitée.

– Un peu plus, avec vous, Fanny, on s'appliquait le départ de nuit… « Oui, mon chéri… » Fanny, je redemande Fraizier, pour porter les dépêches… Je les tape tout de suite. Nous avons chacune une malle à faire, en somme, et celle de Farou… Si on pouvait récupérer Jean, je l'enverrais à la gare… Non, j'irai plus vite que lui… La blanchisseuse a du linge en retard. Fraizier le prendra pendant que je serai à la poste…

Elle se modéra, se fit prudemment gamine :

– Fanny, je vous veux une robe magnifique pour la générale ! Branle-bas de combat… Voyez battre mes naseaux !

Fanny, passive, se penchait sur la vallée, où les premiers colchiques naissaient de la pluie. Les bruyères rouges recueillaient un rayon bas et fauchant.

– C’est curieux, dit-elle enfin, je croyais détester ce pays… À présent que je sais que nous n’y reviendrons plus, je le trouve attachant…

Elle appelait à elle l’énergie, la dissimulation, et ne trouvait qu’une douceur avilie.

– Ne le regrettez pas, Fanny. Vous en aurez de plus beaux. Il ne faudra pas écouter Farou, l’an prochain… L’an prochain…

Accotée à Fanny, elle baissait le ton avec une rancune qui ne semblait pas feinte. Fanny écoutait, dans la voix de Jane, un son complice, une malveillance qui ne visait que Farou. Elle accepta l’appui du bras qui s’offrait au sien, bras flexueux, aminci en col de serpent au poignet, évidé à la saignée, doux, adroit, officieux :

« Ce bras trop serviable… Mais s’il fallait que j’aie horreur de toutes les femmes qui ont tutoyé Farou, je ne serrerais plus la main qu’à des hommes… »

Elle reprenait courage en quittant ses scrupules, et satisfit son quant-à-soi en s’adressant à Jane d’un peu haut :

– Jane, vous serez bien gentille de me retrouver l’inventaire des meubles de la Villa Déan… Le père Déan est si tracassier…

Jane lui tenait le coude au plus dur de la montée, et répondait « Oui, oui », l’œil sur la porte du cabinet de travail d’où sortait un grand bruit de Farou, d’armoires refermées à la volée, de table raclant le parquet, et la plainte mineure d’une servante incriminée.

La soirée, la moitié de la nuit, passèrent bruyantes. Farou prit, à onze heures, la fantaisie de remanier une scène du qua-

trième acte, et de dicter dans le hall. Sa voix, que se rejetaient l'un à l'autre les murs nus, son air dur de fou inspiré, sa promenade à pas martelés sur le plancher gémissant, la docilité pieuse de Jane qui sténographiait, exilèrent Fanny, qui recula jusqu'à la terrasse.

L'humidité, l'immobilité de la nuit suspendaient dans le soir une odeur de roseaux, l'écœurante vanille des budleyas.

Devant la porte ouverte, les noctuelles tourbillonnaient comme une neige grise, et Jean Farou rabattait les plus grosses à grands coups de chapeau. Il sautait parfois verticalement à la manière des chats, et l'attention de Fanny allait de cette danse d'enfant gracieux au travail impromptu, respecté, difficile. Elle s'exhortait à la lâcheté, et détournait la tête toutes les fois que le visage de Farou, passant dans le rectangle de lumière couché sur la terrasse, la rappelait à son devoir de souffrir.

« Encore une pièce de Farou… La manne incertaine… Que ferai-je à Paris ? Est-ce que c'est pour moi une ruine de tout, cette histoire entre lui et Jane, ou seulement une maladie qui guérira comme elle est venue, sans que je m'en aperçoive… »

Une joue chaude chercha sa main pendante. Jean Farou venait de s'asseoir par terre, sans bruit, auprès d'elle.

– Qu'est-ce que tu veux ? chuchota-t-elle très bas, irritée.

– Rien, dit une bouche invisible.

– Tu souffres ?

– Mais naturellement, avoua l'ombre avec discrétion.

– C'est bien fait.

– Est-ce que je me plains ?

– Tu n’es qu’un petit malfaiteur.

– Ah ! Mamie, vous n’avez pas de solidarité…

La joue, humide, pressait sa main.

– Non, souffla Fanny, orgueilleuse.

Elle tâtait en elle un point ferme, un petit calus de force solitaire, et elle répugnait à la plainte autant qu’à la conspiration.

– Qu’est-ce que c’est que toutes ces fichaises, allons, allons…

Le hochement de sa tête défit ses cheveux qu’elle sentit glisser sur son dos, frais comme une couleuvre.

– Vous avez bien de la chance, Mamie, soupira l’ombre.

Elle gratta du pied le gravier :

– Il ne s’agit pas de ma chance ! Il ne s’agit pas de moi ! Tu n’obtiendras pas qu’il s’agisse de moi ! Tu as seize ans et demi, tu es amoureux, tu es malheureux, tout est en règle ! Débrouille-toi !

– Débrouille-toi ! Ah ! Débrouille-toi ! Vous trouvez que c'est un conseil raisonnable, Mamie ?…

Ils chuchotaient avec une violence et une prudence extrêmes, assurés contre leur propre emportement par le va-et-vient de Farou, qui, par moments, dépassait le seuil du hall en mâchonnant dans la nuit des « Heu… Heu… *Reprends-toi, mon bon Didier*… Heu… *Redeviens celui que tu étais avant cette*

journée abominable… Non, c'est idiot. *Redeviens le brave petit type qui a eu le courage de me dire, hier…* »

Il ne s'occupait pas de Jane en dictant, et marchait jusqu'à Fanny, comme s'il allait l'écraser sans la voir. Elle n'aimait pas ces crises, rares, de travail en public, qu'elle comparait à une sorte d'exhibitionnisme.

– « *Reprends-toi, mon bon Didier, je t'en conjure ! Ce n'est pas toi qui parles, c'est elle, par ta bouche…* Heu… *Je t'en conjure…* » Oh ! et puis, assez ! Pourquoi me laissez-vous dicter ça, Jane ?

– Quoi, ça ?

– « Je t'en conjure » et « reprends–toi », et avez-vous jamais appelé quelqu'un « Mon bon Didier » ?… Au fait, je vous en crois très capable… Dites un peu : « Mon bon Farou ? »

L'oreille tendue, Fanny et Jean recueillirent le petit rire étranglé et malheureux de Jane.

– Vous n'avez aucune envie de m'appeler : « Mon bon Farou », hein ?

– Aucune…

– « *Didier, je t'en conjure…* » N'oublions pas que le Vaudeville est une espèce de théâtre de quartier… « *Je t'en conjure, reprends-toi…* » À onze heures trois quarts, ils ont tous l'âme haute dans la salle… « *Redeviens celui que tu étais hier…* » etc., etc… La suite conforme au manuscrit. Bonsoir ! Fanny, je monte ! cria Farou.

Derrière lui, Jane rangea des feuillets en les tassant sur leur tranche, houssa pour le voyage sa machine à écrire. Elle

était pâle et neutre comme une employée lasse, et Fanny ne découvrait sur elle aucune trace de triomphe secret, ni même d'habitude amoureuse…

« Ne vais-je plus penser qu'à elle ? » se demanda Fanny avec crainte.

Au même instant, un regard anxieux de Jane vint à la rencontre de son regard invisible, et elle se leva, laissant Jean Farou ramassé en un petit tas honteux.

– Vous montez, Fanny ?

– Oh ! ça, oui… J'ai déjà assez de la journée de demain… Et ces figures de Paris qu'on va revoir… Farou vous a retenue bien tard.

– C'est mon emploi. Mais il se tracasse pour ce petit bout de scène, c'est à ne pas croire… Ça en devient puéril…

Elle le défendait en l'accusant, et de mauvaise grâce. Elle glissa son bras sous celui de Fanny.

– Fanny, pourquoi n'est-ce jamais vous qui prenez mon bras, mais moi le vôtre ? Je suis fatiguée, Fanny…

– Il y a de quoi ! … Depuis ce matin, quel métier vous faites !

« Un métier », recensait Fanny, « de femme de chambre, de courrier, de secrétaire, de maître d'hôtel, et une demi-heure d'amour – je suis large – par-dessus le marché… Vrai ! Je vois bien les charges de sa situation, mais les avantages ?… »

Elle se sentit un peu grossière et toute-ragaillardie. Mais son optimisme faillit, lorsque, couchée non loin de Farou qui

dormait avec un doux bruit flûté de bouilloire, elle eut devant elle l'écran bleuâtre de la fenêtre sans rideaux. Vide l'avant-veille, rosacée d'or et de rouge très sombre au moment où l'œil, entre les paupières rebelles, remonte lentement vers des féeries cérébrales, la fenêtre nocturne s'orna d'un givre grimpant d'images que Fanny contemplait, immobile, gisante sur une fenaison de cheveux noirs, et bercée d'un espoir de malade « N'est-ce que cela » ? N'est-ce que cela ?… »

VIII

Elle fut, au moment du départ, la moins gaie, mais tous étaient habitués à la gaucherie frileuse de Fanny, ralentie au seuil des gares, un peu empêtrée sur les marchepieds d'automobiles. Quand il fut temps de remettre aux gardiens les clés de la Villa Déan, de monter en voiture, Fanny sembla s'éveiller, noua sous son oreille les pans d'une écharpe, enfonça jusqu'à la racine de son nez le bonnet de feutre que son gros chignon déformait. Elle alla et vint, d'un pas incertain, sur la terrasse, toucha le loquet de la porte fermée.

– Mais non, Fanny, mais non, vous n'avez rien oublié, lui cria Jane.

« Je voudrais », se disait Fanny, « je voudrais recommencer l'été, munie de ce que je sais. Je verrais la maison autrement, et le pays et les gens et moi-même. Déjà, ces sièges vides n'ont plus la même figure ; cette grande bâtisse est moins laide ; le plan des chambres et des deux étages me devient clair comme dans une maison à façade éboulée… »

Elle entendit des rires et vit que Jean Farou, couvert par jeu de tous les manteaux superposés, s'en allait conique comme une meule de paille. Elle rit par imitation, trébucha, se tordit le pied.

– Toujours tes chevilles de beurre ! gronda Farou.

– Vous feriez mieux de lui donner la main, repartit Jane.

Elle venait la dernière, gracieuse dans un imperméable de jeune fille en soie bleu pâle. Farou s'arrêta pour l'attendre, passa sa main dans la sangle de cuir blanc qui serrait la taille de Jane et l'entraîna.

– Allez ! Ktt ! Ktt ! petit cheval bleu !

Il avait l'air, comme toujours à la fin de ses vacances, vêtu d'habits d'emprunt, le gilet et le veston ouverts, le chapeau repoussé sur la nuque. Sur son front frisait la touffe drue, parure des taurillons.

Le pli effacé du pantalon, la cravate lâche mécontentèrent Jane ; mais Farou, l'œil clair et les dents découvertes, riait et savait mépriser le bon ton avec coquetterie.

– Ktt ! Ktt ! petit cheval !

« Quelle innocence ! » admirait Fanny. Et que lui a-t-elle dit, elle, tout à l'heure ? Qu'il ferait mieux de me donner la main… Combien de fois, depuis trois ans, – non, quatre ans, – a-t-elle dit des phrases de ce genre-là ? Je n'y faisais pas attention… « Vous feriez mieux de lui donner la main… »

Des soies d'araignée barraient le sentier ; le soleil de sept heures et demie, bas et rouge, ne séchait pas la rosée. Un automne sec et doré mordait le pied des petites montagnes comme une flamme nonchalante.

Fanny cueillit au passage, par-dessus la haie du potager, des asters violets qu'elle avait dédaignés la veille.

Dans le train, Jane voulut aménager « le coin de Fanny », déroula la couverture de kasha léger, glissa le coupe-papier entre les pages d'un roman tout neuf. Mais Fanny ne souhaitait ni soins ni sommeil.

– Je suis bien, merci, je suis bien, disait-elle d'une voix distraite.

Son bel œil un peu bestial errait sur les prés. Une arabesque violette, sur les pans de son écharpe, et le fard vif de sa bouche s'accordaient pour blanchir encore son teint de brune blanche.

Jean Farou, sur le quai, promit de laisser le volant aux mains de Fraizier, promit de ne pas rouler à la nuit close, promit avec célérité et mauvaise foi ce qu'on lui demanda de promettre.

– Quel journal voulez-vous, Fanny ?

– Aucun pour l'instant, merci. Je suis bien.

« … Et le plus fort, c'est que je ne suis pas mal du tout », continuait-elle.

Les premières petites gares comtoises passèrent le long du train, chargées de treilles à raisins noirs compacts. Farou lisait les journaux à sa manière.

– Ils n'annoncent pas… Non, ils n'annoncent pas encore.

– Quoi donc ? demanda Fanny en sursaut.

– La mise en répétitions, donc. D'où tombes-tu ?

– Tu sais, moi, quand on me fait lever à cinq heures…

Une courbe de la voie ramena sous les yeux de Fanny, au loin, la colline qu'elle quittait, la villa carrée qu'elle ne reverrait plus. Elle se pencha pour voir disparaître une des rares maisons qui l'eussent, depuis son mariage, abritée pendant deux étés.

IX

– Il a déjeuné ? Je suis sûre qu'il n'a pas déjeuné !

– Mais si, il a dit qu'il se ferait apporter quelque chose au théâtre… Comme si Farou avait l'habitude de se laisser mourir… Vous me faites rire !…

– N'empêche qu'il se couche à quatre heures depuis trois nuits !

–Et puis ? C'est normal.

– Ah ! que vous êtes spartiate ! L'épouse spartiate, voilà ce que vous êtes. On ne s'en douterait pas à vous voir. C'est beau, d'ailleurs, c'est grand, cette rigueur, ce mépris de toute matérialité, cette…

Elles n'en étaient pas encore à mendier le « petit coin, aux couturières », mais elles tendaient un visage religieux, angoissé, dédié à Farou à travers Fanny, et elles affichaient déjà la cynique extase qui rôde autour de l'auteur dramatique et des acteurs réputés. Elles ne nommaient pas Farou, elles disaient : « Il », ou bien : « le Maître. »

« Eh bien, quoi, songeait Fanny, *Il* a fait une pièce, oui, il a fait encore une pièce. S'il était ébéniste, ou s'il avait inventé une brosse électrique, un tue-mouches, un sérum, est-ce qu'elles seraient là, penchées comme au-dessus d'une Nativité ?… »

Elle rengorgeait son menton un peu gras, et se taisait pour que les quémandeuses s'en allassent. Mais leur empressement même ne s'occupait pas d'elle.

– Est-ce une œuvre de la même veine qu'*Atalante* et que le *Logis sans Femme ?*

– Ce sera reculé, n'est-ce pas ? Mlle Aubaret me disait, avant-hier, que...

– Ah ! vraiment, Jane, vous disiez, avant-hier ?...

Fanny tourna vers Jane son sourire de Paris, fardé, charnu, et Jane qui brillait, blonde, dans le coin de la pièce, s'éteignit aussitôt.

– Qui ne sait rien ne dit rien, Fanny. Le maître me laisse, comme vous, dans une ignorance totale. Mais Mme Cellerier a des oreilles partout !

Clara Cellerier fumait, virile comme un collégien, en soufflant, « phuu ». Un chapeau de bois tressé en forme de petit seau, sans bords, seule disgrâce d'un « ensemble » noir et gris, la dotait d'un menton que Fanny ne lui connaissait pas. La vieille comédienne se paraît audacieusement, avec une sorte de bravoure provinciale qui en imposait depuis trente ans au public de la Comédie-Française. Elle avait amené, ce jour-là, chez Fanny, une de ces jeunes femmes de théâtre habiles à téléphoner de grand matin chez un auteur dramatique, à le rencontrer dans un ascenseur, à perdre la voix sous son regard, à lui baiser la main d'un baiser farouche et rapide, et à mourir de honte après. La protégée de Clara Cellerier espérait, ardente dans l'ombre, que Farou rentrerait dîner. Elle se borna, muette, à affliger son visage de blonde chaude d'une consternation proche des sanglots, lorsqu'elle apprit que Farou ne dormait, ne mangeait, ni ne rentrait, quasi, depuis une semaine.

– Vous saurez ce que c'est, petite, vous saurez ce que c'est, que cette fièvre des dernières répétitions, lui promit Clara Cellerier.

– Oh ! madame !… Je serais si heureuse de le savoir… La moindre occasion de m'employer…

Fanny la considérait avec une aménité froide et familière :

« Je connais l'espèce. Celle-ci l'aura peut-être, son petit rôle, elle est si obstinée… »

Jane ne se leva pas pour reprendre, des mains de l'aspirante, un verre à porto vide.

Quelques femmes attendaient l'heure d'aller dîner.

« Elles s'en iront, songeait Fanny, quand elles trouveront commode de rentrer chez elles, ou de rejoindre des amis au restaurant. Elles s'en iront dire qu'elles ont passé « un bien bon moment chez les Farou »… Je n'aime ni cette avocate, ni cette grand-couturier, ni la cousine Farou, qui croit de son devoir, quand elle vient ici, de se faire les yeux et de s'emplâtrer d'un rouge qu'elle essuie, après, dans l'escalier du Métro… Comme ma maison est ennuyeuse !… Et ce mobilier… On n'en voudrait pas pour un décor du deuxième acte à la Scala !… Je devrais… »

Une sorte de femme-oiseau, vert métallique, la jambe découverte et nerveuse, traversa le morne salon carré. Vedette comique de music-hall, la femme-oiseau brûlait de jouer le drame et la comédie. Sa petite figure d'enfant de pauvre semblait, même fardée, le plus négligeable accessoire de son corps d'acrobate. Elle marchait en pigeon pattu, dominée par l'habitude de fouler des scènes immenses, de haler des traînes ocellées et des écumes de plumages, et de faire saillir à chaque pas un petit muscle cultivé, en forme de cœur, sur son mollet de

matelot. Elle saisit les mains de Fanny entre ses gants verts, fit un soupir et une plainte distingués, et sa retraite condoléante ranima un peu la gaieté.

– La vraie poule, dit Clara Cellerier. Et quand on pense que c'est probablement elle qui créera *Peau Neuve*, la prochaine pièce de Farou !

– Elle fait recette, dit Fanny.

– Ce n'est pas signé, dit Jane.

La jeune femme de théâtre s'agita douloureusement sur son siège.

– Remettez votre cape, petite, je vous emmène, lui ordonna Clara Cellerier.

La jeune femme de théâtre fit quelques pas de bannie, tête basse, et Clara Cellerier prit comme un œuf, dans ses deux mains, la tête de Fanny pour lui baiser le front.

– Ma chère Fanny, qu'avez-vous donc fait de votre nonchalance ?

– Ma nonchalance ?

– Oui, votre… comment dirai-je ? votre morbidezza, – que joli mot délaissé ! – votre détachement de tout… Je vous vois bien éveillée ? Évidemment, ces derniers jours vous mettent sur le gril… Mais quelle détente après le triomphe ! Beaux yeux pleins de souci…

Elle abaissa doucement, sous sa paume, les grandes paupières de Fanny, qui se relevèrent après la caresse.

« La fine vieille femme ! elle voit tout… »

Fanny contempla l'audacieux visage de la vieille sociétaire, son maquillage précis et dur qui reprenait sévèrement des lignes fondues, son chapeau de bois tressé et sa jeune robe noire… Elle allait répondre au hasard, quand Farou entra. Comme blessée, la jeune femme de théâtre ferma les yeux, entrouvrit les lèvres et porta la main à sa gorge. Le premier regard de Farou fut pour elle. Éteint, poussiéreux par plaques, le front moite et le faux col tordu, il sortait de sa répétition comme d'un pugilat dans un sous-sol, ou d'une chute dans un escalier de cave. Mais à la vue de la jeune femme de théâtre, il s'éclaira d'un sourire de convalescent, faible, heureux, et rajeunit en quelques secondes, par degrés, par montées de flamme…

– Dans quel état ! soupira Clara Cellerier.

Farou claqua des doigts dans sa direction avec impatience. Il regardait la jeune femme de théâtre et cherchait son nom.

– Versez-lui du porto, souffla Clara Cellerier à l'oreille de Fanny.

Fanny secoua la tête et lui montra, du menton, Jane qui écrasait farouchement du sucre dans des jaunes d'œufs crus qu'elle arrosait de marsala.

– Mâtin, chuchota Clara, ça n'a pas l'air de l'amuser, ce qu'elle fait là, Mlle Aubaret !

Elles échangèrent un rire qui humilia un peu Fanny, et Farou parla enfin :

– Bonjour tout le monde !… Je vous demande pardon, Clara, je suis mort. Mais cette enfant-là, c'est la petite… Voyons, je ne connais qu'elle…, la petite…

Il tenait la main de la jeune femme de théâtre par le bout du petit doigt, et balançait un gracieux bras nu sans défense.

– La petite Inès Irrigoyen, souffla Clara Cellerier.

– Joli nom pour une blonde ! dit Farou.

– Mais c'est le mien, avoua la jeune femme, chancelante.

– Bon, bon, on vous pardonne… Mais qu'est-ce que vous faites là debout, toutes ?

– Nous partons, nous partons, dit Clara. Dans un moment pareil…

Son excellent mouvement de fausse sortie souleva, puis chassa les attardées, et jusqu'à la cousine Farou. Derrière elles, Clara répétait, piétinant sur place :

– Allons… Allons … Sauvons-nous… Dans un moment pareil…

– Ça a marché ? demanda Fanny.

Un souvenir vindicatif noua les sourcils de Farou, et ses yeux jaunes menacèrent une horde absente :

– Oui, oui… Ah ! les chameaux !… Admirables, d'ailleurs… Ils seront admirables… Surtout…

– Surtout qui ? demanda Clara avide.

Il lui jeta un coup d'œil de méfiance professionnelle.

– La plupart seront admirables.

– Qu'ils sont heureux ! risqua l'écolière blonde. Trois lignes dans une pièce de vous, maître, c'est un grand rôle.

Il lui rit malignement au nez, pour lui montrer qu'il n'était point dupe. Fanny connaissait ce sourire un peu nègre, cette grimace de plein air à nez froncé et dents découvertes dont Farou abusait sur ses photographies et dans les tête-à-tête intéressés.

– Trois lignes ? Vous les voulez ?
Comme prise de vertige, la jeune femme appelée Inès s'accrocha à la main de Clara, et retint son souffle.

– Trois lignes… et un zéro à côté du trois ? Le petit rôle de la dactylo ?… Hein ? Hein ?… Qu'est-ce que c'est que cette horreur, Jane ?

Il repoussa le verre que la main de Jane lui tendait.

– Encore votre truc d'œufs crus ? Repassez ça à un tuberculeux, ma chère. Un peu de porto, s'il vous plaît.

Il but et changea de ton.

– Mademoiselle… Inès, vous voudrez bien vous souvenir que la répétition est à une heure précise, dit-il froidement. Favier a le rôle, il vous le remettra. Mlle Biset l'a rendu cet après-midi.

– Rendu ? répéta avec éclat Clara Cellerier.

Page 100

Mon cher ami, dans quel temps vivons-nous ? Rendu ? Biset, rendu un rôle ?

– Oui. Enfin, je l'ai fichue en l'air, si vous aimez mieux.

Clara se redressa militairement.

– Ça oui, j'aime mieux !... Pour l'honneur de l'art théâtral, j'aime mieux !... La générale sera reculée, Farou ? Non ? Vous passerez au jour dit ? C'est admirable ! Venez, petite. Que vous la rendez heureuse, mon cher maître !

Elle entraîna la jeune femme blonde, qui soigna sa sortie, trébucha un peu, balbutia, et fit l'enfant sur le seuil de la porte ouverte, en battant des mains.

– Pas mal, pas mal, estima Farou en arrachant sa cravate et son col. Elle a le manque de naturel qu'il faut pour le rôle.

– Il y a aussi la fille de la concierge, insinua Jane du fond du salon.

Fanny la chercha de l'œil avec stupeur. Elle la vit pâle, les yeux assombris et brillants.

– Vous, répondit Farou tranquillement, allez donc dire à la femme de chambre qu'elle me verse un bain, et qu'elle me prépare une chemise et des chaussures. Et bornez à ces soins vos compétences théâtrales !

Jane disparut sans un mot, mais ferma la porte avec bruit.

– Comme tu lui parles !... dit Fanny, gênée...

– Ne t'en occupe pas, Fanny-ma-Fanoche !

Il gisait, le cou nu, au creux du divan, et ferma les yeux. Il était fourbu et sûr de lui, et victorieux dans son repos.

– Tu repars ? demanda Fanny à mi-voix.

– Bien sûr, je repars.

– Tu dînes ?

–Non. Je serais trop fatigué si je dînais, je tomberais de sommeil… Je mangerai quelque chose là-bas.

– Tu es content ?

– Assez.

Il se borna à ce mot bref et elle n'insista pas. Qu'eût-elle tenté de savoir ? Elle connaissait quelques scènes de la pièce, un dénouement à surprise, qu'elle n'aimait guère, une fin de deuxième acte sur laquelle Farou lui avait demandé son avis avec une indifférence affectée. Elle se sentit contrainte, étrangère plus que jamais à la vie professionnelle de son mari.

« Voilà… Douze ans presque de ménage, et une pareille gêne entre nous, une pareille raideur d'articulations… »

– Tu es jolie, en ce moment.

Elle tressaillit et se hâta de sourire au beau regard jaune fixé sur elle.

– Je croyais que tu dormais, Farou.

– Tu es jolie, mais tu as l'air triste. Peut-être es-tu triste, au fait ?

Il leva une main, la laissa retomber, molle, sur le divan.

– Quel drôle de moment tu choisis, Farou…

– Fanny, ma chère, où prends-tu qu'on choisisse ?… Je sors d'un désert, dit-il en se levant et en étirant ses bras. Ces gens, là-bas… Il y en a un qui ne peut jouer sa scène capitale qu'en montrant le profil droit. Si je le fais changer de côté, il devient mauvais. Il y en a une qui joue sa scène de désespoir avec les cheveux tondus et collés à la fixine… Si tu la voyais rouler la tête sur les genoux de son amant… Ah ! non… Et Silvestre par là-dessus !… Quelle cage !… Tu as une jolie figure d'être humain.

Il posa ses mains lourdes sur les épaules de Fanny, et se complut au blanc visage, aux paupières bombées à la turque, bistrées. Elle se laissait regarder avec un trouble profond, agréable comme une douleur voluptueuse. Un craquement du parquet avertit Fanny que Jane venait de rentrer.

– J'aime à constater, dit Farou sans se retourner, que vous savez parfois fermer les portes doucement, Jane.

Il ne reçut point de réponse. Quittant Fanny, il marcha méchamment sur Jane.

– Hein ? Bienfaisant lutin de la Dundee marmelade ! Vous voilà plus calme, maintenant, il me semble ?

Débordé par la fatigue, il riait d'un rire un peu ivre, et se vengeait des longues contentions, des orages étouffés dans le guignol, au bord de la scène…

– Il m'a paru que vous n'aimiez pas les interprètes blondes… Hein, Jane ?

Fanny le rejoignit et le tira en arrière comme s'il se penchait sur le vide :

Page 103

– Farou, tais-toi ! pria-t-elle précipitamment.

Elle surveillait Jane, Jane exaspérée, pâle singulièrement, insultante…

– Je vais me gêner, dit Farou très haut.

Et Jane se ramassa comme si, craignant un coup, elle essayait déjà de le rendre tout en le parant avec son front blond, ses cheveux immatériels. Une grimace inconnue défaisait l'arc enfantin de sa bouche et son regard devint haineux et misérable.

– Jane ! cria Fanny en tendant les bras.

Son cri, son geste ébranlèrent le faible corps ramassé, dont la contraction, l'inimitié soulevaient en Fanny le souvenir d'une jeune Fanny ancienne, rudoyée par Farou, ressemblante à cette ennemie, cette valeureuse, couverte d'une pâleur terne…

– Va-t'en ! ordonna Fanny à son mari. Oui, parfaitement, va-t'en. Tu as à faire dehors. Et une autre fois, tu passeras ton humeur sur moi, s'il te plaît, pas sur d'autres. Pas sur d'autres, du moins devant moi… Tu… tu es impossible, avant une pièce. Dans trois jours, tu seras… tu seras beaucoup mieux.

Elle bégayait légèrement et sentait son menton trembler. Elle ne savait plus, depuis longtemps, ce qu'était la colère et tout en luttant contre elle-même elle souriait vaguement, comme sourient certaines bêtes enchantées de leur propre courroux. Farou se méprit à ce sourire, et céda avec une grâce d'homme coupable :

– Affreux ! soupira-t-il. Je me sens affreux. Quelle brute !

Page 104

Il souligna le mot, le répéta sur un ton de banale complaisance. Fanny reprenait haleine et serrait la bouche pour empêcher son menton de trembler.

– Jane, est-ce que vous voudrez bien… commença-t-il d’une voix adoucie.

Mais Fanny lui coupa la parole.

–Non ! Pas ce soir ! Demain, tout ira mieux. Va à ta répétition, fais-toi les ongles sur Pierre et Paul, sur Silvestre, sur le marchand de programmes, si tu veux, mais laisse-nous !

–Il n’y a pas de marchand de programmes aux répétitions, dit Farou, choqué.

– Va, Farou, va à ton bain, va…

Il sortit, pendant que Fanny s’occupait aussitôt de rassembler les verres à porto vides, et parlait pour que Jane se tût encore un peu de temps.

– Ah ! là la… Non, vraiment, vraiment… Quel poison que son métier… Vous savez que dans l’état où il est, le peu de porto qu’il vient de boire suffit pour lui faire perdre son sang-froid…

Cependant elle songeait :

« Je l’ai échappé belle ! Comment Jane a-t-elle pu s’abandonner ainsi ? Elle allait parler, crier, parler surtout… »

Repoudrée, recoiffée, Jane se rougissait les lèvres. Elle les mordait, mangeait le fard frais, puis les rougissait de nouveau, machinalement.

– Oh ! vous savez, dit-elle soudain, je n’aurais pas été embarrassée pour lui répondre ! Il ne me fait pas peur, tout grand Farou qu’il est. J’en ai vu d’autres…

Page 105

Elle défiait la porte que Farou avait refermée et il lui échappait les mêmes paroles qu’à une fille belliqueuse ou à un ouvrier susceptible. La petite grimace plate changea de nouveau sa bouche, et Fanny frissonna de malaise et de solitude.

– Jane, si nous dînions ? J’ai horreur de ces manifestations nerveuses. Nous sommes seules, Jean est à sa réunion de la « Jeunesse Agissante »…

Jane lui prit le bras. Ses doigts encore durcis dansaient sur le bras de Fanny et elle lui donna derrière l’oreille un baiser dépourvu d’expression.

« Il y a deux mois, pensait Fanny, je me serais mise à table toute seule, ou bien j’aurais rabroué vertement la demoiselle… Mais je suis si timide depuis que je sais qu’ils sont coupables… »

Elle eut, devant elle, une stoïque compagne qui buvait, mangeait et parlait. Mais, transparente par moments, Jane se taisait. Alors, Fanny lisait en elle le passage de la douleur ou de la violence, comme sur le visage d’une femme grosse se devinent les mouvements secrets de son enfant.

Un peu plus tard dans la soirée, Jean Farou rentra. Il sentait le tabac et une odeur d’homme qui n’était pas la sienne. Il vibrait encore des cris que cent bouches outrecuidantes et jeunes avaient proférés autour de lui, des paroles qu’il avait jetées, insensées et vaines, dans la fumée. Habillé de neuf, la cravate mal choisie, une boursouflure chagrine sous les yeux et une om-

bre nouvelle sur la lèvre, Fanny le compara à un fruit sali. Il rompit en entrant un grand silence de couture et de lecture où s'étaient réfugiées les deux femmes, assises presque coude à coude, sous la lampe familiale.

– Tu es content ? Tu as bien hurlé ? Tu as bien bu des saletés ? Tu as jeté des bases ? Tu en as renversé d'autres ? Tu as mal au cœur ?

Fanny n'attendit pas les réponses ; elle s'interposait entre Jean Farou et Jane ; mais Jean, infaillible, ne regardait que la figure de Jane. Il ne se tourna vers Fanny que pour l'interroger des yeux :

« Qu'a-t-elle ? Que s'est-il passé ? Que lui avez-vous fait ? »

D'un tour d'épaule, Fanny, excédée, répondit :

« Eh ! fiche-moi la paix ! »

Le petit Farou n'osa pas parler à Jane, qui le tenait à distance par dédain, écartée de lui surtout par une sorte de répugnance monogame.

– Oui, dit-il enfin, sans se rendre compte que personne ne lui demandait plus rien. Ça a été très brillant. Nous faisions honneur à nos pères. Ils n'auraient pas désavoué les stupidités que nous avons dites. Quelle pétaudière !

Il changeait depuis le retour, il acquérait une assurance qui le diminuait. Fanny, parfois maternelle, le regardait avec tristesse.

– Mon père est au Vaudeville ?

– Naturellement, dit Fanny.

– Ça marche, là-bas ?

– Il dit que oui. Il ne t'y a pas encore emmené ?

– Pas plus que vous, Mamie. Et vous, Jane ?

– Aucun traitement de faveur pour moi, répondit Jane, les yeux sur son livre. J'ai entendu au Vaudeville, depuis qu'on répète, des bouts de lecture, des grincements de dents, et des discussions entre Silvestre et les décorateurs. Farou cache son travail sur scène, vraiment, comme…

– Comme un chat ses petites affaires dans le sable, dit Fanny qui voulait qu'on rît un peu. Et au fond, je me demande pourquoi ?

– Par timidité, dit Jean.

Jane leva la tête sur ce mot, et rabaissa aussitôt, sur son livre, un mauvais petit sourire.

– Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez jamais remarqué, Mamie, que mon père est timide ?

– J'avoue, dit Fanny vexée, que cette… caractéristique ne m'a… pas précisément frappée jusqu'ici.

Mais elle parlait en hésitant, et réfléchissait.

– Je vous crois, Mamie, je vous crois sans peine… Jane non plus ne doit pas l'avoir remarquée.

Cette attaque indirecte n'ébranla pas Jane. Le regard de Jean épousait avidement les épaules de Jane, les bras, les genoux de Jane, les cheveux de Jane, mais Fanny ne lisait plus,

dans le bleu enflammé de ses yeux rougis par la fumée, qu'une gloutonnerie et une rancune sans espoir.

« Peut-être qu'il commence à le haïr », pensa Fanny.

Il perdait peu à peu la bienveillance de sa belle-mère et s'en rendait compte. Libre de lui donner des soins matériels, elle le morigénait encore avec une rudesse de nurse : « As-tu seulement coupé tes ongles de pieds, et pris ton Eno's fruit salts ?...

Page 108

Je te connais ! Ta devise, c'est « Chaussettes de soie et pieds douteux. Dents brossées et langue sale. »

Mais elle ne se fût pour rien au monde assise en face de ces yeux bleus pleins d'un excès de couleur, clairvoyants, aguerris, pour demander :

« Explique-moi comment tu sais que ton père est timide !... Verse-moi, toi qui ne vis pas avec lui, qui causes si peu avec lui, qui n'es pas son allié, verse-moi ce que tu prétends connaître, ce que tu connais miraculeusement de lui... »

La jeune bête mystérieuse et malheureuse piétinait sur place, soulevait des journaux, secouait une boîte à cigarettes vide : mais Jane ne tressaillit, ne quitta son livre qu'en entendant sonner minuit à une horloge lointaine.

– Alors, quoi, vous restez là, toutes deux ?

– Farou en a pour sa nuit. Silvestre maintient ses dates. Vendredi, matinée des couturières. Vendredi, en soirée, générale...

– Vingt-quatre mille de recette, samedi, poursuivit Jean.

– Inch’allah !

– Qui est venu, aujourd’hui, Mamie ?

– Des gens, dit Fanny, laconique. Clara. La cousine Farou. D’autres gens… Personne.

Jane, atteinte par les noms de Clara et de la cousine Farou, craignit celui d’Inès Irrigoyen, tendit un visage souffreteux et batailleur, mais Fanny ne se souvenait même pas, à ce moment-là, de la jeune femme blonde.

Page 109

– Et là-dessus, mes enfants, je vais me coucher.

– Moi aussi, dit Jane.

– Frappante… Frappant ensemble, railla Jean. Il n’avait pas osé dire « solidarité ». Jane l’entendit et prit l’offensive.

– Eh oui ! Monsieur-le-petit-Farou, eh oui ! frappante solidarité ! Vous trouvez à y redire, Monsieur-le-petit-Farou ?

– Moi ? Non… Pas du tout…

Perdant toute sa superbe d’enfant offensé, le petit Farou contemplait avec terreur sa première ennemie.

– Chut ! Chut ! La paix ! La paix ! commanda doucement Fanny. Oh ! tous ces Farou, ce que j’en ai assez…

Elle poussait Jean Farou vers sa chambre.

– Dors bien, mon petit.

Mais elle ne put empêcher qu'au moment où Jean se retourna sur le seuil, il ne vît Jane accotée à l'épaule de Fanny, d'un air de faiblesse intentionnelle et de défi.

Page 110… (sec04.doc)

X

Les jours qui suivirent apportèrent à Fanny ce qui lui était nécessaire d'agitation, de banal imprévu : Esther Mérya, la principale interprète, prit un refroidissement ; Henri Marsan se foula la cheville dans une costière ; un décor neuf, refusé par Farou, imposé par Silvestre, retarda à son tour la répétition générale. À chaque incident, Fanny constatait sans fièvre :

– C'est comme pour *Atalante*. C'est le même coup que pour *Le Raisin volé*…

Mais Farou, oublieux et sensible, dégouté de son texte ressassé, s'indignait de bonne foi :

– Où a-t-on vu une pagaïe pareille ? Où ? Allez voir à Berlin, allez voir à Londres !… Quel gâchis ! Quelle incurie ! Quelle…

– Et ta petite Irrigoyen, qu'est-ce qu'elle fait dans tout ça ?… Ah ! oui… elle ne fait rien, Dieu merci ! Biset a repris son rôle.

« Tiens ! » s'étonnait Fanny. Elle cessa de s'étonner, en constatant chez Jane le retour, les progrès d'un contentement qui lui éclaircissait les yeux, le teint, le son de la voix. Au moindre appel de Fanny, elle accourait : « Que voulez-vous, ma Fanny ? » pareille à une jeune fille, blonde, rosée, ailée et active comme une abeille.

Un petit chant contenu, à peine saisissable, ne dépassait pas sa bouche fermée. Interpellée, il lui arriva, en répondant

« Quoi, Fanny ? » de laisser surprendre sur son visage la candeur et l'espoir d'une fiancée.

En même temps, Farou recouvrait – dès qu'il tournait le dos aux répétitions, aux essais d'éclairages et au chevet d'Esther Mérya – sa douce humeur, tantôt planante, tantôt vautrée plus bas que terre, son regard d'or pacifié, jusqu'à ce parfum qu'il exhalait quand il était voluptueusement heureux, et Fanny redevint sombre.

La trahison quittait les paliers inférieurs, remontait jusqu'à elle. Le plaisir de Farou cessait d'être une passade, un caprice né dans la rue, de la rue, du théâtre, contenté n'importe où. Elle en venait à débattre enfantinement les grades d'une hiérarchie de l'adultère :

« Les petites Asselin, les Vivica, les Irrigoyen et tout le fretin, ça regarde Jane. À elle d'enrager, de larmoyer un peu dans les coins, et de faire – elle ose ! – des scènes à Farou. Mais Jane elle-même, mais ma maison, mon pauvre domaine de femme qui ne possède rien en propre… »

Elle désirait, pendant l'insomnie et pour la première fois, une chambre où elle eût pu dormir, veiller seule. L'appartement ne contenait qu'une seule « chambre d'ami », dont disposait Jane. Le petit Farou couchait dans une pièce qui se fût nommée, sans lui, le boudoir de Madame. Fanny et son mari reposaient la nuit côte à côte : un seul cadre d'ébénisterie anglaise, de l'époque Bing, sertissait leurs deux lits jumeaux. Leurs corps apprivoisés voguaient ensemble la nuit, depuis des années. Farou, infidèle et routinier, exigeait la présence, la chaude immobilité de Fanny, sa javelle de cheveux noirs éployée qu'il pouvait froisser à plein poing, en étendant la main dans l'obscurité… Son sommeil aimait celui de Fanny, ses yeux bombés si étroitement protégés par une vaste paupière, sa bouche penaude quand elle dormait, et tout son corps exclusivement féminin,

vallonné, montueux, couché sur le flanc, les coudes près des genoux.

– Il n'y a rien de plus clos que toi quand tu dors, lui disait-il…

« Il me traitait de couche-dehors, à cause de cette attitude en chien de fusil. Il disait que j'avais dû, autrefois, courir les chemins et gîter dans les fossés… »

Chagrine, lâche, puis sage et dissimulée, se fiant à son visage qui, plein et douillet comme celui des enfants, ne trahissait guère que les grands tumultes, elle errait entre une douleur ennuyeuse et la crainte de tout ce qui est désordre extérieur, cris, aveux, convulsion des visages et des corps…

Des passants, saisonniers comme le sansonnet et l'hirondelle, la distrayaient. Ils traversèrent le logis béant, annonçant que l'orageuse période des répétitions était près de finir, que la pièce enfin allait éclore. Fanny entrevit un confrère de Farou, spécialisé dans la récrimination ; elle entendit, derrière une porte fermée, des revendications hautes et pleurardes :

– Non, mon vieux, si tu fais métier de me faucher mes sujets sous le pied, ou de reprendre systématiquement ceux que j'ai portés à la scène avec plus ou moins de bonheur, il faut le dire ! Ton *Impossible Innocence*, c'est ma *Guerrière*, voyons, pas autre chose que ma *Guerrière*. Comment ! l'amour est à tout le monde au théâtre ? D'accord, mon vieux, mais n'empêche que les similitudes sont là ! Déjà, Flers et Croisset, qui se servent impudemment de ma *Rosine*… Avoue que je joue de malheur !…

– Tu ne joues même que ça, répondit Farou, qui devenait promptement, comme disait Fanny, "méchant à l'homme ".

Elle vit passer des jeunes comédiennes qui baissaient la voix pour faire naître en Farou des idées de complicité ; des duègnes tonitruantes, un très beau jeune homme qui s'en alla gonflé de pleurs comme de pluie une rose.

– Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce que tu lui as fait, Farou ? Il pleure !

Farou s'esclaffa.

– Je pense bien qu'il pleure ! C'est Crescent !

–Qui ?

– Crescent.

– Qui, Crescent ?

Farou leva les bras.

– Oh ! Il n'y a que toi pour ne pas connaître l'histoire Crescent ! Je n'ai pas le temps. Tu demanderas à Jane…

Page 114

Fanny ne sut jamais ce que c'était que l'histoire Crescent… Vinrent, enfin, les reporters spécialistes des avant-premières, et les photographes. Pour ceux-ci et pour ceux-là, Farou arbora sa grimace de faune au soleil, debout, appuyé des deux poings à son bureau… Vinrent, l'un sans l'autre, Henri Marsan et Esther Mérya, protagonistes, qui se plaignirent l'un de l'autre. Vinrent des comédiens obscurs à faces d'huissiers, qui, répétant consciencieusement et modestement depuis un mois, déclarèrent cependant, quatre jours avant la générale, qu'ils ne joueraient pas « dans ces conditions-là ».

– Quelles conditions, Farou ?

Farou eut un geste d'indifférence despotique.

– Je ne sais pas. "Dans ces conditions-là… » « Sur ces entrefaites… » « À telles enseignes… » Ce sont des formules explétives et obligatoires.

– C'est grave ?

– Mais non, ma Fanny, Dieu, que tu es gobeuse. C'est seulement normal. Ils joueront, et très bien !

– Alors, à quoi riment… ?

– Ah ! à quoi riment… ? Et la chimère, Fanny ? Et le besoin de grandir à mes yeux, et aux leurs ?

Il changea de ton, parla sec.

– Fanny, c'est après-demain que tu viens à ma dernière répétition de travail. Si tu vois mon fils, tu seras bien aimable de lui dire qu'il peut t'accompagner.

– Et Jane ?

– Elle est prévenue.

« C'est une convocation, pensa Fanny, ce n'est pas une invitation. Distinguons. Pourquoi prend-il ce ton-là, quand il se décide à me montrer une pièce nouvelle ? « Par timidité », dirait Jean Farou. »

– Tu seras sans doute contente de constater que j'ai atténué la scène du coffre-fort… Branc-Ursine vole toujours les lettres, mais il vole en coulisse, dans la chambre à côté.

Fanny retint un grand éclat de rire, se mordit le dedans des joues. Farou ne se résignait à lui parler de ses pièces que sur le ton d'une pédagogie revêche.

« Par timidité, songea derechef Fanny. Cet implacable enfant avait raison. »

Mais elle se remit à rire intérieurement.

« Il vole en coulisse… C'est délicieux ! »

– De sorte, continuait Farou comme au tableau noir, que le public est assez informé en lui voyant la liasse entre les mains, et le jeu de scène muet peut porter bien davantage que le cri… C'est le baisser du rideau… Compris ? acheva-t-il, soulagé.

– Très bien ! Très bien ! approuva Fanny. Beaucoup meilleur ! Beaucoup moins…

– Oui, oui, je sais, interrompit Farou. File à ton « essayage fini », à ton essayage-fanny. Tu seras belle ?

Elle fit l'Andalouse, l'œil de velours sous son bandeau noir.

– Fatale ! Fatale et discrète. Dentelle, peau sous dentelle, une tarte en corail rouge en plein milieu du corsage… Tout à fait ta grand-mère !

Page 116

– Chouette ! Je ferai l'amour avec ma grand-mère !

Elle se souvint, longtemps après, qu'il avait, ce jour-là, l'œil vague, un tremblement nerveux dans la paupière droite, une terrible envie de vacances, de vulgarité de sottises, de bom-

bance, visible à travers son voile de surmenage. Il sourit à Fanny d'une manière femelle et baissa la voix :

– On dit qu'il y a un si joli film à Aubert…

Et elle eut un peu pitié de lui, en prenant conscience qu'il manquait de sommeil, de liberté, de repas trainards, d'air pur, et que, pourtant, il n'esquivait jamais ni une responsabilité, ni une corvée professionnelles…

– Tu ne vas pas *là-bas*, cet après-midi ?

– Pas pour mon poids d'or ! Je n'irai que ce soir. Ils répètent mieux sans moi, d'ailleurs. Je les gêne plutôt… Oui, je les gêne, répéta-t-il avec mélancolie… C'est drôle, je ne peux jamais leur être utile jusqu'à la fin…

– Alors, repose-toi, fais-toi une beauté… Jane, vous venez à mon essayage fini ? cria-t-elle.

Jane surgit de la salle à manger, manches roulées, un tablier noué sur sa jupe, et très jolie.

– Fanny, vous délirez ! Et la nouvelle femme de chambre, qu'est-ce qu'elle fera ? Elle ne sait même pas mettre un couvert ! Il faut croire qu'on ne mangeait pas, dans son ancienne place… Et puis, je me repasse des combinaisons…

Elle maniait un fer à repasser captif au bout de sa longe électrique, et Fanny partit seule.

Page 117

Elle revint lasse d'avoir joué à la « dame de l'auteur » devant de jeunes vendeuses glaciales et de vieilles vendeuses lyriques, agiles, empanachées de cheveux blancs et de cheveux rou-

ges, gonflées de fausses émotions, de potins sanguinaires, brûlantes d'une passion démodée pour le théâtre, les artistes et les « pièces du boulevard ». Celles-ci posaient à Fanny cent questions, s'arrêtaient par miracle au bord de l'indiscrétion la plus outrageante. Elle aimait ces vieilles dames délurées, pleines de griffes, sataniques, et maternelles comme les suppôts d'un enfer pour damnés convalescents.

Le logis, quand Fanny rentra, respirait purement. Un arôme vinaigré portait jusqu'à l'antichambre la nouvelle que Farou s'était délassé dans un bain. Il chantait, au loin, passant et repassant du cabinet de travail à la salle de bains jadis blanche, jaunie et dont le confort datait.

La nouvelle femme de chambre, zélée pour quarante-huit heures, suivait le valet de chambre et recueillait les avis qu'il lui donnait à mi-voix. Tous deux tournaient autour de la table dressée, à pas dévots, comme autour d'un chevet mortuaire ; mais Fanny savait déjà que dans l'office la nouvelle employée fumait, éteignait les bouts de cigarettes sous son dé… N'importe ! cette maison ressemblait, ce soir, à un foyer, pourvue d'un maître, ornée d'une amie probablement dévouée, et si peu coupable, sans doute… Un besoin d'aimer en paix, d'ignorer, de vieillir, amollit le cœur de Fanny.

Page 118

Quand refleurira le temps de la crise,
Quand Rip, Pierre Wolff et tous les Bourdet
Auront tous la ceri-i-se…
Quand Mirande, altier sur ses parts de prise…

chantait Farou, qui n'était pas superstitieux.

Un rire de Jane accueillit l'improvisation, et Fanny, qui, avant d'allumer les appliques de la coiffeuse, déposait un grand

carton sur le lit, vit, sur le fond clair de la salle de bains, en corps de chemise, Jane bardée de son tablier de servante et rinçant un blaireau.

– Quoi ? dit Farou. Ce n'est pas une jolie chanson, peut-être ?

– Stupide ! répondit la voix d'ange de Jane.

– Ah ! oui, stupide ?…

Il pressa Jane contre le mur, la masqua toute de son corps haut et épais. Il ne resta rien d'elle que deux petits pieds et un coude nu posé sur l'épaule de Farou.

De sa paume appliquée sur le front, il lui renversa la tête et lui baisa commodément la bouche, sans s'attarder.

– Et ça, c'est stupide ?

La jeune femme déguisée en servante se secoua d'un air de bravade coquette, se mira et déclara d'une voix un peu assourdie :

– C'est pis que stupide, c'est bâclé.

Elle quitta le champ clair de la salle de bains et Fanny trembla de peur.

Page 119

« Elle va me voir… Elle va venir ici… Elle va savoir que je les ai vus… »

Et elle s'enfuit dans la salle à manger, où, par contenance, elle buvait un verre d'eau quand Jane la rejoignit.

– De l’eau avant le repas ? Deviendriez-vous raisonnable, Fanny ? Vous rentrez ? Où est la robe ?

– Je la rapporte, dit Fanny.

– C’est plus sûr. Mais ne buvez pas si vite ! Qu’est-ce qui vous prend ?

– J’ai un peu froid, dit Fanny.

Jane lui reprit le verre à demi plein.

– Froid ? Ah ! non, Fanny ! Pas de plaisanteries, n'est-ce pas ? Pas de grippe avant la première ! Mais c'est que je n’aime pas du tout la figure que vous me ramenez ! Donnez vos mains ?

Les mains de Fanny se laissèrent violenter par deux mains qui gardaient l’odeur vinaigrée du bain de Farou ; deux yeux d’un gris sombre, fermes, fouilleurs, forçaient les siens et y pourchassaient la maladie possible… Elle toussa un sanglot et ses yeux se mouillèrent.

– La gorge ! Naturellement ! Aspirine, quinine, lit, boissons chaudes… Farou !

– Laissez-le…

– Pensez-vous ! … Farou !

Il vint, les joues et les oreilles blanchies de poudre, sa petite chanson improvisée aux lèvres.

– Elle est malade, interrompit brièvement Jane.

– Non ! protesta Fanny en se débattant.

– Non ? dit Farou.

Page 120

– Elle-est-ma-lade ! affirma Jane. Grand Farou, vous allez *là-bas* ? Alors, passez à la pharmacie qui ne ferme jamais, et envoyez par la voiture de l'aspirine anglaise, une boîte d'autoplasmes, la solution de bleu de méthylène… J'écris tout ça, vous donnerez le papier à Fraisier…

Elle sortit, tandis que Farou se penchait sur Fanny en répétant :

– Eh bien, ma Fanny ? Eh bien ?…

« Ah ! et puis, tant pis, c'est plus commode », pensa Fanny.

Elle fit un petit sourire d'excuse à Farou, ferma les yeux et glissa tout de son long sur le tapis.

Sa fausse défaillance lui donna du répit, du repos. Retranchée derrière ses paupières closes, elle écoutait le son des voix, les respirations pressées. Farou la ramassa à pleins bras, maladroitement et avec force elle s'abandonnait à ces bras d'homme faits pour ravir et blesser. Elle savait qu'il lui cognerait les pieds en passant la porte, mais qu'il la tenait ferme. Toujours cette odeur de bain vinaigré…

– Eh ! ôtez-vous de là, que je passe, dit-il à Jane.

– C'était pour vous tenir la porte qui se rabat… Est-ce que c'est comme ça qu'on secoue une femme évanouie ?… Attendez que j'ouvre le lit… Allez dire à Henriette qu'elle remplisse la boule d'eau chaude…

– Je téléphone au Dr Moreau ?

– Si ça vous amuse. Pour l'instant, j'en sais autant que lui. Il faut avant tout qu'elle fasse une réaction rapide… Elle n'a rien aux bronches, elle respire bien.

Ils parlaient vite, en sourdine. Fanny prolongea cet affût, cette détente, cet alibi. Elle s'était arrangée pour laisser rouler sa tête d'une manière qui l'embellissait, et la lampe de chevet imprégnait de rose ses paupières abaissées. Une main glissa sous ses pieds déchaussés la boule flasque et brûlante.

– C'est bouillant, dit la voix de la femme de chambre. Je vais retirer les bas de Madame…

– Alors ?… Je m'en vais ?… demanda Farou.

– Oui, allez-vous-en. N'oubliez pas la pharmacie.

– Quelle question !… Je téléphonerai du Vaudeville ?

– Si vous voulez. Mon impression est que c'est un malaise très passager.

– Mais elle n'a pas l'habitude des malaises, dit Farou, perplexe.

– Ce qui lui retire le droit d'en jamais avoir, n'est-ce pas ? Allez vite…

La main de Jane, en cherchant les agrafes de la robe, effleura les seins de Fanny, qui ne put réprimer un sursaut de femme bien éveillée. Honteuse, elle ouvrit les yeux.

– Ah ! vous voilà ! dit Jane. Ah ! vous voilà !… Eh bien ! vrai !…

Elle voulut rire et éclata nerveusement en pleurs. Oublieuse d'un rite qui la jetait au creux des genoux de Fanny pour y rouler sa tête et ses larmes éparpillées, Jane pleura debout avec simplicité, un mouchoir en tampon sur les yeux. D'une main, elle faisait signe :

– Attendez, ça va être fini tout de suite…

Les grands yeux de Fanny, sombres et sans expression, fixés sur elle, ne la gênaient pas. Elle s'assit sur le lit, releva le bandeau de cheveux noirs qui descendait sur la joue blanche.

– À présent, racontez. Comment est-ce venu ?

Fanny serra ses mains fermées, ramassa ses forces pour se taire.

« Si je parle, Jane va s'écrier : « Comment ! c'est pour ça ? C'est parce que Farou et moi… ? Mais ça remonte à la nuit des temps ! Mais vous n'accordez à cela aucune importance ! Mais vous avez dit vous-même, vingt fois… »

– Vous ne seriez pas enceinte, par hasard ?

Le mot sembla si saugrenu à Fanny qu'elle sourit.

– Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ? Vous croyez-vous à l'abri de toute espèce de petits Farous ou Faroutes ?

– Non, dit Fanny, gênée…

Ce qu'il y avait en elle de plus ordinaire et de plus sensible contempla un moment l'image qui trouble toutes les femmes : un enfant, indistinct et petit… Fanny posa sa main sur le front blond de Jane et fut imprudente avec hésitation.

– Cela ne vous..., ne vous ferait pas... Enfin, vous n'auriez pas... d’ennui si je mettais au monde un méchant petit Farou ?

Les paupières de Jane s’abaissèrent, tous les traits de son visage – par les narines dilatées et blanchies, par les coins de la bouche tressaillants, le menton qui décelait les mouvements du gosier avalant à vide – luttèrent et triomphèrent.

– Non, dit-elle en rouvrant les yeux. Non, répéta-t-elle, réfutant quelque revendication qu’elle étouffait, – non.

« Je ne crois pas qu’elle mente », jugea Fanny.

Elle ne retirait pas sa main, qui froissait les cheveux blonds. Ainsi, elle maintenait à distance, au bout de son bras, une tête, un corps qu’elle eût attirés dans ses bras, étreints dans une confusion égalitaire de harem.

Elle exigea, un peu plus tard, les menus profits de sa situation. Elle représentait une des deux puissances que révère le personnel domestique, la maladie et la richesse. Elle eut une tasse de consommé, la marmelade de pommes arrosée de jus de rôti, du raisin, les journaux illustrés sur son lit, Jane se tint dans le salon pour ne pas fatiguer « la malade ».

« Comme on s’occupe de moi », pensait Fanny.

Elle s’exerçait à demeurer couchée sur le dos, les bras jetés sur le lit, nus et cherchant la fraîcheur.

« J'ai probablement un peu de fièvre ; non, ce sont les bourdonnements de l’aspirine... »

Un son plein, de flux et de reflux, s’approchait, s’éloignait d’elle, apportant et retirant une image dont elle ne comprenait

pas très bien, en ce moment, l'importance : Jane aplatie contre le mur, presque supprimée par le corps considérable de Farou…

Elle s'endormit, et s'éveilla vers onze heures ; Jean Farou demandait à Jane, d'une voix contenue, la permission d'entrer. Jane, sur le seuil de la chambre, le tenait en respect d'une manière prude.

– Vous la fatiguerez… Ce n'est guère la place d'un garçon… Demain, si elle passe une bonne nuit…

Reposée par un sommeil bref, Fanny n'aimait déjà plus qu'on la traitât en malade, et cria :

– Oui, oui, tu peux entrer ! Assieds-toi là… Je n'ai rien, tu sais.

– Rien ? protesta Jane. Elle est tombée, raide, tenez, là où je suis ! Elle rentrait de son essayage, je ne l'avais même pas entendue rentrer, et nous trouvions même qu'elle rentrait tard…

Jean, qui s'ennuyait déjà comme à un chevet d'hôpital, leva intelligemment la tête :

– Qui, nous ?

– Votre père et moi… Votre père n'est pas allé à sa répétition. Ses interprètes étaient chez les couturiers. Il s'est baigné, rasé, il a fait une toilette de mariée…

Mais Jean n'écoutait plus. Il cessait avec ostentation d'écouter, et il demeura muet quand Jane sortit de la chambre.

– Je peux parler, lui dit Fanny lorsqu'ils furent seuls. D'ailleurs, je n'ai plus rien. Je reste couchée parce qu'il fait bon

dans le lit, et je ne veux pas être laide à la générale ; les gens croiraient que j'ai le trac.

Il ne répondit pas. Au bout d'un moment de silence, il dévisagea Fanny et lui jeta un « Alors » ? » si crochu, si âprement inquisiteur, qu'elle en rougit.

– Quoi ! alors ?... Alors, rien !

Elle s'agita dans son lit, et remonta son oreiller.

– Alors, répéta Jean, ils étaient là quand vous êtes rentrée ?

Elle ne répondit rien, et ses yeux fuirent le bleu minéral du regard qui la traquait.

– Et alors ?.... Alors, vous êtes... Vous vous êtes trouvée mal ?... Comment ?...

À ces mots, elle revit l'enfant gisant sur le talus, tête et pieds pendants, et les cheveux blonds grumeleux de terre... Mais aujourd'hui, l'enfant n'était plus qu'un étranger furieux de douleur, égoïstement grisé du besoin de se faire mal, et plus mal encore. Nulle ombre de pitié ne mouillait les yeux bleus, qui l'interrogeaient insoucieux d'elle, et sur la bouche pure, entrouverte, tremblait une seule question honteuse, la même, toujours la même...

– ils étaient..., où ?... balbutia-t-il.

Elle n'aurait jamais cru qu'il en viendrait là.

Nulle ombre de pitié... Elle tourna sa tête de côté sur l'oreiller pour cacher ses pleurs.

– Quand vous êtes rentrée, est-ce que...

Entre ses cils, déformé par ses larmes, elle voyait l'enfant qu'elle avait, mal et bien, soigné, qui grandissait à ses côtés depuis plus de dix ans. Fort de sa première douleur, il ne vivait plus que pour la nourrir.

"Que c'est cruel, un enfant sans espoir ! " se dit Fanny.

Page 126

Et ses larmes plus faciles lui dérobèrent la figure blonde, l'âpre curiosité des yeux bleus.

– Est-ce qu'ils étaient ici ?

Comme elle se taisait, il fit un geste d'impatience emportée, où paraissait son mépris des pleurs.

– Si j'étais vous, Mamie !…

Une morgue enfantine excusa le grand geste de menace qui souleva Jean de son siège.

« Un enfant…, songeait Fanny. Un enfant que j'ai élevé… Il était si doux. »

Elle redoublait de lieux communs attendris, pour s'exciter aux pleurs ; mais ce qu'il y avait en elle de neuf, d'éveillé récemment, ne le toléra pas longtemps.

« Élevé ?… Parlons-en. Et quant à sa douceur… Il n'a pitié de rien, pas même, en ce moment, de la femme qu'il aime… »

Elle se refroidissait au contact de cet enfant ulcéré, et elle parla sans hoqueter.

– Tu ne seras jamais moi, mon petit. Ne l'espère pas. Et laisse-moi me reposer. Bonne nuit, mon petit, bonne nuit.

Il ne s'en allait pas. Il touchait toutes choses, autour de lui, d'un regard qui appelait de l'aide, des témoins, des partisans, une clameur universelle. Il ne se leva, avec une célérité obéissante, qu'à la voix de Jane :

– C'est bien long, cette visite tardive… Il ne vous fatigue pas, Fanny ?

– Un peu…

– Jean ? Vous entendez ? Filez vite, mon petit.

Page 127

Il passa le seuil en évitant de frôler Jane, et Fanny, délivrée de l'enfant en armes, de sa pensée rigide, effrénée et qui battait les murs, respira.

La solitude, le silence ne furent altérés que par les bruits de la rue, et par le passage de Jane, longue, claire, par le vent à peine sensible que propageaient jusqu'au lit le rythme de sa robe et ses gestes moelleux d'esclave…

Un bec de gaz, en bas, dans l'avenue, servait de veilleuse. Découvert et pâle, le lit de Farou éclairait aussi la chambre.

L'insomnie, en son début, est presque une oasis où se réfugient ceux qui ont à penser ou à souffrir ombrageusement. Depuis trois heures, Fanny souhaitait l'obscurité, et justement l'insomnie. Elle n'y trouva guère que l'image, fraîche, aux couleurs de la vie, d'un groupe pressé contre le mur de la salle de bains. Elle l'examinait dans ses détails, le coude nu posé sur l'épaule masculine, les cheveux de Farou en boule de gui sur le

mur, deux coins de tabliers voletants… Rien de bien terrible, en somme, et point d'indécence, point d'éclat de chair qui justifiât dans la poitrine de Fanny ces bonds inégaux du cœur, ce durcissement imaginaire du cœur, ni le trouble, ni la crainte démesurée que le couple eût deviné sa présence.

« Il faut que je parle à Farou. À Farou, ou à Jane ? À Farou et à Jane… »

Elle ne se reconnaissait plus.

– Tu es bien trop simple, tu es un monstre, disait Farou.

Page 128

Où était cette Fanny-là, le monstre ?

« Oui, c'est à Farou qu'il faut parler d'abord. Pas de cris, pas de scène, tout bonnement le mettre en face d'une situation… impossible, voyons !… Nous ne sommes plus de tout jeunes amants, je ne parlerai donc pas au nom d'une jalousie physique qui n'intervient que pour la plus petite part… »

Mais une fantaisie de cette plus petite part lui remit en mémoire la bonne bouche nourricière et saine de Farou, et le souffle de ses narines quand il prolongeait un baiser tenace. Elle s'assit brusquement, donna la lumière et saisit un miroir sur la table de chevet. Sa figure de femme violente, superposée à sa figure douce, la dotait d'un menton pli, d'une lèvre inférieure avancée qu'elle corrigea. Sauf les beaux yeux au regard buté, elle se trouva laide, mais l'expression de sa propre violence ne lui déplut pas.

« Je peux encore me mettre en colère, songea-t-elle, comme elle eût dit, en temps de siège « Allons ! nous avons encore du sucre pour trois mois ! »

Elle lissa de la main ses joues et son menton, repoussa, rangea au second plan sa figure violente :

« En cas de besoin… On ne sait jamais… »

Elle se calma, rendue une sorte de sécurité pour avoir vu et palpé sur son visage, intacte et propre tout emploi, la sauvagerie native des femelles. Un mouvement de loyauté amena une trêve :

« Plus tard. En tout cas, après la première. »

Aussi éteignit-elle sagement la lampe, et lorsque Farou rentra, vers trois heures du matin, elle se tint immobile sous ses cheveux et l'épia.

Dans la pénombre, il tournait sans but, en toussant de fatigue et d'énervement. Puis il abandonna ses vêtements comme un vaincu. Son large dos se voûtait lorsqu'il n'y pensait pas, et ses bras tiraient en avant ses épaules. À l'aspect de cette tristesse corporelle, une indéfectible alliée d'autrefois, tapie sous la grande écharpe de cheveux noirs, faillit voler au secours, offrir breuvages, sourires, paroles, tous les réconforts éprouvés par un passé de dix années… Elle se contint, en souffrit bizarrement, et imita le sommeil.

XI

– Il n’y aura que nous, Farou ?

– Naturellement. Cellerier vient aussi, je n’ai pas pu lui refuser ça.

– Pourquoi ?

– Elle n’est pas sans autorité – officieuse ! – à la Comédie… Si le…

– Elle pose partout à l’éminence grise, insinua Jane.

– Si *Le Raisin volé* passe du Gymnase, où il est embouteillé depuis trois ans, au Français… J’aime autant avoir Cellerier pour moi.

– Ah ! oui… Et qui encore ?

– Ces dames les couturiers, ces messieurs les modistes… Le bottier… Un agent de l’Amérique, deux types des théâtres allemands… Des photographes… Silvestre amène aussi quelques personnes… Et Van Dongen, parce qu’il fait le portrait d’Esther Mérya.

– Ah ! bon…, dit Fanny, piquée. La représentation des couturières, quoi. Tout Paris. Il fallait me le dire. Oh ! ce téléphone !…

Farou, étonné, regarda sa femme. Il ne l’avait jamais vue frémir et changer d’humeur à l’occasion d’une pièce nouvelle.

Page 131

Le téléphone tenait Jane accoudée, récepteur à l'oreille, depuis le matin.

– Le critique de *L'Écho de la Périphérie* réclame un service de seconde, transmit Jane.

Farou ne daigna pas répondre. Oisif sans transition ni ménagement, il avait passé un après-midi lent et pénible.

– Pourquoi n'es-tu pas allé là-bas aujourd'hui ?…

Il eut un sourire forcé.

–Parce que personne n'y a plus besoin de moi… Jane, demandez qui vient de sonner. Ernest est tellement bête… Vous m'appellerez le bureau de Silvestre, après… Qu'a-t-on fait pour les fleurs ?… On a pensé aux roses rouges d'Esther ?

– Oui, dit Jane.

– Aux cigares de Marsan, et au porte-billets de Carette ?

– Oui, dit Jane.

– La loge d'Abel Hermant ? Avez-vous fait le nécessaire pour…

– Oui, dit Jane. Changée contre la baignoire qu'il préfère.

– Qu'est-ce que c'est que ces papiers sous le bloc de cristal ?

– Des demandes de places, naturellement.

Farou s’agita d’une manière tatillonne.

– Mais je ne les ai pas vues ! Il faut toujours me les montrer, toujours ! Qu’est-ce que vous attendez pour me les montrer ?

Jane lui tendit les papiers, il les repoussa. Fanny, muette, écoutait.

Page 132

– C’est la pluie, ça, qu’on entend ? dit Farou en sursaut.

– Oui, dit Jane. Mais le baromètre monte.

– Quelle heure est-il ? demanda Fanny dans le silence.

– Oh ! Fanny ! grinça Farou. Il est toujours trop tôt ! Rien qu’avec le fameux changement d’Esther au deux, nous en avons pour une heure d’essayage, de cris et de crises, ce soir… On mange un morceau avant, j’imagine ? Si Jean n’est pas encore rentré, je désire qu’on ne l’attende pas.

– Jean nous rejoindra au Vaudeville, dit Fanny.

– Et où dîne-t-il ?

– Avec son comité.

– Il a un comité ?

– Il a dix-sept ans.

Comme chaque fois que Fanny manifestait de l’humour, Farou haussa les sourcils et se garda de sourire.

– Si j'avais su qu'il y avait tant de monde, je me serais habillée, dit Fanny. Sylvestre sera dans la salle ?

– Oui, répondit Farou. Sur la scène aussi. Et également dans son bureau, non moins que dans les frises et dans le trou du souffleur.

– Qu'est-ce qu'il dit de la pièce ?

– Je ne sais pas.

– Comment ? tu ne sais pas ?

– Non ! nous ne nous parlons plus.

– Mais tu ne m'as pas raconté ça ! Pourquoi ?

– Nous sommes à la veille d'une générale, on répète depuis quarante jours, il est directeur et je suis auteur. Il n'y a aucune autre raison.

Il tapotait les vitres rayées de longues larmes de pluie. Il bâilla plaintivement :

– Ce n'est pas si drôle qu'on croit, d'avoir fini une pièce.

Sur la scène, rideau levé, une discussion s'éternisait, entre machinistes et décorateur. Elle durait depuis une demi-heure et pouvait ne jamais finir, car le chef machiniste opulent, à la voix flûtée, ne dépassait ni le ton ni le vocabulaire de la courtoisie ; le décorateur, qui ressemblait à Barrès, se piquait au jeu et faisait montre d'une politesse inusable. Jane et Fanny, dans une baignoire, connaissaient déjà par cœur tous les détails du décor du un, remarquable par des meubles anciens authentiques, de l'argenterie anglaise, des livres reliés « praticables », et elles

reculaient au fond de la baignoire, le menton dans leurs cols de fourrure, le dos rond comme sur un quai de gare. Jean Farou, vers neuf heures et demie, se glissa auprès d'elles, s'enquit : « Ce n'est pas commencé ? », et ne reçut en réponse que des signes incertains. Rompant son dialogue, le décorateur se tourna vers la salle et héla le vide noir, les housses en vagues parallèles :

– Monsieur Sylvestre est-il dans la salle ?

Au bout d'un temps qui parut très long, une sentence tomba d'un séraphin ténorino, volant haut et invisible :

Page 134

– Pas arrivé…

La pluie grésillait régulièrement sur la coupole.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jean.

– On attend !, répondit Jane. Ah ! voilà Farou !

La scène le grandissait. Il échangea quelques mots avec le décorateur impassible, emmena dans un coin le chef machiniste ballonné et flottant, qui sortit et ramena deux machinistes maigres. Par leurs soins, un canapé bleu, flanqué d'une table chinoise, disparut ; un bureau ministre et deux chaises le remplacèrent. Alors, le décorateur balaya de son front sa mèche barrésienne, se couvrit et quitta le plateau. Farou pêcha, dans une vaste corbeille que lui tendait l'accessoiriste, un petit cartel Louis XIV, une potiche japonaise, un bougeoir de bureau qui semblait d'argent, un buvard en maroquin. Il distribua des bibelots sur les meubles, ébouriffa des roses artificielles dans un vase. Il reculait pour juger de l'effet, poussait un meuble, retouchait l'équilibre d'une fleur. Fanny suivait cette frivole besogne

sans sympathie, comme si elle eût vu Farou confectionner des chapeaux de dame ou broder au tambour. Jane lui toucha le bras.

– Vous verrez qu'ils oublieront de mettre le bâton de cire à cacheter dans le tiroir…

Fanny la vit sérieuse, attentive, et elle essaya, jalouse, de l'imiter.

Une main gantée de blanc s'éleva d'un groupe agglutiné au milieu de la salle, autour des appareils photographiques.

Page 135

– C'est Cellerier qui vous fait signe qu'elle est là, dit Jane.

– Cellerier et qui ?

– Des gens qu'elle a amenés, sans doute…

– Ce culot ! dit Jean.

– Les premières des maisons de couture sont plus loin, sous le balcon. C'est donc que Mérya est habillée, et Dorilys aussi… Alors, je me demande ce qu'on attend ?

Elle se mordait l'ongle du pouce. Fanny, atteinte d'une crise de bâillements en série, serrait son manteau sur ses épaules et le croisait sur ses jambes. Jean Farou sortit de la baignoire et revint, apportant des bonbons blanchâtres à goût de vieux vinaigre. Par petits pas de danse latérale, des invités se glissaient entre les rangs des fauteuils, en se saluant à voix basse, comme à l'église.

Des baignoires béantes que Fanny croyait vides, s'échappaient une toux, un rire, le claquement d'un fermoir de sac.

Sur la scène, entre deux battants de porte, une tête de femme se pencha, brilla de toutes les couleurs d'un bouquet, et se retira aussitôt.

– C'est Mérya, dit Jane tout bas avec considération.

– La voilà blonde, remarqua Jean.

– Et un beau maquillage. Vous avez eu le temps de voir ?

– Oui. Lumineux. Elle a rajeuni de dix ans. Du moins, il m'a semblé.

Ils chuchotaient fiévreusement. Jean, ployé contre Jane dans l'incommode baignoire, la touchait de l'épaule, des genoux, consommait un air saturé de son parfum et de sa chaleur de blonde. L'obscurité le désarmait, mais il étouffa un petit rire sifflant lorsque son père traversa la scène en portant sur son bras un châle espagnol.

– Ah ! voilà Marsan avec Farou… Vous aimez la jaquette de Marsan ?

– On n'aime jamais une jaquette. Pourquoi est-il en jaquette ?

– Il est crevant ! décréta Jean, du haut de son complet neuf.

– Fanny, vous vous souvenez de votre fou rire, à la répétition en costumes d'*Atalante* ?

– Mon fou rire ?

– Oui, à cause du veston d'appartement de Grault, son veston de séducteur en ottoman hanneton, ma chère ! Vous ne pouviez plus vous arrêter !...

« Mon fou rire... Je riais follement. Oui, je veux rire encore follement. Je traverserai l'état dans lequel je me trouve, cela se traverse comme une maladie... Je veux... »

– Mérya qui entre, souffla Jane. Oh ! ça, c'est une robe bien ! Fanny, regardez la robe de Mérya...Hein ?

– Le prestige du noir...

– Vous irez, après le *un*, Mamie, dans la loge d'Esther Mérya ? Je pourrai aller avec vous ?

– Non, non, dit vivement Fanny, en serrant son manteau et en reculant du buste. Je n'irai pas. Va avec ton père.

Page 137

– Elle s'appelle Mayer, n'est-ce pas, Mamie ?

– Naturellement.

Elle voyait le jeune garçon s'éclairer, malgré lui, en trempant dans la fausse lumière du théâtre, dès l'apparition de deux ou trois figures théâtrales au coloris arbitraire. Il professait une extrême froideur, et de l'éloignement pour le métier de Farou, mais, devant l'actrice et l'acteur, les fards, les loges irrespirables, la célébration et la préparation des rites théâtraux, il redevenait un enfant ébloui.

– Farou est vert, remarqua Jane.

– Par contraste, dit Fanny. Marsan s'est mis un fond de teint colonial. Quelle drôle d'idée !

– Ça fait viril.

– Oui ? demanda Jean anxieux.

Fanny sourit de voir combien, naïf sous sa passion et son hostilité, il attachait de sens grave aux moindres décrets de Jane. Le rideau descendit ; une voix froide réclama le silence, et ajouta :

– Je prie les personnes étrangères à la pièce de vouloir bien quitter le plateau.

– Qui parle ? demanda Fanny.

– La baignoire du fond, dit Jean. Celle qui a une grande bouche noire. C'est Silvestre qui vient d'arriver. C'est mon père qu'il appelle « les personnes étrangères à la pièce ».

Le « brigadier » assena douze coups précipités, puis trois coups solennels ; un petit rouleau de poussière paresseuse passa à ras du plancher sous le rideau ; l'important mobilier reparut et la répétition commença. Pour écouter, Fanny s'appuya de la tempe à la cloison et ferma les yeux. Elle les rouvrit sur une exclamation assourdie de Jane :

– Ah !… Elle l'a bien raté, son cri ! Heureusement que c'est aujourd'hui et pas demain, qu'elle le rate !… Tout de même, une femme qui a autant de métier, c'est sans excuse ! Farou doit être dans une belle rogne ! Qu'est-ce que vous en dites, Fanny ?

Fanny n'en disait rien. Elle sortait, stupéfaite, du profond sommeil qu'elle avait cru bref. « Est-ce possible… Je dor-

mais… » Elle mesurait l'épaisseur isolante de son souci. Elle répéta, par imitation, pendant que le rideau tombait :

– C'est sans excuse, vraiment…

Un peu de lumière revint dans la salle. Jane, pâle, mordait furieusement l'ongle de son pouce. La porte de la baignoire s'ouvrit sous le poing ganté de Clara Cellerier.

– Aucune importance, mes enfants ! s'écria-t-elle. Seulement, qu'elle fasse attention demain. Une vieille routière comme moi sait d'où ça tombe, ces accidents purement vocaux. Le chauffage des loges, voilà tout. La fatigue aussi, je vous accorde la fatigue… Si Mérya avait mis un peu plus sa voix dans le masque, – vous comprenez ? « hin, hin, hin » comme ça, – le couac n'aurait pas eu lieu… Ouf ! c'est passé.

Elle s'assit. La lumière diffuse et faible, en la privant de ses fraîches couleurs, réduisait son visage aux grands trous d'ombre des yeux, à la ravine profonde de la bouche.

Fanny s'imagina, quelques secondes, que son sommeil avait duré assez pour vieillir Clara Cellerier de vingt ans.

– Parlons de la pièce. Saperlipopette, quelle œuvre ! Cette manière directe d'entrer dans le sujet, hein ? Farou est un sanglier. Quel boutoir ! Je dois reconnaître que Marsan est de premier ordre. Et il reste beau cavalier, ce mâtin-là. De vous à moi, Fanny, quand Mérya lui répond tout à trac « Tant de femmes sont venues dans ce bureau pour vous supplier de les sauver, mais moi je n'en sortirai pas sans avoir perdu l'un de nous deux », vous ne trouvez pas que ça… éclaire un peu trop la pièce ? Hein ?

Fanny rougit dans l'ombre ; ces répliques n'avaient pas effleuré son sommeil. Jane répondit avant elle, avec feu :

– Oh ! madame, une femme comme la belle Mme Houcquart ne peut pas parler autrement ! Elle a assez de branche pour démasquer ses batteries.

– Ce n'est pas une mauviette que Mme Houcquart, ni une ingénue, appuya Jean. Elle ne s'abaisse pas à jouer au plus fin avec un type comme Branc-Ursine ! N'est-ce pas, Mamie ?

– Vous m'étourdissez, tous ! Moi, il faut que je réentende la pièce au moins deux fois… Je ne suis pas si prompte que vous, dit Fanny lâchement.

Elle appréhendait l'arrivée de Farou ; aussitôt, il entra.

Il ne semblait plus irrité, ni inquiet, ni même déçu. Peut-être goûtait-il déjà cette langueur dégoûtée qui l'éloignait, passée la première représentation, des théâtres qui jouaient ses pièces.

– Bonjour, Clara !… Ça a bien marché, n'est-ce pas, sauf le *vox faucibus* de Mérya, – dégât purement matériel…

Clara se pendit à ses épaules, lui donna l'accolade.

– Quelle œuvre ! Quel édifice ! Le pur granit Farou !

Farou cherchait le regard de Fanny.

– Oh ! concéda-t-il mollement, ce n'est peut-être que de l'aggloméré… Fanny, tu aimes, ou tu n'aimes pas ?

Elle lui prit les mains, les serra et tâcha de le satisfaire par un mutisme exalté.

– Tu me diras ça plus tard… Tu es mon sévère petit juge… Je tremble…

Il plaisantait d'un air contraint, et Fanny trouvait qu'il manquait d'arrogance. Elle détestait, chez Farou, tout ce qui ressemblait à l'humilité, et s'en prit à son beau-fils :

– Eh bien, Jean ? Tu ne dis rien au Grand Farou ? Tu étais pourtant assez trépidant, tout à l'heure ! Je ne pouvais pas les tenir, dit-elle en désignant Jean et Jane.

– Oh ! bravo, papa, bravo ! applaudit Jean, emprunté.

– Oui ? dit Farou distraitement… Attendons la fin… Vous êtes bien gentils… Là-dessus, mes enfants, je retourne à mes fourneaux.

– Si Marsan vous entendait ! … pouffa Clara.

Page 141

Son joyeux rire lui creusa, dans la pénombre, une grande bouche noire de tête de mort.

Les photographes hissèrent, à l'orchestre, de flasques montgolfières à magnésium et Clara bâilla :

– Ce sera long… Si qu'on irait fumer une cigarette dehors, et boire un grog ?

– Non, non, dit Fanny vivement.

Elle se reprit :

– Pas moi, du moins. Je suis frileuse, agacée… Allez tous trois, je me repose… Si, si, allez !

Seule, elle appuya de nouveau sa tempe à la cloison, et patienta. Son infortune la décevait. Elle eût tantôt voulu un chagrin de jeune fille, à grands cris, échevelé, hors de tout respect humain, et tantôt elle regrettait sa légèreté de l'an dernier, l'amer petit mystère des absolutions qu'elle accordait à Farou. Elle ne pardonnait pas à son chagrin d'être tolérable et de prendre place, entre le désespoir et l'indifférence, dans une région spirituelle qui admettait les distractions, les plaisirs, les scrupules et les compensations. Sans cesse elle s'étonnait que la trahison n'eût pas changé Farou à ses yeux, et Jane elle-même…

« Sauf que je ne puis supporter *cela*, je ne lui veux pas de mal… Du moins, je ne crois pas que je lui veuille du mal… »

Clara Cellerier revint, précédant Jane.

– Vous dormiez, belle ténébreuse ? Je vous laisse… Non ? Que je vous donne les nouvelles de la maison, fillette : Marsan a un commencement de panaris et la fièvre… Dorilys et Biset disent, – elles disent ! elles hurlent – là-haut que Choquart ne les a fait engager ici que pour les avoir plus commodément à sa disposition toutes les deux… Si vous aviez vu Farou mettre la paix ! Il tenait Dorilys d'un bras, Biset de l'autre ; elles profitaient de la situation, vous pensez, Dorilys surtout. C'était à mourir…

« Quand on n'a pas d'amies, songeait Fanny, à qui demande-t-on un conseil ? À personne. Que vaut un conseil d'amie, d'ailleurs ? Cette vieille Clara me donnerait un avis si conforme aux traditions, à ses traditions, que j'en ai la nausée d'avance… Elle me donnerait l'avis de Francillon, ou de Mimi"

– Il ne pleut plus ! s'écria Jane. Je savais bien que le baromètre ne mentait pas !… Il fait doux…

La fraîcheur et l'humidité rentraient avec elle, et l'odeur de suie de la pluie parisienne. Sa main froide chercha tout de suite celle de Fanny.

– On commence, Fanny. Sauvez-vous, madame Cellerier ! Silvestre a dit qu'il ferait guillotiner la personne qui ouvrira une porte ou baissera un strapontin après le lever du rideau… Le *deux* et le *trois* se jouent dans le même décor, on peut espérer qu'à deux heures au plus tard… J'ai laissé Jean Farou avec un des fils Silvestre ; mais comme ils sont jumeaux, je ne peux pas vous dire lequel…

Elle se penchait sur Fanny, la cherchait sous les bords de son chapeau.

– Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression que vous n'êtes pas bien… Je ne suis pas tranquille. Je n'aime pas vous laisser seule… Tenez, voilà un petit bouquet de violettes. Il ne leur manque que de sentir la violette…

Fanny touchait sans le voir le bouquet minuscule, perlé d'eau, raide, vivant encore et fleurant la mare comme une bestiole des fossés. Elle remercia d'un signe, d'un sourire à bouche close. À son flanc s'assit le seul être humain à qui elle pût parler avec une chance d'être comprise. Elle resserra son manteau, fit place à Jane.

– Ils disent, dans le café à côté, que ça s'annonce comme une œuvre très forte…

– Oui, oui… Pour changer.

– Pour changer ?

– Mais oui, mais oui… « Une œuvre forte… Un troisième acte bâti en force… Une poigne irrésistible mène les personna-

ges du drame vers leurs fins… » Nous les avons assez lus, ces clichés-là, et vous encore plus que moi, c'est vous qui collez les coupures… La « force » de Farou, c'est… c'est Farou en chair et en os… C'est son physique, son allure… J'ai toujours pensé que si Farou avait été un petit gringalet à pince-nez, on aurait lu autre chose : « Une finesse aiguë… Une ironie à mille pointes… » Vous ne croyez pas ?… Dites ?

– Que pense Farou de votre manière de voir ? Vous lui en avez parlé ?

– On ne cause pas facilement avec Farou. Vous ne vous en êtes jamais aperçue ?

– Si, dit Jane.

Le rideau monta. Sur la scène, Mérya et Dorilys, celle-ci plaçant haut sa voix blanche enfantine, celle-là jouant d'un contralto de velours un peu râpé, attaquaient leur grande scène. L'une prétendait garder l'amant qu'elle n'épouserait point, l'autre luttait pour que le même homme lui appartînt.

À deux reprises, parmi la cinquantaine d'auditeurs, des applaudissements isolés et vigoureux claquèrent, çà et là, comme des cosses d'ajonc touchées par le feu.

– C'est bon, ça, chuchota Jane.

Les deux actrices redoublèrent de faux sang-froid, de fierté feinte ; elles sentaient déjà le succès du lendemain. Leur jeu se teinta de cet excès de naturel et de conviction qui met le théâtre à la portée des plus bas enthousiasmes. Fanny entendit la voix de Clara Cellerier crier : « Bravo ! » pendant une pause que Farou avait marquée justement pour permettre que l'on criât : « Bravo ! », et l'âpre dialogue reprit. Cette fois, Fanny écoutait, irrévérencieusement.

« Peut-être qu'il croit vraiment que ça se passerait comme ça dans la réalité. Il me fait rire. »

Elle glissa, abrité, son regard jusqu'à Jane, sans tourner la tête. Jane mordait son ongle et ses cils battaient.

« Elle est émue… Peut-être qu'elle aussi, elle croit que ça se passerait ainsi… Quel jour va-t-il falloir choisir pour qu'elle apprenne, pour que j'apprenne moi-même que ça ne se passe pas ainsi ?… »

Des cris tragiques blessèrent ses oreilles.

Page 145

Mérya faiblissait devant une Dorilys raidie, visionnaire, droite et en forme de Jeanne d'Arc, qui la bravait :

« – *Vous ne savez pas, vous ne savez plus, madame, ce que c'est qu'une jeune fille… Toute la force intacte, toute l'ignorance que je porte en moi, ce que je peux commettre de pire, ce que je peux réaliser de plus beau, je le lance contre vous, je le jette dans le combat, pour lui !…* »

Au fond d'elle-même, Fanny regardait deux femmes réelles, mornes, modérées, soucieuses de contenir un éclat de voix, d'échapper à la curiosité d'une domestique, de sauver les apparences… Elle eut froid. « C'est pour bientôt… C'est pour bientôt… » Une main passa derrière sa nuque, releva son col de fourrure, puis se glissa sous son bras et s'arrêta au chaud dans le pli du coude, comme endormie.

« Toujours cette main… Que faire de cette main ? Et si un jour prochain il me faut rejeter cette main, ouvrir de force des

doigts qui s ‘accrocheront peut-être à mon bras, à l’étoffe de ma robe ?... »

Cette main immobile l’occupait plus que la fin de l’acte. De son côté, Jane suspendait, au va-et-vient des acteurs, une vigilance rigide, comme si elle se sentait coupable de mal écouter. Jean Farou rentra sans bruit, s’assit à la place de coin que Jane, serrée contre Fanny, laissait libre, et ne vécut jusqu’à la fin de l’acte que pour ces bras liés, pour les maudire, pour brutaliser du regard Fanny, lui enjoindre de lâcher le bras réfugié. Sans mot dire, têtue, Fanny luttait, et le rideau descendit avant qu’elle eût cédé.

– Oh !... bravo ! cria Jane, d’une seconde en retard sur la frénésie du public.

Le rideau manœuvrait comme à une générale. Mérya affichait déjà tous les signes d’une dévastation qui lui ferait honneur le lendemain, et Dorilys redevenait, en saluant, l’indéfectible adolescente sur laquelle le théâtre pouvait compter encore pendant un quart de siècle.

Le troisième, le quatrième acte, soudés en deux tableaux, usèrent la patience et les forces de Fanny. La moitié de la nuit y passa. Un désordre qui respectait les usages, des insurrections routinières, de classiques accidents matériels retardèrent l’heure où Farou, délivré, avec cette froideur qu’il témoignait à chacune de ses œuvres au moment de la laisser choir, mûre, sur la foule, put dire :

– Rien ici ne me regarde plus.

Fanny et ses deux compagnons le retrouvèrent sur le plateau. Un régisseur, près de lui, recensait :

– Le bâton de cire à cacheter, oublié au *un*, la lampe électrique de poche du *deux* qui n'a pas allumé ; la sonnerie de la porte à rapprocher au *trois* ; le café qui ne fumait pas dans la tasse, également au *trois* ; le clair de lune à débleuir (c'est vu avec Julien) et le téléphone à changer de modèle... Vous ne voyez rien d'autre, monsieur Farou ?

– Non... Non, mon vieux... Ah ! l'abat-jour, au *deux*... Trop court de jupe : le public de l'orchestre a l'ampoule dans l'œil.

Page 147

– C'est noté par M. Silvestre.

– Je ne vois plus rien... Bonsoir, mon vieux ! Et merci.

Il gardait toute sa patience. Mais ses yeux, de droite à gauche, de gauche à droite, erraient avec une activité dénuée d'expression sur le plateau, déblayé comme par magie.

– Où sont-ils ? demandait Fanny. Où sont-ils, tous ?

– Qui ?

– Mais... Mérya, Chocquart, Dorilys, Marsan...

– Partis.

– Mais comment ?... Ce n'est pas possible, le rideau vient de tomber... J'aurais voulu...

Farou haussa les épaules en se garrottant d'une écharpe de laine.

– Partis, je te dis. Ouf !... Ils sont parfaits, mais je ne peux plus les voir... jusqu'à demain. Eux non plus n'en peuvent plus de me voir. On est saouls les uns des autres, comprends donc...

Il passa ses bras sous les coudes des deux femmes et les entraîna.

– C'est un grand succès, dit Fanny d'un ton pensif.

Elle voulait juger sans passion, et rendre justice a Farou d'avoir, comme de coutume, travaillé seul et loyalement. Elle penchait, l'enthousiasme lui faisant défaut, à estimer la valeur du travail selon les fruits qu'il devait porter.

– Oui, c'est un grand succès, répéta-t-elle. Je le crois.

Page 148

Ils se séparèrent pour descendre un étroit escalier. Farou allait devant, en balançant les bras. Il franchit d'un saut les trois dernières marches, étira ses bras à les faire craquer. « Quel dommage ! »... soupira Fanny en elle-même.

Elle soupirait d'un regret confus, comme chaque fois qu'elle entrevoyait, prisonnier à l'étroit en Farou, l'homme qui manie la hache, celui qui mène une machine, celui qui tient les rênes, les rames... Jean Farou suivait leur groupe et projetait sur les murs une ombre à tête fléchie.

Farou huma, dehors, l'air pluvieux : « Ah ! rentrer à pied !... » Mais il se jeta en boule dans le fond de sa voiture et ne bougea plus.

Il gardait Fanny à sa droite, Jane à sa gauche. Ses mains indifférentes se reposèrent, faute de place, sur l'une et l'autre épaule féminine. Jean Farou, sur un strapontin, regardait obsti-

nément les rues de deux heures du matin, vides. À chaque réverbère, la main de Farou, pendant sur l'épaule de Jane, sortait de l'ombre, et Fanny guettait malgré elle chaque retour de lumière, cette main abandonnée, et le profil opiniâtre de Jean.

– Deux heures et demie ! annonça Farou. Demain… sale journée.

– Oh !… protesta Jane, c'est gagné.

– N'empêche qu'on meurt de sommeil. Hein, Jean ?

– On meurt, acquiesça un faible écho.

Fanny trouvait le trajet long et souffrait de nouveau. Elle craignait que sa propre tension, l'angoisse de Jane et l'irréconciliable silence de Jean ne se rompissent, confondus, en une sorte de débâcle, avant l'heure, avant l'abri, avant les portes closes… Farou bâilla, étira ses longues jambes, laissa tomber deux ou trois petites paroles insignifiantes, se congratula de voir une lune à face voilée courir entre les nuées et annoncer le beau temps. Insensible à d'autres présages plus subtils, il conjura cependant, par quelque humain murmure, tout ce qui pouvait sur-le-champ menacer sa sereine et patriarcale immoralité.

Page 150… (sec05.doc)

XII

– C’est curieux, ils ne peuvent jamais taper les chiffres en face des noms imprimés, aux « Auteurs ». Regardez, Fanny. À cause du décalage de la colonne dactylographiée, c’est nous qui avons l’air d’avoir fait 2 440 avant-hier soir, et les Mathurins 22 000.

Jane tendait la feuille des recettes à Fanny.

– Vous avez les feuilles de la première semaine, Jane ? Donnez-les-moi. Vingt… Seize, dix-sept mille quatre, dix-huit mille quatre, vingt mille trente-deux…, lut Fanny à mi-voix. C’est bon, n’est-ce pas ?

Jane hocha la tête.

– Bon ? Je vous crois ! La fortune, Fanny ! Et les fêtes qui approchent…

– Les fêtes ?

– Mais Noël, voyons ! Trois matinées, deux réveillons… Et la reprise du *Logis* à Antoine… Et la tournée du *Raisin* dans la périphérie !… Ce Farou ! On ne peut déjà plus lui parler, dit Jane assez aigrement.

– Alors, c’est… c’est vraiment un succès ? insista Fanny. On en est sûr, maintenant ?

– Quelle question !… Pourquoi tenez-vous à… ?

Elle s'avisa que Fanny, la tête penchée sur les feuillets, ne lisait plus. Elle nota aussi que Fanny était habillée de neuf, amincie dans une robe d'un bleu sombre qui lui donnait un air de visite discrète ou de départ, et que les papiers tremblaient entre ses mains.

– Alors… soupira Fanny, alors… allons-y.

Elle releva sur Jane un regard trouble et presque suppliant. Le fard de sa bouche laissait à découvert une petite marge de lèvre d'un blanc mauve étrange, et le soleil bas de décembre, jouant à travers les arbres du Champ-de-Mars, l'obligea à cligner des paupières.

Le même soleil blondit, jusqu'au vert tendre des chevelures du jeune maïs, la tête de Jane qui, d'un mouvement rapide, se glissa hors du rayon.

– Allons-y… répéta Fanny d'un ton morne. Voilà… Ma pauvre Jane…

Le battement de son cœur, son sang bourdonnant dans ses oreilles, désordonnaient ce qu'elle avait résolu.

« Qu'ai-je dit… ma pauvre Jane… Ce n'est pas cela qu'il fallait… »

Mais elle avait affaire à une rivale qui ne voulut consentir à aucune infériorité, et qui ne lui laissa prononcer que quelques mots de plus :

– Voilà… Jane… J'ai appris que vous… que Farou…

– Attendez ! interrompit Jane. Attendez ! Un moment…

Elle réunit ses forces avec gravité. Sur ses joues, un fard rose d'une teinte très pâle, invisible d'habitude, se révéla, délimita sa forme d'ovale allongé.

Page 152
– Qu'allons-nous faire demanda-t-elle.

À cause du « nous », Fanny rougit.

– Comment, ce que nous allons faire ?

– Oui… Est-ce Farou ou bien est-ce nous qui en déciderons ? Si vous permettez, je vais m'asseoir. Je ne me sens pas très bien, debout.

Assise, Jane dut lever vers Fanny son visage qui, d'abord, parut paisible, allégé seulement de son habituelle candeur.

Pour lutter plus librement, elle sembla ne garder que l'essentiel de ses traits, qui marquèrent la trentaine proche, la forme changeante de la bouche sous le nez un peu long, de très beaux yeux de jalouse. Elle reprit :

– Vous en avez parlé à Farou ?

– Non. Vous le sauriez.

– Pas forcément… Je vous remercie de m'en avoir parlé la première.

– La première ? Vous alliez m'en parler ?

Jane rejeta loin d'elle, de la main, une semblable initiative.

– Non… Oh ! Grands dieux, non !… De m'en avoir parlé, à moi, premièrement. Alors… nous décidons quoi ?

Un tel calme, même simulé, prenait Fanny au dépourvu. Elle se savait capable d'improviser, mais à la faveur d'un mouvement de passion. Elle sourit, faute de mieux.

– Il me semble que ça tombe sous le sens, ce que nous déciderons, dit-elle.

– Bon, je comprends. Mais alors, c'est *votre* décision à vous, Fanny, votre décision à vous seule…

Ses yeux gris, pleins de prière, avertissaient Fanny qu'elle ne devait pas compter avec l'outrecuidance des paroles, mais avec l'arrière-pensée, inexpliquée, qui les dictait.

Cependant, Fanny ouvrit ses narines blanches et l'approche de la colère l'éclaira toute.

– Ne vous emportez pas, Fanny !… Mon Dieu, comme il faut faire attention à toutes nos paroles ! Laisserez-vous Farou en dehors de… de notre débat ? Ignorera-t-il notre conversation d'aujourd'hui ?

– Non, voyons ! Qu'est-ce que vous allez chercher ? C'est impossible !

– Vous avez réfléchi à cela, Fanny ?

– Parfaitement réfléchi.

Elle mentait. Elle avait seulement pensé qu'après une manière de cri : « Je sais tout ! » les choses s'arrangeraient ou se bouleverseraient fatalement. Mais elle ne voyait devant elle qu'une raisonnable jeune femme, émue, certes, qui déjà discutait, qui s'apprêtait sans doute à employer des connaissances pratiques et une résignation louvoyante.

« C’est qu’elle sait, elle, pensa Fanny. Elle a disputé, à plus d’une femme, plus d’un homme… »

– Je crains, dit Jane, en secouant la tête, que vous n’y ayez moins réfléchi que moi…

– Depuis moins longtemps que vous, c’est probable.

– Si vous préférez.

Page 154

Mais Fanny n’aimait ni cette souplesse, ni cette aisance. Elle baissa le front comme un cheval qui s’encapuchonne, et doubla son menton.

– Que va-t-il faire ? demanda Jane plus bas, comme à elle-même.

Fanny sourit, montrant la marge pâle de ses lèvres rouges.

– Vous avez peur ?

– Peur ? Non… Peut-être que oui.

– Peur de quoi ?

Jane mit son regard tristement dans celui de Fanny.

– Mais de tout ce qui peut arriver, Fanny, de tout ce qui va transformer notre vie…

– Vous pourrez toujours le voir au-dehors, dit Fanny d’une vilaine voix.

– Voir qui ?… Ah ! Farou… Je ne pensais pas à Farou.

– C'est bien de l'ingratitude, dit la même voix.

– Je ne dois pas de gratitude à Farou, répliqua Jane en haussant les sourcils.

– Encore heureux que vous ne réclamiez pas, devant moi, la sienne.

Une toux convulsive coupa le souffle de Fanny. Jane fit un geste découragé, et s'accouda à la table, en appuyant sa tête sur sa main. Le soleil de décembre avait déjà quitté la pièce, et la couleur du crépuscule, clair et vert, verdissait la singulière chevelure de Jane, qui découvrait un plat et trop large intervalle de joue, entre le nez et la très petite oreille.

Page 155

Une larme raya cette joue plate, gagna le coin de la bouche qui la but avec indifférence.

– Trois ans et demi, quatre… Presque quatre ans… compta Jane, pour elle-même.

Aidée par un mouvement de violence, Fanny sortit de son ankylose.

– Je vous dispense des statistiques, et des détails, vous savez ! cria-t-elle.

Le profil rayé d'une larme se tourna vivement, et Jane toisa son amie.

– Qu'est-ce que vous croyez donc, Fanny ? Vous croyez que, depuis tantôt quatre ans, je suis… Que Farou est…

– N'ayez donc pas peur des mots ! Et quant au temps… nous savons qu'il ne fait rien à l'affaire, n'est-ce pas ?

– Oh ! mais si, ma chère, quand il s'agit de Farou !…

Elle haussait les épaules comme si elle riait.

– Fanny, vous avez devant vous un bien ordinaire caprice de Farou… tout ce qu'il y a de plus ordinaire…

L'humilité, la grimace amère de Jane, révoltèrent Fanny comme autant de gestes de basse comédie.

– Ce n'est pas vrai ! Ayez le cœur de ne pas mentir ! Est-ce que je vous menace ? Est-ce que je me plains ? Finissons au moins convenablement… commodément… ce que nous avons entamé… Oui, commodément…

Elle s'enrouait en parlant haut, s'en remettait à sa colère, avec un plaisir égaré, du soin de la mener plus loin. Mais, en même temps, elle redoublait le mot « commodément », en y attachant une vertu modératrice. Elle eut la surprise de voir Jane, dressée sur ses pieds, avancer à la rencontre du sien un visage hardi.

– Comment ? Comment, ce n'est pas vrai ? Et qu'est-ce que je serais donc, alors ? La femme que Farou aime, peut-être ? Vous pensez que je me fais petite pour vous attendrir ? Ma pauvre Fanny ! Vous m'avez dispensée des statistiques, sans quoi je ne vous ferais pas mystère du nombre de semaines qui ont passé sans que Farou daigne me traiter autrement que comme…

Une porte, refermée à la volée dans l'appartement, lui coupa la parole. Toutes deux, dans leur posture d'aigre chicane, les mains sur les flancs, écoutèrent.

– Ce n'est pas lui, dit enfin Jane. Si c'était lui, nous aurions entendu d'abord la porte du palier…

– Elle fait très peu de bruit depuis qu'on a posé les nouveaux bourrelets, dit Fanny. De toute manière, il n'entre jamais ici avant le dîner…

Refroidies, elles s'écartèrent l'une de l'autre, comme si elles renonçaient tacitement à un plan de bataille. Fanny alla déployer les doubles rideaux des deux fenêtres, alluma les lampes sur les deux tables. Elle s'assit, tisonna les braises, chargea de bûches les chenets. Elle sentait le froid de la nuit commençante, cristalline et cinglée de bise, et elle grelottait malgré les radiateurs et le feu de bois.

Son moment furieux passé, elle avait déjà moins de goût pour affronter, fût-ce « commodément », Jane et la vérité, ou Jane et le mensonge. Sage et de volonté courte, elle se disait déjà :

« Nous étions mieux, *avant*… Aucune de nous deux ne tirera profit, ni bonheur, de ce qui va venir… Si Jane ne parlait plus, cela vaudrait mieux… »

Mais Jane parla de nouveau.

– Ah ! Fanny, si je pouvais me faire comprendre… Vous ne savez pas, vous ne savez pas…

Fanny releva son front blanc, sa mouvante mèche noire.

– Mais je vais savoir, dit-elle d'un ton morne. Je ne vois pas comment je vous empêcherais, maintenant, de me faire savoir. Je vous en prie, ne nous laissons pas entraîner à échanger des choses… des choses comme les femmes ont la rage de s'en

dire sur leurs amants, sur leurs indispositions mensuelles et leurs maladies, des choses dégoûtantes…

Elle avala sa salive avec répugnance. Et contradictoirement elle ajouta, d'un trait :

– D'ailleurs, j'en sais assez… Et puis, je vous ai vus un jour dans la salle de bains pendant qu'il vous embrassait, un jour que vous aviez un tablier et vous repassiez…

Elle se tut, honteuse. Mais Jane ne se souciait guère de honte ni de silence. Elle se jeta sur ce souvenir avec une gloutonnerie d'aveux et de rancune :

– Dans la salle de bains ? Un jour où je repassais ? Ah ! mais parfaitement ! Ah ! parlons-en ! Ah ! vous tombez bien !

Page 158

Elle se mit à marcher de long en large, en faisant claquer sur sa paume un coupe-papier flexible :

– Oui, oui ! Ce jour-là, parfaitement ! Il m'a embrassée comme il aurait embrassé la bonne, vous m'entendez ? Et quand je dis comme la bonne, je suis moins qu'une bonne à ses yeux, moins que toutes les Asselin et les Irrigoyen du monde ! Vous savez pourtant ce que c'est que les toquades de Farou, voyons, Fanny ! Vous m'en avez assez parlé, vous m'avez assez montré votre sagesse supérieure, votre indulgence… votre complaisance…

Jane s'arrêta un instant, secoua ses cheveux en arrière, renifla des pleurs d'irritation. Deux maigres petites larmes tremblaient et brillaient au coin de ses yeux, et elle continuait de faire claquer le coupe-papier.

À mesure que Jane avoisinait le désarroi, Fanny revenait à un calme inopportun, d'où elle jugeait qu'aucun paroxysme ne convenait à Jane. « Elle est faite pour des manifestations moyennes ; des douleurs blond-cendré… »

– … On croirait vraiment, à vous entendre, Fanny, que vous ne savez pas ce que c'est que Farou !

– C'est mon mari, dit Fanny.

Elle empreignit sa réplique d'une simplicité assez pompeuse, et n'en fut pas contente. Elle n'en retira pas non plus l'effet qu'elle escomptait, car Jane s'écria :

– Dieu merci, Fanny !

– Je ne pensais pas avoir à en remercier qui que ce soit, dit Fanny. Même pas vous.

Page 159

Jane parut intimidée pour la première fois, et regarda de côté et d'autre.

– Je voulais dire Dieu merci, vous étiez là aussi… En même temps que lui… On se sent tellement seule, avec Farou… acheva-t-elle comme au hasard.

Elle ajouta de la même manière tâtonnante et précipitée :

– Avec d'autres hommes aussi, naturellement, on se sent seule… Mais avec Farou davantage… Je ne dois aucune gratitude à Farou, c'est parfaitement exact. Mais je dois ici de la reconnaissance à quelqu'un…

– Charmante façon de me la manifester ! éclata Fanny.

Sur ce cri, Jane s'apaisa, comme si ce fût son tour de flegme.

– Je vous l'ai manifestée, Fanny, comme j'ai pu… Ce n'était pas commode. Depuis quatre ans, j'ai tellement pensé plus à vous qu'à Farou…

Fanny se leva roidement :

– Non, dit-elle. Pas ça. Rien n'est monstrueux entre nous, jusqu'à présent ; tout y est même extrêmement banal. Mais je ne supporterai pas le couplet sensible… Oh ! Jane !…

Elle cacha son visage dans ses mains, et le découvrit promptement pour que Jane ne crût pas qu'elle pleurait.

– Ce n'est pas un couplet sensible ! protesta Jane. Pourquoi aurais-je pensé tant que ça à Farou ?

Elle lut, sur les traits de Fanny, l'étonnement que Farou nommait « la stupeur du joli poisson » et poursuivit avec impatience :

– Mais oui… Ce que vous ne comprenez pas tout de suite, vous le traitez de mensonge. Vous êtes si neuve, Fanny…

Elle s'adoucit, tendit vers le chaud visage de Fanny une main en coupe comme pour épouser, de la paume, le suave et lourd contour de la joue :

– Si neuve… si fraîche… Quelle différence avec moi…

– Oui, oui, interrompit Fanny avec une prévenance hors de propos, car elle craignit puérilement, tout à coup, de voir entrer dans la conversation Quéméré, et Meyrowicz, et Davidson, et…

– Vous dites oui, oui, mais comment voulez-vous comprendre, dans votre état ? Eh ! oui, cet état de nouveauté, cet état jeune fille dans lequel vous passez votre vie… Pour vous, il y a Farou, et encore Farou, et seulement Farou, et pas d'autre homme que Farou… C'est très beau, – et encore je n'en suis pas sûre, que ce soit très beau, – mais, moi, je ne vois pas, je n'ai vu à aucun moment Farou des mêmes yeux que vous, mettons du même cœur que vous… Je n'ai pas été très longue à faire la différence entre vous deux, Fanny, et à partir du moment où je l'ai faite, alors… Oh ! alors…

Elle s'agitait, changeait de ton comme si elle eût, enfin, touché et presque franchi la zone la plus pénible de leur entretien. Elle écartait, puis ramenait à elle, de la main, ce qu'elle voulait exprimer.

Page 161

La sincérité s'éloignait et se rapprochait d'elle comme une tentation.

– Alors, vous comprenez, ça n'a pas traîné ! Non, ça n'a pas traîné !

– Mais quoi, à la fin ? demanda Fanny.

Jane tourna les épaules sous sa robe, avec une gaucherie provinciale et empruntée que Fanny remarquait pour la première fois.

– Ça me gêne à dire, Fanny… Je ne me gêne pas pour vous parler de Farou. Farou, c'est un homme, un homme qui est séduisant, un homme connu, qui a beaucoup de talent ; enfin, Fanny, je vous avoue qu'il n'en faut pas tant pour séduire une fille comme moi, qui n'a aucune raison d'être sérieuse, de rester

chaste et solitaire… Il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois devenue facilement amoureuse, jalouse, mécontente, enfin tout ce que vous avez vu de moi… Mais, en somme, à part que Farou est Farou, il n'a rien de tellement extraordinaire comme homme… Tandis que vous, Fanny, vous…

Elle s'assit, prit son mouchoir et se mit à pleurer d'une manière abondante, facile et discrète qui semblait lui être nouvelle, et agréable.

Elle se moucha et reprit posément :

– Vous, Fanny, vous êtes beaucoup mieux, comme femme, que Farou comme homme. Beaucoup, beaucoup mieux…

– Oh ! dit Fanny superbement, faut-il que vous le connaissiez mal !

Jane tourna vers elle un regard fin de femme :

Page 162

– La preuve…, dit-elle en souriant à demi… Vous avez bien failli me le faire croire, qu'il était incomparable…

– C'est ça, dit Fanny en hochant la tête, ça va être ma faute…

– Oui et non… Dans un certain sens.

Elle voulut sans doute expliquer, exposer à Fanny la condition des nouvelles serves élégantes, détachées et voyageant comme font dans l'air les semences empennées, leur facilité, leur séduction anonyme, mais elle y renonça devant la femelle brune et butée, sédentaire, qui relevait d'un code plus ancien.

– Je parle des premiers temps, naturellement. Après…

– Après, vous êtes devenue mon amie, dit Fanny avec une douceur de mauvais augure.

– Non, répliqua Jane nettement. Je l'étais avant. Je ne pouvais pas cesser de l'être…

– Pour si peu, suggéra Fanny.

– Je n'ai rien, en effet, de la femme fatale, poursuivit Jane. Ni de la gaupe intéressée, ni de l'ambitieuse. Vous pouvez me rendre cette justice. Qu'est-ce que vous risquiez, avec moi ? Pas grand-chose…

– Oui… Vous auriez voulu être la seule à me tromper, précisa Fanny avec la même douceur.

– … Mais j'avais contre moi, contre nous, votre indulgence envers Farou, votre damnée indulgence, votre soi-disant compréhension de Farou… Votre manie de le couvrir de louanges, et de malédictions cent fois plus flatteuses encore… Votre « supériorité » qui consistait à mettre Farou à la disposition de toutes les femmes, vous la trouviez honorable, Fanny ? Moi, pas. Ah ! non ! moi, pas !… C'est un trait qui vous déparait, qui rabaissait l'idée que je me faisais de vous… Vous, dit-elle en contemplant Fanny avec une admiration exigeante, vous, c'était moi, en plus beau.

Elle s'éloigna, souleva un moment le rideau d'une fenêtre et le laissa retomber promptement comme pour cacher ce qu'elle avait revu dans la nuit minéralisée. Elle revint poser sa main sur l'épaule de Fanny, l'ébranla légèrement :

– Et vous me demandiez, tout à l'heure, si j'avais peur ? Mais je tremble, je gèle de peur, Fanny ! Vous, vous pensez à

vous débarrasser de moi, vous pensez que les petites affaires physiques de l'amour sont des crimes si j'y suis mêlée, vous pensez à m'arracher Farou, comme s'il ne s'en était pas déjà occupé, lui-même, il y a beau temps ; vous pensez à faire maison nette, et à brûler de la résine au benjoin dans ma chambre, peut-être… C'est fabuleux qu'on puisse penser à l'amour tant que ça ! Ça n'est pas si grave, un homme, ça n'est pas éternel ! Un homme, c'est… ce n'est pas plus qu'un homme… Croyez-vous qu'on rencontre un homme tout seul, comme ça, isolé, libre, tout prêt à vous vouer sa vie ? Un homme n'est jamais seul, Fanny, et c'est assez terrible, en effet, qu'il ait toujours une femme, une autre maîtresse, une mère, une servante, une secrétaire, une parente, *une*, quoi ! Si vous saviez ce que j'ai pu rencontrer, comme femmes, autour d'un amant !… C'est horrible. Le mot n'est pas trop fort.

Elle serrait ses mains, autour de ses avant-bras, au point que le bout de ses doigts se décolorait. Elle se versa brusquement un verre d'eau qu'elle approcha d'abord de ses lèvres, puis elle se ravisa et le tendit à Fanny.

– Pardon. Je meurs de soif.

– Moi aussi, dit Fanny.

Elles burent en silence, courtoises comme les bêtes qui font trêve au bord du ruisseau. Elles étaient diversement marquées par l'émotion : Jane rouge aux pommettes, et Fanny pâle, avec des cernes charbonnés autour des yeux, et une bouche démaquillée, d'un mauve nègre. Fanny fit entendre, après qu'elle eut bu, un grand soupir de fatigue, et Jane esquissa de nouveau un geste de sa main autour de la joue arrondie, sans la toucher :

– Pauvre Fanny !… Quel tourment je vous donne… Voulez-vous…

Elle n'osa pas poursuivre. Fanny dit brièvement : « Non, merci », et s'absorba à chercher les termes exacts d'une ancienne remontrance de Jane à Farou :

« Elle lui a dit : « Vous feriez mieux de lui donner la main », ou « de la tenir par la main », je ne me souviens plus exactement… Elle lui disait aussi, le jour où ils me croyaient évanouie : « Ne lui cognez pas les pieds dans la porte ou quelque chose d'analogue, et : « Est-ce ainsi qu'on porte une femme ?… »

– Je vous dois de connaître l'envie de servir, dit doucement Jane.

Fanny ne put contenir son agitation, elle se leva, se mit à tourner sur place, comme elle faisait aux heures de gaieté, avec son agilité de créature ronde aux mouvements aisés.

– Non, dit-elle, non, je ne peux pas supporter… Puisque tout est gâté, il faut que vous changiez de langage, que vous cessiez de faire appel à notre émotion, d'exploiter ce lien, ce passé, cette…

Une porte s'ouvrit derrière elle.

A-â-â-âh ! bâilla une grande voix joyeuse. Tout's ces femm's ! Tout's ces femm's ! J'en ai des femm's dans ma maison !

Il rentrait désordonné et content : son bel œil jaune languissant et impénétrable annonçait qu'il quittait un plaisir rapide ou un long travail. L'argent facile pour quelques mois, un succès recrudescent le paraient d'une jeunesse non point dessaisonnée, mais étrangère à l'actualité, et qu'il portait comme une lavallière à pois.

– Je viens de rencontrer Pierre Wolff, s ‘écria-t-il. Je dois avoir rudement bonne mine, car il m’a menacé d’artério-sclérose, de paralysie agitante, et…

Il s’avisa que Fanny, pas plus que Jane, n’avait bougé à son entrée. Il consulta les deux visages, les vit identiquement différents de ce qu’ils étaient le matin même, et demanda d’un ton de maître :

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Farou… commença Fanny…

Page 166

– Fanny, je vous assure… pria Jane.

– Qu’est-ce qu’il y a ? répéta plus haut Farou avec intolérance. Des querelles de femmes ? Des histoires avec les domestiques ?

Fanny regarda Jane et fit entendre un petit rire. Jane esquissa un mouvement de retraite de tout le corps, une sorte de politesse mimée, comme pour lui dire : « Je vous laisse libre, parlez… » À quoi Fanny répondit par un signe de tête : « Je me charge de tout. »

– Farou, reprit Fanny, nous venons de nous expliquer sérieusement, Jane et moi. Tu vois que nous sommes très calmes. Nous entendons le rester.

Elle parlait d’une bouche que la pâleur mauve avait gagnée tout entière, et articulait avec soin. Farou eut juste le temps de voir, sur le visage de sa femme, cette pâleur des lèvres, et des yeux trop grands, trop beaux, envahis par l’hébétude et qui

n'exprimaient plus rien. Il dut croire qu'elle allait s'évanouir, car il avança un bras. Mais elle s'expliqua.

– Jane est ta maîtresse, je suis ta femme, nous ne pouvons rien décider complètement sans toi…

Farou, qui s'était assis, se leva lentement. Ses sourcils descendirent sur son front avec majesté, et les deux femmes n'eurent peur, un instant, que parce qu'elles le trouvaient beau. Elles attendirent, l'une et l'autre, elles ne savaient quel tonnerre…

– Laquelle de vous deux en a parlé ? dit enfin Farou.

– Moi, naturellement, déclara Fanny, offensée.

Il posa son regard sur elle, mais sans feu, et avec une défiance déjà réfléchie.

– Tu le savais depuis longtemps ?

Elle mentit, par une sorte de forfanterie :

– Oh !… très longtemps…

– Et tu l'as si bien caché ? Mes compliments.

Elle crut à une contre-offensive vulgaire et haussa l'épaule.

– Mais, continua Farou, si tu l'as réellement caché si longtemps… ce qui m'étonne… oui, ce qui m'étonne… pourquoi ne continues-tu pas ?

Stupide un moment, elle se ressaisit et cria :

– Tu crois donc qu'on peut garder pour soi une chose pareille, qu'on peut se taire indéfiniment ?

– J'en suis persuadé, dit Farou.

Elle en appela, du geste, à Jane, en balbutiant :

– Ça, par exemple… Ça, par exemple…

– Surtout toi, ajouta Farou.

– L'habitude, n'est-ce pas ?…

Jusque-là, Farou avait surveillé les mains tremblantes de Fanny. Mais il lui vit les yeux pleins de larmes, et prit de l'aisance.

– L'habitude, si le mot te convient. T'ai-je jamais retiré, quoi que j'aie fait, la moindre part de ma tendresse depuis douze ans ?

Sur ce mot, Jane s'avança dans la lumière, par un glissement doux, et Farou tressaillit.

– Je sens très bien, Jane, ce que cette scène a de particulièrement pénible pour vous… Mais toutes vos paroles la rendront plus pénible encore, je vous supplie de vous le rappeler.

Page 168

– Mais je ne voulais pas parler, dit Jane.

– Du reste, continua Farou, je suis prêt à revendiquer toutes les responsabilités.

Une exclamation aiguë de Fanny l'interrompit.

– Quoi, responsabilités ? Quelles responsabilités ? Qui te demande d'être responsable ?… Ce n'est pas ça, Farou… Dis ce que tu veux, fais quelque chose, occupe-toi de nous, mais pas de cette manière-là… Vite, Farou, vite !…

Elle avait horreur qu'il sût, en un tel moment, se modérer, et l'accusait déjà de révérence envers les us immémoriaux de l'homme pris entre deux femmes. Comment Farou n'avait-il pas encore tempêté, envoyé au diable l'humaine équité, tous les ménagements, la sensibilité de Jane et de Fanny, et ravi dans ses bras l'objet, fût-il temporaire, de son choix éclatant ? « Qu'il est lent, mon Dieu, qu'il est lent !… Une violence, mais amoureuse, et pour l'une de nous, n'importe laquelle, un désespoir, mais amoureux… Sommes-nous de si vieilles gens, pour qu'il reste ainsi froid, et qu'il n'ait même pas blasphémé ?…

– Nous ne sommes pas des fous, dit Farou. Je ne suis qu'un homme, mais un homme décidé à conserver un maximum d'équilibre dans une situation où tant d'hommes, et de femmes, perdent le leur. Si j'ai été, envers Jane…

– Je ne suis pas en question, intervint Jane. Je ne réclame rien, il me semble ? Je ne suis en question que si Fanny veut que je m'éloigne…ce qui est assez naturel.

Page 169

Il acquiesça d'un hochement de tête grave. Fanny cherchait sur toute cette force masculine, ombragée d'un crin chevalin, dessinée à grands traits, une décision mâle, et la trace de l'émotion qu'éveillaient, en elle, les paroles de Jane.

– Fanny sait très bien… dit Farou.

Il se reprit, s'adressa à sa femme :

– Tu sais très bien, Fanny, que tu es ma chère Fanny. Et moi, j'ai toujours bénéficié de ta tendresse pour moi, à travers tout, depuis plus de dix ans. Ce sont ces dix années-là qui me garantissent que tu sauras ménager celle qui mérite d'être ménagée. Je t'en suis d'avance reconnaissant.

« Celle qui méritait d'être ménagée » accueillit sans broncher la fin de la période et la stupeur de Fanny. Même elle indiqua, de la bouche arrondie, un sifflement d'admiration ironique. Elle semblait avoir perdu, depuis l'entrée de Farou, la faculté de s'émouvoir et de s'étonner, et suivait les mouvements de Fanny et de Farou en rapetissant ses yeux.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Farou, qu'est-ce que ça veut dire ?... murmura Fanny consternée.

Elle revint à Farou juste à temps pour le voir réprimer un bâillement de détente nerveuse.

« L'envie d'être loin d'ici lui sort par les pores ! » pensa Fanny, hors d'elle. « Il va s'en aller... Il va trouver un prétexte pour s'en aller... Est-ce tout ce qu'il dira ? Est-ce ainsi qu'on finit, ou qu'on commence une saison de la vie ?... »

– Farou ! appela-t-elle avec une tristesse furieuse.

Page 170

– Mais oui, ma Fanny, je suis là. Je t'écoute. Veux-tu que nous causions seuls ?

– Farou !...

Elle repoussa cette douceur, cette prévenance qui la traitaient en malade délirante. Elle eût meurtri Farou pour voir jail-

lir de lui quelque chose d'involontaire, d'irrépressible, le sang, l'imprécation, la plainte…

Farou courut le risque de lui poser une main sur la tête, et de se pencher sur elle en lui renversant le front. Au fond des grandes prunelles jaunes, Fanny lut le désir de la convaincre par des moyens sensuels, mais, plus loin encore, il lui sembla que se tenait tapi, attentif, un peu couard, l'esprit de précaution… Sa folie retomba au plus bas d'elle-même, et elle fit, en courbant le col, glisser la pesante main sur ses cheveux.

– Écoute, Farou… Je ne suis pas capable de causer avec toi… Tu es entré trop tôt, comprends-tu ? C'est ça, tu es entré trop tôt.

– Tant mieux, dit Farou, très digne. Ma place est ici. Vidons tout cela.

Fanny le considéra, découragée. Elle avait envie, à son tour, de lui parler avec l'accent d'une déplorable bonté.

– Non, Farou, laisse… Il nous faut simplement achever, Jane et moi, de causer ensemble et de prendre, ce soir même, quelques… dispositions pratiques. Rien, entre Jane et moi, ne sera dit, qui nous oblige à élever la voix… N'est-ce pas, Jane ?

– Naturellement, dit Jane.

Elle se tenait debout à la même place, un peu en arrière de Fanny, et l'œil attentif.

– Bon… acquiesça Farou… Bien… Je n'y vois pas d'inconvénient. Tu n'en vois pas à ce que je reste à côté, dans le cabinet de travail ? J'ai confiance que rien de ce qui nous concerne, tous les trois, ne servira de pâture au public ? Pas même à un racontar d'office ? Une absolue confiance ?…

Il profitait de sa phrase suspendue pour gagner la porte lentement, à reculons, en imposant à l'une et l'autre femme son regard jaune, tombant de haut.

– Oui, oui, oui, répondait chaque fois Fanny.

Elle consentait impatiemment, de la tête, et le câble noir de ses cheveux, à la fin, se dénoua. Des deux mains, elle les rassembla à la hâte.

L'attention de Farou ne quittait pas les deux visages défaits, la chevelure épaisse et libre que tordaient les bras blancs… Dans ses yeux passa une proposition de paix que Fanny ne put voir, mais telle que Jane s'avança sur Farou d'un mouvement agressif.

– Oui vous pouvez avoir confiance. Mais laissez-nous causer seules.

Farou obéit avec un petit sourire crispé. Jane le suivit jusqu'à la porte, qu'elle referma, et revint à Fanny qui achevait de rattacher ses cheveux.

– Et voilà, dit Jane sèchement.

– Oui…, soupira Fanny accablée. Voilà.

Elle laissa retomber le long d'elle ses bras.

– Reposez-vous, Fanny. Rien ne presse.

Page 172

Fanny retourna à son fauteuil au coin de l'âtre et se serra contre le feu. Le passage de la femme de chambre obligea Jane à

s'asseoir, à feuilleter le courrier de Farou et les papiers de la Société des Auteurs, qu'elle feignit de classer. La femme de chambre retraversa le salon, emportant le smoking et le linge de Farou.

– Il sort, dit Fanny à mi-voix.

– Oui, dit Jane. C'est ce soir les couturières du Gymnase. Vous irez ?

Fanny ne répondit pas. Elle se ramassait en boule sur son fauteuil, les seins contre les genoux, et contemplait le feu. Jane, à peine appuyée au dossier de son siège, semblait attendre qu'on la relevât d'une faction. Elle prit des notes sur un carnet, parut compter mentalement, regarda l'heure à son poignet.

Vers sept heures, Jean Farou rentra. Fanny répondit machinalement à son « Bonsoir, Mamie » et ne bougea pas. Mais il s'exhala de Jean Farou un parfum si outrageant, si délateur, que les deux femmes levèrent la tête en même temps.

– C'est toi qui sens comme ça ? demanda Fanny.

– Comme quoi, Mamie ?

La meurtrissure de ses paupières, sa bouche lustrée, épaissie et fiévreuse, sa jeunesse assombrie par la chute, le jeune garçon les dédiait à Jane, les tournait vers elle comme une insulte obstinée. Il riait avec dureté et lui apportait à respirer le bas parfum, l'annonce enfin de sa délivrance, l'odeur d'une autre femme.

– Va te changer, lui ordonna Fanny. Tu nous rends malades.

Il sortit, fier d'être compris et blâmé.

– Croyez-vous, dit Fanny. Ce que c'est vilain, un petit garçon qui devient un homme… Un peu plus il nous l'amènerait… Tellement fier d'avoir une maîtresse pour lui…

– Pour lui et contre moi, dit Jane.

– C'est juste.

Elles se sentaient rigoureusement seules, et parlaient sans ambages.

– Il fait ce qu'il peut, il se donne un mal pour ne plus vous aimer…

– Oh ! m'aimer… Peut-être assez pour me vouloir du mal… Peut-être m'en a-t-il fait… Je ne vous interroge pas, Fanny, ajouta Jane vivement. Si vous le voulez, pendant que nous sommes tranquilles, parlons peu, parlons net… Admettons que je parte demain…

– Non, non, interrompit Fanny. Plus tard, après le dîner… Vous entendez bien qu'on met déjà le couvert.

Jane regarda longuement son amie.

– Vous voulez que je dîne ici ?

– Mais ça va sans dire, voyons, dit Fanny, excédée. Ne compliquons pas.

– Bien. Vous avez raison. Je vais dans ma chambre ranger des choses. Si vous avez besoin de moi…

Elle retrouva Fanny à la même place, près du feu qui s'éteignait. Elle lui souffla : « Fanny, le dîner ! » Et Fanny, après

une toilette sommaire, gagna la salle à manger, où le parfum rapporté par Jean Farou errait, affaibli. Par une exceptionnelle courtoisie, Farou attendait, debout, que sa femme fût assise.

Fanny remarqua qu'il s'était rasé de près, coiffé, poudré d'ocre discrètement. Son smoking lui serrait les reins, et il redressait sa nuque en effaçant les épaules. « À qui diable en a-t-il, ce soir ? », se demanda-t-elle. « Peut-être à moi… »

Attablée, elle se sentit fourbue, lâche et affamée. Elle mangea beaucoup, pour la plus grande surprise de Farou, qui la surveillait en causant avec son fils. Jane aussi causait avec Jean, qui marquait, non sans impertinence, une pause d'étonnement avant de répondre. Comme Farou penchait, cérémonieux, la carafe de champagne vers sa femme, elle se moqua de lui :

– Tu as un peu l'air d'un grand jeune premier qui joue les comiques, je ne sais pas pourquoi, ce soir…

Et elle se mit à rire du rire facile qui échappe aux êtres convalescents ou très fatigués. Elle pensait :

« Et mon chagrin, qu'est-ce qu'il devient, dans tout ça ? À quelle heure vais-je m'occuper de lui ? Il y a eu aujourd'hui de la place pour la raison, pour la déraison, la colère, pour tout, sauf pour lui… Ils finiront par me l'ôter…

Farou quitta la maison subtilement, avec agilité en parlant, en allumant une cigarette, en endossant un pardessus. Fanny le croyait dans l'antichambre, et Jane dans la salle de bains, quand il traversait déjà la rue. Fanny, seule en face de Jane, hocha la tête, un peu grise de vin sec :

– C'est ce que j'appelle, en fait de sortie, le style femme de ménage.

– Comment ? fit Jane interloquée.

– Vous n'avez pas remarqué qu'on ne sait jamais à quel moment précis la femme de ménage s'en va ? Elle part comme un sylphe. C'est qu'elle emporte toujours un petit souvenir, une tranche de veau pour son mari, un reste de café dans une bouteille, le fond du sucrier.

Elle rit de nouveau. Mais dans le salon, où elle se réfugia, quelqu'un avait déjà ranimé le feu, et déployé sur le bras de la bergère favorite le grand châle de vigogne, et le chagrin, dans sa forme la plus égoïste, serra la gorge de Fanny. L'idée de l'abandon, la menace d'une solitude prochaine, dissipèrent la chaleur passagère qu'elle devait au copieux repas. « On est si seule, avec Farou… » Elle s'assit, ramena la couverture autour de ses jambes, et ferma les yeux sur deux larmes.

– Je vous gêne ? demanda Jane à voix basse.

– Non, non, dit Fanny sans ouvrir les yeux.

– Préférez-vous que nous causions maintenant ?… Oui ?… Demain matin de bonne heure, je peux atteindre Delvaille par téléphone. Au fond, elle sera enchantée de reprendre son poste…

– Qui, Delvaille ? Quel poste ?

Fanny retirait de sa chevelure peigne et épingles, et couchait sa tête sur les longues algues d'un noir mouillé.

– Mais l'ancienne secrétaire de Farou, vous vous souvenez ?

– Pas Delvaille, Jane ! Non, non, pas Delvaille !

– Qu’est-ce qu’elle vous a fait ?

Sous ses cheveux libres et sa blancheur orientale, Fanny ouvrait des yeux humides de douce et sauvage naufragée. Elle se ressaisit avec peine, pour chasser l’image d’une Delvaille ancienne, ronde, courte, active, enceinte… Delvaille à l’ouvrage… « Et Jane ? Et Jane ?… » Jane absente, Jane effacée…

– Rien, avoua-t-elle. Mais vraiment il y a des choses plus urgentes que de réclamer Delvaille. La paperasserie de Farou ne peut donc pas attendre ? Qu’elle aille au diable, la paperasserie de Farou !

– Au diable, je veux bien, mais pas à vous… Réfléchissez…

– Justement. Je prendrai le temps de réfléchir.

Elle retomba sur son oreiller de cheveux. Quand Jean Farou, habillé, entra brusquement, elle se plaignit.

– Encore souffrante, Mamie ? Ça fait bien souvent… Pourquoi ne consultez-vous pas ?… Je ne venais que vous souhaiter le bonsoir…

Il lui baisa le bout des doigts et elle vit qu’il avait changé la manière de coiffer ses cheveux. Il portait au poignet une mince gourmette d’or, et à sa chemise un bouton de pierrerie qu’elle ne connaissait pas. Les deux femmes lisaient, comme un langage clair, ces sceaux apposés par une femme.

– Heureusement je vous laisse en bonnes mains… Bonsoir, Jane…

Il sortit d’un air méchant et léger.

– Le voilà content, dit Jane. Il s'en va, si je ne me trompe, sur une « allusion empoisonnée ».

– Pauvre gosse ! dit Fanny distraitement.

– Oh ! tout de même… releva Jane. Vous avez mieux à faire que de *les* plaindre.

Le pluriel rendit Fanny pensive. Le craquement du feu et un bruit régulier d'aiguille toquant du bec l'engourdissaient.

– Qu'est-ce que vous cousez ? demanda-t-elle en sursaut.

– Je repique mes gros gants, dit Jane. Cette peau est d'un dur… Inusables, et bien utiles si je voyage…

–Ah ! oui…

Fanny frissonna au mot « voyage ». Elle rêva de froid, de vent sifflant, de quais blancs et secs, vit la chambre d'hôtel et son ampoule nue au plafond. Elle n'était pas de celles qui s'exilent, et n'imaginait pas d'autre solitude que d'être poussée de côté, ni d'autre résolution que l'attente.

Le valet de chambre passa, portant au chevet des lits la bouteille d'eau minérale, des oranges et deux verres.

« Des oranges, et deux verres… », se dit Fanny. « C'est vrai, Farou va rentrer. »

Elle appréhenda les heures de nuit, les lits et les corps jumeaux, Farou et peut-être sa stratégie voluptueuse qui n'était point sans dangers…

« Je le connais », pensa Fanny avec humilité. « Il brillerait mieux qu'il n'a fait cet après-midi… Oh ! cet après-midi… »

– Jane ! s'écria-t-elle, ne pouvez-vous pas me dire…

La couseuse attendit, l'aiguille en l'air. Elle n'avait pas rattaché sur son vrai visage son masque de jeune fille d'environ trente ans, et elle souriait avec un grand pli désolé dans la joue.

– Je ne vois pas ce que je ne pourrais pas vous dire, Fanny, maintenant…

– Alors, dites-moi si vous ne trouvez pas comme moi que Farou, aujourd'hui, s'est révélé incroyablement… Qu'il a été…

Elle n'y tint plus et se leva, se donna le soulagement de crier :

– Je l'ai trouvé au-dessous de tout, mais au-dessous de tout ! Pourquoi a-t-il été au-dessous de tout ?

– Et comment voudriez-vous donc qu'il ait été ? repartit Jane vertement. Vous pensiez qu'il allait faire de l'esprit ? Ou vous battre ? Ou me jeter par la fenêtre ?… Un homme, dans cette situation-là ?… Mais il n'y en a pas un sur cent qui s'en tire à son avantage, sinon à son honneur…

Elle secoua la tête.

– C'est trop difficile pour eux, conclut-elle sans commentaires, et comme gardant pour elle le plus clair de son expérience.

– Pourquoi ? demanda Fanny faiblement.

Jane coupa son fil d'un coup de dents.

– Parce que. Comme ça. Ils sont timides, vous savez, dit-elle en employant toujours le même désobligeant pluriel. Et puis, ils sont ainsi faits que dans ce que nous appelons une scène, ou une dispute, ils entrevoient tout de suite la possibilité de se débarrasser de nous pour toujours…

Fanny ne répondit rien. Elle revoyait les jours anciens et amoureux, où elle pleurait et criaillait de jalousie devant un Farou muet, détaché, retiré sur un des sommets d'où l'antagoniste viril regarde tourbillonner et descendre, dans le vide, son bien le plus cher, son encombrant superflu… Elle se promena d'une fenêtre à l'autre, pour détendre la courbature qui raccourcissait tout son corps. Elle s'arrêta devant Jane et la dévisagea profondément :

– Vous avez un but, en me parlant aussi mal de Farou ?

– Un but ? Non.

– Un motif, au moins ? Un projet ? Une intention, une idée, voyons !

Elle plaquait des deux mains, sur ses flancs, sa robe lâche d'un rose sombre, et secouait une fumée de cheveux au-dessus de Jane.

– Vous me soupçonnez ? demanda Jane en frémissant des lèvres.

– Non ! Je ne vous soupçonne pas encore ! Mais pourquoi parlez-vous mal de Farou ?

Jane rapetissa ses yeux, qui visèrent la porte du cabinet de travail. Mais, comme s'il lui eût fallu plus de mots pour expliquer l'homme que pour l'accuser, elle s'en tint à un grief originel.

– C’est par rancune, affirma-t-elle, en soutenant le regard de Fanny.

« Par rancune… », se répétait Fanny. « Comme elle fait pour Quéméré, pour Davidson, alors ?… »

Elle ne comprenait pas que Jane pût traiter le Grand Farou comme un simple Meyrowicz, ni que Jane disposât du seul mot « rancune » pour nommer l’ingratitude, la sardonique rigueur dont la femelle paie, dans toutes les races, le mâle auquel, non sans dommage, elle échappe.

– Par rancune, insista Jane, par rancune, que voulez-vous !… Vous ne comprenez même pas, n’est-ce pas ? C’est que vous êtes Fanny… Vous êtes un être bien trop propre pour tout ça, chère… chère Fanny…

Elle avait osé enfin capturer une main pendante, et la serrait contre sa joue. La main lutta avec angoisse, glissa, se fit fondante pour s’échapper, et Jane reprit son aiguille.

« Elle est venue », songeait Fanny devant la vitre noire, « voilà qu’elle est venue, l’heure où il me faut décider si je desserre, de force, cette main que j’attendais… Cette main fermée sur mon poignet, assoupie au creux de la mienne, creusée sous mon coude, cette main sur mon épaule, cette main épouse de ma main pendant les promenades de vacances… J’étais sûre que j’allais avoir affaire à cette main qui apporte la couverture de vigogne, qui relève le col de mon manteau, qui soigne mes cheveux, la main que rencontrait ma main sous les draps moites du petit Farou malade… C’est la même main, tachée d’encre à polycopier, qui teint de violet les doigts de Farou et me le dénonce… »

– Il fait glacial entre les deux fenêtres, Fanny…

« Mais », poursuivait Fanny, en revenant docilement près du feu, « où trouverais-je, et de quel droit, une balance qui pèse ce que je dois à cette main et ce qu'elle m'a pris ?… ».

Elle tomba dans une longue rêverie, par instants proche du sommeil. Quand elle rouvrait les yeux ou les détournait du feu, elle faisait du regard le tour du salon, planté de hautes lampes et de grands abat-jour.

Jane déposa, sur une des tables, des dossiers et des classeurs. « La paperasserie de Farou… »

– C'est utile, tout ce qui est là-dedans ? demanda Fanny.

La chevelure ronde, brillante d'or clair et d'argent, le visage jeune et fatigué s'empressèrent vers elle.

– Absolument pas. Mais il veut qu'on garde tout. C'est une manie. Ça le regarde. Je ne laisse rien en pagaïe, vous pensez…

Le chaud silence se referma, attaqué du dehors par des bruits sans éclat, protégé par le bavardage bas et égal du feu. Vers onze heures, Jane se leva, emporta dossiers et classeurs dans le cabinet de travail.

« Demain » rêvait Fanny, « demain, si elle s'éloigne, je serai ainsi, seule près de ce feu, comme une femme qui en a fini avec une grande partie de l'amour. Farou aura peut-être l'idée de me tenir compagnie… Ce serait le pire. Car il battrait les murs, de la fenêtre à la cheminée, crèverait la cloison ou dormirait, la tête de travers, dans ce fauteuil. Ou bien il travaillerait à côté, à chaque instant en quête de Jane et nous maudissant toutes les deux. Au bout d'une semaine, il l'aurait remplacée… Mais moi, je ne la remplacerai pas. Lui, il retrouvera fatalement son espèce favorite et musulmane de bonheur. Il retrouvera son in-

nocence, sa solitude et son métier. Mais avec qui, moi, pourrai-je de nouveau être deux ? On n'est pas trop de deux pour être seule avec Farou… contre Farou… »

Elle se souleva sur son fauteuil, chercha des yeux un livre, un jeu ; la table verte, repliée, n'attendait plus la jonchée de cartes.

« Avant Jane, il y a eu ici, à mes côtés, un petit garçon blond, très gentil, qui jouait aux cartes avec moi… Il a eu pendant longtemps une douzaine d'années. J'ai perdu ce petit garçon. Il était gracieux et le son de sa voix, sa dissimulation, sa santé délicate autrefois mettaient quelque chose de féminin dans notre maison, où il n'y aura plus que Farou… Je ne suis plus assez jeune, assez riche, assez brave pour rester seule près de Farou, – ni loin de Farou… »

Elle s'appliquait à vouloir, de Farou, une image nette, dépouillée de la retouche conjugale. Mais elle s'y lassait comme à suivre, la nuque renversée, un de ces oiseaux taciturnes qui volent en grands cercles autour d'un nid sur lequel ils n'atterrissent presque jamais.

Elle passa en revue quelques couples obstinés, en essayant de mesurer la part d'homme que savaient se tailler les femmes.

« Peuh… Le plus sûr de leur avoir, c'est qu'elles parlent de leur homme, qu'elles s'en plaignent, qu'elles s'en vantent, et qu'elles l'attendent. Mais tout ce qu elles arborent pourrait aussi bien se passer de la présence, de l'existence de l'homme… »

Elle comprit qu'elle dénigrait le demeurant d'une religion pure, dont les fidèles ne subsistaient que de l'attente du dieu et des puérilités du culte, et elle rebroussa chemin vers un secours qui ne pouvait lui venir que d'une solidarité, fût-elle chancelante, un peu traîtresse, une solidarité féminine désagrégée

constamment par l'homme, constamment reformée aux dépens de l'homme… « Où est Jane ? »

– Jane !

Jane vint aussitôt. Malgré la fatigue qui lui faisait un visage gris, elle était prête à veiller, répondre à tout appel, travailler méticuleusement.

– Jane, est-ce que vous ne voulez pas vous coucher ?

– Pas avant vous.

– Vous attendez Farou ?

– Pas sans vous.

Elle s'assit de l'autre côté de la cheminée, en face de Fanny, et tourmenta le feu soucieusement. Elle tendait l'oreille aux sons d'après minuit, et s'immobilisa parce qu'une voiture ralentissait en passant dans la rue.

« En écorchant Jane, dès le premier sang, je rencontre encore Farou », songeait Fanny. « Demain, après-demain, plus tard, il en sera de même pour moi si elle vient à me heurter… »

La porte épaisse de la maison se ferma en bas, puis le portillon de l'ascenseur sur le palier. Du regard, Jane consulta nerveusement Fanny et se leva.

– Où allez-vous ? C'est seulement Farou qui rentre, dit Fanny en exagérant son calme.

Mais Jane, décolorée, avouait sa frayeur, et balbutiait :

– Une scène… si pénible…

– Une scène ?… à Farou ? Ma chère, dit Fanny qui reprenait sa hauteur d'aînée, vous n'y pensez pas. Pourquoi une scène à Farou ? Nous n'avons que trop mêlé Farou à tout ce qui nous regarde. Je m'en accuse, ajouta-t-elle en se forçant un peu.

Elles écoutèrent le long tâtonnement d'une clef. Des pas, dans l'antichambre, prirent la direction du cabinet de travail, s'arrêtèrent, revinrent méditatifs vers le salon. Puis ils changèrent d'expression, se firent légers, décrurent…

– Il s'en va, dit Fanny tout bas.

– Il a vu la lumière sous la porte… Vous devriez peut-être aller le trouver ? suggéra Jane. Fanny haussa les épaules. Elle souleva, des dix doigts, l'épaisseur de ses cheveux sur sa nuque, pour la rafraîchir, approcha du feu ses pieds, pela une orange.

– Rien ne presse, dit-elle enfin. Nous avons tout le temps. Est-il très tard ?

– Non, non… À peine minuit et demie, assura Jane. Il fait si bon ici, dit-elle avec une angoisse dissimulée. Demain, je…

– Chut ! Jane ! Qui vous demande de songer à demain ? Demain est un jour comme les autres jours. Il fait bon…

Elles n'échangèrent plus que des paroles rares, et banales. Feignant l'une de lire, l'autre de coudre, elles ne souhaitaient que se taire, laisser reposer et mollir des forces que l'homme n'avait pas affrontées, et s'en remettre au silence de nourrir, à peine née, leur sécurité débile.

FIN

À propos de cette édition électronique

<u>Attention</u> : Texte libre de droit dans de nombreux pays, tel le Canada, mais protégé – téléchargement non autorisé – dans d'autres pays, notamment l'Europe.
Lire la note sur le droit d'auteur
http ://ebooksgratuits.com/droitaut.php

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits

http ://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http ://www.ebooksgratuits.com/
—
Mai 2005
—

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, <u>à une fin non commerciale et non professionnelle</u>. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.